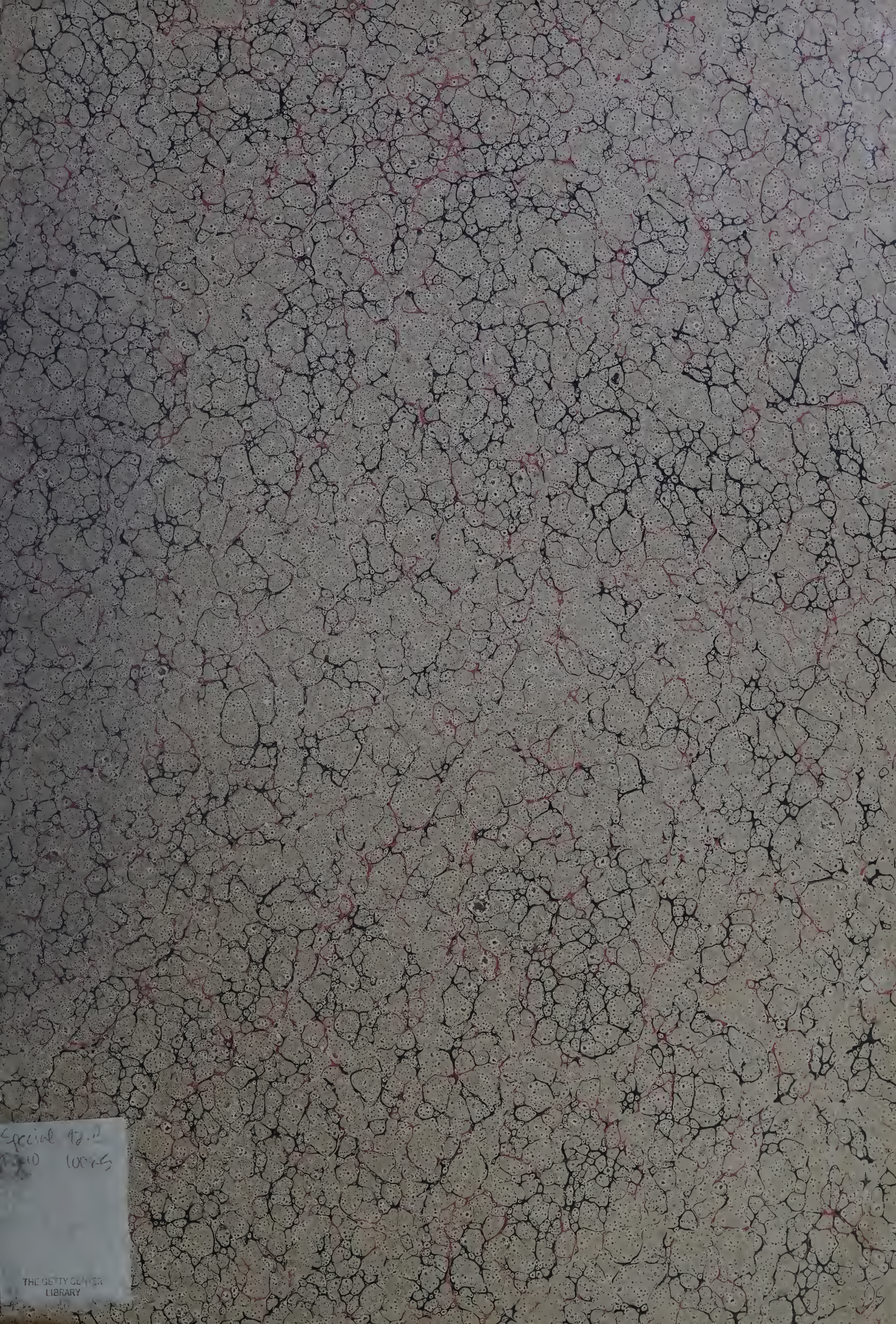







SAVOIE
NICE
A LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES
N
E
CHAMONIX
LYON
DIJON
NICE
LYON
VOYAGE
DE
LEURS MAJESTÉS
IMPÉRIALES
DANS LE SUD-EST DE LA FRANCE
EN CORSE ET EN ALGÉRIE
1860
DESSINÉ ET GRAVÉ
PAR MM.
STEYERT, RAHOULT, LETUAIRE, CRAPELET, GALETTI
JANET-LANGE, BLANCHARD, WORMS, GODEFROY DURAND, GRANDSIRE
ROUARGUE, ANASTASI, PROVOST, GAILDREAU, BEST, FESSART, ETC
D'APRÈS LES NOTES ET LES CROQUIS
DE
M. AUG. MARC
ALFRED·LEROUX INV.t et DEL.t
PUBLIÉ PAR

VOYAGE

DE

LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES

DANS LE SUD-EST DE LA FRANCE, EN CORSE

ET EN ALGÉRIE



La ville de Dijon.

Entrée de l'Empereur et de l'Impératrice dans la ville de Dijon.

RELATION DU VOYAGE

DE

LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES

DANS LE SUD-EST DE LA FRANCE,

EN CORSE ET EN ALGÉRIE

Depuis longtemps l'Empereur avait promis aux populations d'Algérie d'aller les visiter; l'annexion de la Savoie et de Nice détermina l'Empereur à entreprendre un voyage à travers ces nouvelles provinces, et il décida qu'il poursuivrait ce voyage jusqu'en Algérie après avoir fait une station dans l'île de Corse, berceau de la famille impériale. Ce voyage fut fixé au 23 août 1860, et il devait durer trente et un jours.

Le 23 août au matin, l'Empereur et l'Impératrice partaient en effet de Saint-Cloud par le chemin de fer de ceinture. L'Empereur était accompagné du général de division Le Bœuf, aide de camp, du général Fleury, premier écuyer aide de camp, de M. le vicomte de Laferrière, chambellan, des capitaines, baron Klein de Kleinenberg, marquis de Galifet, officiers d'ordonnance, du premier médecin, M. le docteur Conneau, et de M. le comte de Castelbajac, écuyer.

L'Impératrice était accompagnée par mesdames la comtesse de la Poëze de Sancy, la comtesse de Rayneval, dames du palais, et par M. le marquis de Lagrange, écuyer.

Le maréchal comte Vaillant, grand maréchal du palais, et le maréchal duc de Malakoff, venu à Saint-Cloud pour faire ses adieux à l'Empereur, conduisirent Leurs Majestés jusqu'au train impérial. Le train quitta Paris à dix heures du matin. A Montbard, le maréchal Canrobert, qui était venu au-devant de Leurs Majestés à la limite de son commandement, monta dans le train impérial.

Leurs Majestés arrivaient à quatre heures à Dijon; elles étaient reçues à la gare par le maire, qui présenta à l'Empereur les clefs de la ville, et par les premières autorités du département. De la gare, Leurs Majestés se rendaient à la cathédrale où les attendait, à la tête de son clergé, Mgr l'évêque de Dijon.

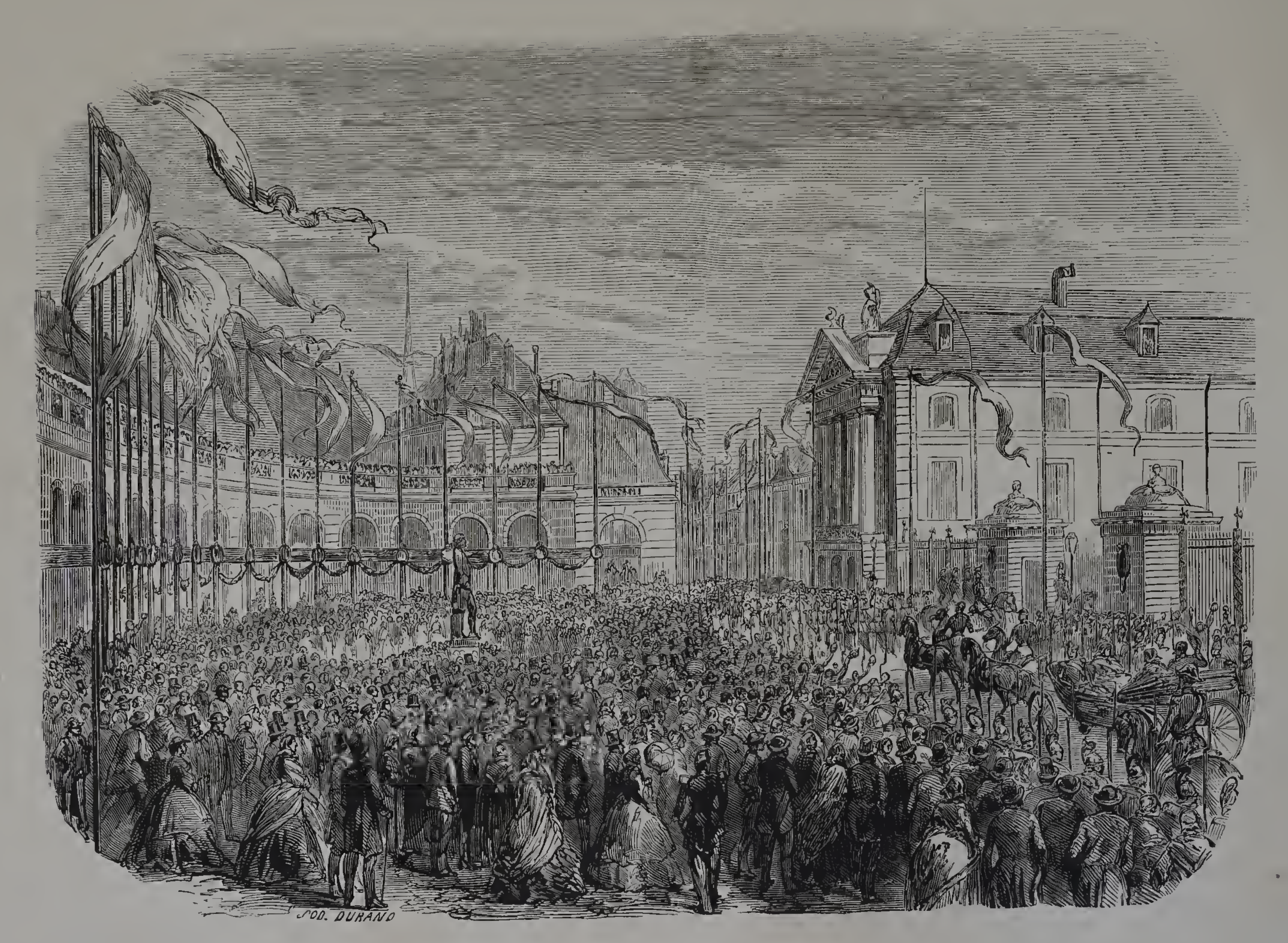
De la cathédrale, l'Empereur et l'Impératrice se dirigeaient vers la préfecture au milieu d'un immense concours de populations venues de tous les points du département, et sur tout le parcours elles purent juger des sentiments patriotiques et dévoués qui animent le département de la Côte-d'Or.

En effet, ce n'était pas seulement la ville de Dijon qui s'était mise en frais, toutes les communes du département avaient voulu concourir à cette fête. Chacune d'elles avait envoyé des députations dont quelques-unes avaient fait plus de trente lieues pour assister à l'arrivée des augustes visiteurs.

Quant à Dijon, elle présentait le spectacle d'un bâtiment de guerre pavoisé. Partout des drapeaux, des oriflammes, des gonfalons avec des devises ingénieuses, des arcs de triomphe, des massifs de fleurs, des guirlandes de verdure. Un grand bal était offert à Leurs Majestés dans le palais des anciens ducs de Bourgogne.

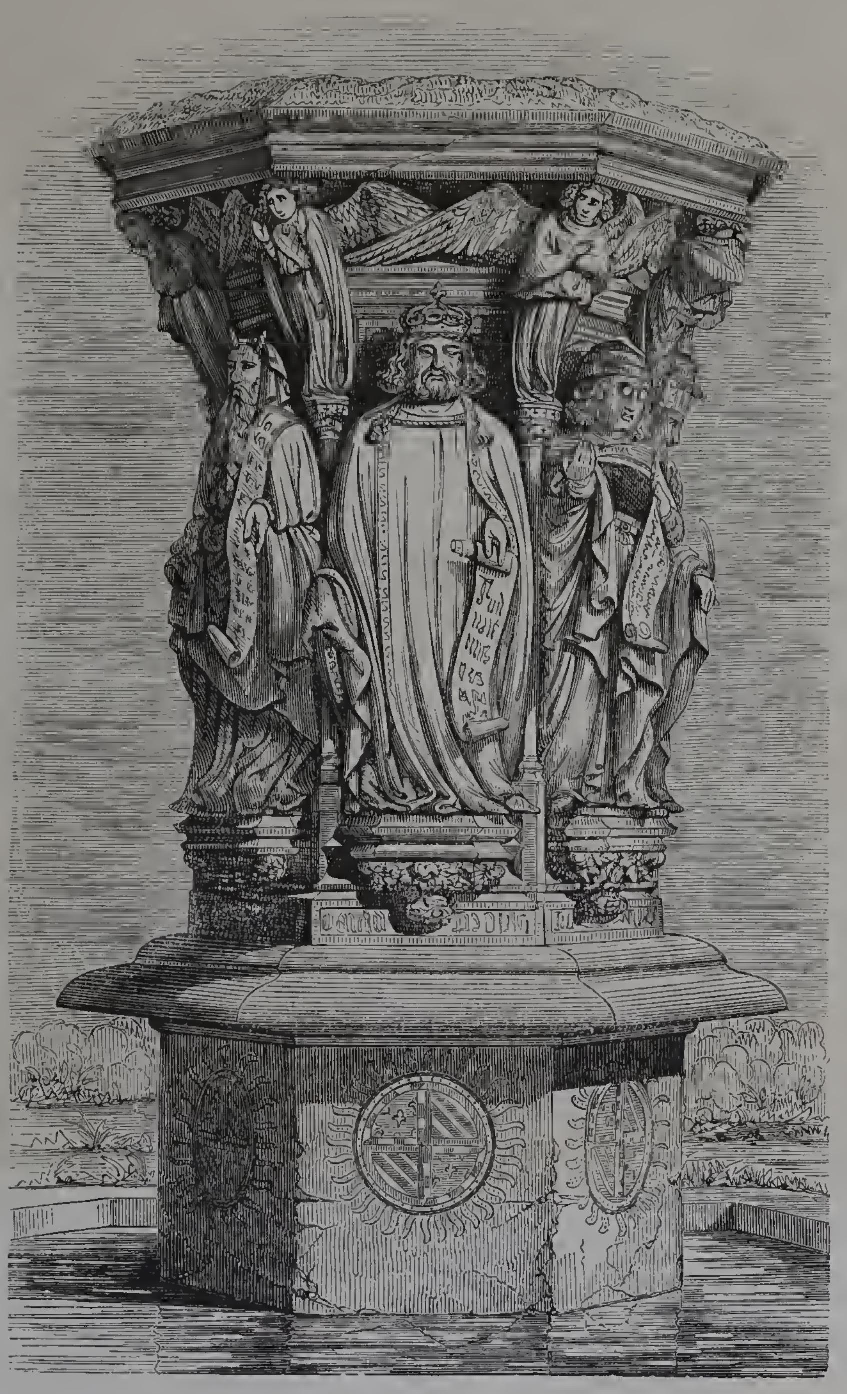
Avant le bal, l'Empereur avait invité à un banquet les personnages les plus considérables du département. A ce banquet, on offrit, suivant une ancienne coutume de la Bourgogne, le vin d'honneur à Sa Majesté. Le don municipal se composait de cinquante bouteilles des plus vieux crus de la Bourgogne, contenues dans un coffre du meilleur goût.

Cette première journée avait été magnifique, et l'enthousiasme qui avait éclaté à Dijon était comme le prélude des réceptions extraordi-



Décoration de la place de la Préfecture de Dijon.

Bal donné à l'Empereur et à l'Impératrice dans l'ancien palais des ducs de Bourgogne à Dijon.



Le puits de Moïse à Dijon.

Salle des tombeaux des ducs de Bourgogne au musée de Dijon.

naires qui attendaient, pendant le cours de leur voyage, l'Empereur et l'Impératrice.

Le 24 août au matin, Leurs Majestés partaient pour Lyon et s'arrêtaient successivement à Châlon et à Mâcon où avaient été fait de grands préparatifs et où le concours des populations était immense. A Mâcon, S. M. l'Impératrice fut complimentée par une députation de jeunes Bressanes revêtues du costume national, qui offrirent des fleurs à Sa Majesté. L'Impératrice donna une montre en or à la jeune fille qui l'avait complimentée au nom de ses compagnes.

L'entrée de Leurs Majestés à Lyon fut un des épisodes les plus remarquables du voyage. La seconde ville de l'empire pouvait seule en effet, après Paris, offrir l'imposant spectacle d'une pareille réception. Ce fut au milieu d'exclamations enthousiastes, de cris mille fois répétés : *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!* que le cortége impérial se rendit de la gare de Perrache à l'hôtel de la préfecture, en traversant cette rue Impériale qui rappelle la rue de Rivoli et qui était d'un bout à l'autre pavoisée avec un luxe inouï de drapeaux, de mâts vénitiens et de guirlandes de fleurs.

Le maréchal de Castellane, commandant l'armée de Lyon, et M. le sénateur chargé de l'administration du département du Rhône, étaient venus recevoir Leurs Majestés à la limite du département. Leurs Majestés étaient reçues, à leur arrivée à la gare de Lyon, par les autorités religieuses, judiciaires, civiles et militaires, par le conseil municipal, les députés du département, les maires de Lyon, le conseil municipal, etc. On remarquait parmi les personnes réunies à la gare Mgr le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, accompagné des membres du clergé, les dignitaires de la Cour impériale en habit brodé, le recteur et les membres de toutes les Facultés, les officiers généraux et les officiers supérieurs de l'armée de Lyon.

M. le Président de la commission municipale vint présenter à l'Empereur les clefs de la ville. Aussitôt après leur arrivée à la préfecture, la foule qui avait accompagné Leurs Majestés redoubla ses vivat, et l'Empereur et l'Impératrice durent paraître au balcon pour remercier

la population lyonnaise de l'accueil qu'elle venait de leur faire. Ces manifestations se renouvelèrent plusieurs fois dans la soirée.

A une heure du matin, la foule était encore accumulée devant l'hôtel de la préfecture et dans les rues de la ville entièrement illuminée. L'illumination de la place Bellecour, représentant une série de palais moresques, était d'un effet éblouissant.

La journée du 25 fut consacrée par Leurs Majestés à des visites d'un intérêt local. La ville de Lyon avait conservé son animation de la veille. Même empressement, même enthousiasme autour de LL. MM., même affluence dans les rues; car les chemins de fer déversaient à tout instant des flots de nouveaux venus.

A une heure, LL. MM. quittaient l'hôtel de la préfecture pour se rendre au palais des Arts où devaient avoir lieu les présentations officielles. Les autorités civiles, judiciaires, religieuses et militaires furent présentées à l'Empereur; les femmes des fonctionnaires, à l'Impératrice.

Les médaillés de Sainte-Hélène avaient été rangés dans la cour du palais. L'Empereur salua en passant ces vieux braves qui lui répondirent par d'énergiques applaudissements.

Après cette partie toujours la même du programme, Leurs Majestés se dirigeaient vers le palais du Commerce, qu'elles inauguraient dans cette circonstance solennelle.

Le palais du Commerce s'élève dans la rue Impériale. Le style de ce monument, d'un aspect grandiose, est un heureux terme moyen entre le goût de la renaissance et celui du siècle de Louis XV. L'intérieur est en harmonie avec l'extérieur; la grande salle de la Bourse a des proportions majestueuses en rapport avec l'œuvre principale. Les décorations sont d'un beau style comme hardiesse et comme exécution.

L'entrée de Leurs Majestés fut saluée par d'unanimes acclamations. En réponse à une allocution de M. Brosset, président de la chambre du Commerce, l'Empereur prononça le discours suivant, souvent interrompu par les applaudissements :



Pont tubulaire sur la Saône, à Lyon, et tunnel de la Quarantaine.

Réception de la députation des jeunes Bressanes par l'Empereur et l'Impératrice à leur passage à Macon.

La place des Terreaux, à Lyon.

Le Palais de justice, à Lyon.

« Je vous remercie de la manière dont vous appréciez mes efforts pour augmenter la prospérité de la France. Uniquement préoccupé des intérêts généraux du pays, je dédaigne tout ce qui peut porter obstacle à leur développement. Aussi les injustes défiances excitées hors de ces frontières, comme les alarmes exagérées des intérêts égoïstes à l'intérieur, me trouvent insensible. Rien ne me fera dévier de la voie de la modération et de justice que j'ai suivie jusqu'à ce jour et qui maintient la France au degré de grandeur et de prospérité que la Providence lui a assigné dans le monde. Livrez-vous donc avec confiance aux travaux de la paix ; nos destinées sont entre nos mains. La France donne en Europe l'impulsion de toutes les idées grandes et généreuses ; elle ne subit l'influence des mauvaises que quand elle dégénère, et croyez qu'avec l'assistance de Dieu elle ne dégénérera pas sous ma dynastie. »

L'Empereur se fit ensuite présenter les artistes qui avaient concouru à l'édification et à l'ornementation du monument. Parmi les décorations distribuées par Sa Majesté, nous ne devons pas oublier celles qui furent accordées à deux vieux et honorables ouvriers, ayant blanchi sous le harnais du travail. Pour eux, cette croix était d'autant plus précieuse qu'ils l'avaient reçue de la main de l'Empereur sur leur champ de bataille, ce champ de bataille plus paisible et plus silencieux, mais qui a aussi ses dangers, ses larmes et ses victimes.

La Chambre du commerce n'avait pas voulu laisser s'accomplir la fête de l'inauguration du palais de la Bourse sans y ajouter l'éclat d'une de ces expositions industrielles que Lyon seule peut improviser.

Lyon, la ville des étoffes de soie, qui suffit à elle seule pour défrayer le luxe du monde entier, n'a pas besoin d'apprêts ; il lui suffit de prendre au hasard dans ses fabriques, et la première robe venue devient un spécimen digne de fixer l'attention.

Un incident impressionna vivement l'assemblée. S. M. l'Impératrice, s'approchant d'un métier à tissus où une ouvrière travaillait à une belle robe brochée, prit le battant des mains de l'ouvrière et

broda elle-même une fleur tout entière. L'assemblée, vivement impressionnée, fit retentir la salle d'un cri immense de *vive l'Impératrice !*

Leurs Majestés visitèrent ensuite les diverses parties de l'exposition et admirèrent les beaux tissus dont la France est si justement fière. Au milieu de ces riches étalages, elles contemplèrent surtout avec intérêt une grande tenture d'un effet pittoresque pour ameublements. Les dessins représentaient un aigle cramoisi et or sur fond grenat avec semis d'abeilles, dont le bon marché égale la splendeur ; elles examinèrent aussi d'autres tissus, qui prouvent que la fabrique lyonnaise continue à progresser et qu'elle ne s'endort pas sur les lauriers de l'Exposition universelle de 1855.

L'Empereur prit une mesure qui produisit à Lyon la plus vive satisfaction : nous voulons parler de la suppression du péage des ponts.

Tous les ponts du Rhône, à l'exception d'un seul, étaient soumis à cet impôt ennuyeux pour la bourgeoisie, mais onéreux pour les ouvriers, lesquels, pour s'en affranchir, se résignaient à faire de longs détours, afin de gagner le pont affranchi. A peine l'affiche qui annonçait cette mesure populaire fut-elle placardée, que les groupes formés de tous les côtés se mirent à danser en faisant retentir l'air de leurs vivat et de leurs cris de joie.

Le programme n'indiquait pas la visite de Leurs Majestés à l'Hôtel-Dieu, mais on ne fut point étonné de voir l'Empereur et l'Impératrice se diriger vers ce grand hôpital. L'Impératrice, dans cette visite, se montra pleine de bonté et de compassion pour les malheureux. Le soir, on racontait plusieurs traits de sa bonté souveraine, qui avaient achevé de lui gagner le cœur de la population ouvrière.

Le dimanche 26 août, Leurs Majestés allaient entendre la messe à Notre-Dame-de-Fourvières. Dès huit heures du matin, la circulation était pour ainsi dire impraticable, les ouvriers étant venus se mêler aux flots de la population dominicale.

Notre-Dame-de-Fourvières est en grande vénération, non-seulement à Lyon, mais dans tout le midi de la France. On vient de loin à



Cloître du musée de Lyon.

Réception des dames dans la grande salle du musée au Palais des Arts, à Lyon.



Notre-Dame de Fourvières, à Lyon.

Banquet à l'hôtel-de-ville de Lyon.

ce pèlerinage, et les *ex-voto* suspendus dans la chapelle attestent la ferveur constante des fidèles pour la patronne de la ville de Lyon.

La fondation de cette église date des premiers jours de l'introduction du christianisme dans les Gaules, c'est-à-dire de l'an 98, où Pothin vint du fond de l'Asie Mineure convertir les Gaules à la foi du Christ.

Quand, plus tard, le Forum de Trajan commença à tomber en ruines, quelques chrétiens fervents échappés au martyre érigèrent sur les débris du Forum romain un oratoire à Marie, sous le nom de Notre-Dame-de-Bon-Conseil. C'est surtout de cette époque que date la renommée de Notre-Dame de Fourvières. De cette église, élevée au sommet d'une des plus pittoresques vallées de la Saône, la vue embrasse un immense panorama. Parmi les pèlerins illustres qui ont visité Fourvières, il faut citer Louis XI, si dévot à toutes les Notre-Dame, et qui dota l'église très-richement ; Louis XIII et Anne d'Autriche, qui firent à Fourvières un pèlerinage religieux pour prier le ciel de mettre un terme à la stérilité de la reine.

Pendant la Terreur, l'église de Notre-Dame de Fourvières avait été vendue, moyennant une somme de 28,880 livres ; rachetée en 1804, au prix de 29,703 fr., par le cardinal Fesch, elle fut rendue au culte et solennellement inaugurée par le pape Pie VII, qui venait de sacrer l'empereur Napoléon Ier. Du haut de la colline, le pape bénit la ville de Lyon, au bruit de l'artillerie des forts, des cloches de la ville et des acclamations de la foule. On célèbre chaque année, à Fourvières, l'anniversaire de cette inauguration.

La visite faite par l'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie allait ajouter une légende de plus aux annales et aux traditions de Fourvières.

L'église avait été décorée avec la plus grande pompe. Un immense *velum*, formant portique, avait été tendu à l'entrée de l'église. A dix heures, les canons des forts, et les cloches qui sonnaient à toutes volées, annonçaient la présence de Leurs Majestés sur le sommet de la colline.

Monseigneur le cardinal-archevêque de Bonald vint recevoir les

augustes visiteurs sur le seuil de l'église et prononça un discours pour appeler les bénédictions du ciel sur Leurs Majestés.

Leurs Majestés ne pouvaient séjourner à Lyon sans aller visiter la Croix-Rousse. Toutes les rues étaient pavoisées sur le passage du cortége impérial, et les inscriptions les plus enthousiastes, les devises les plus ingénieuses, se lisaient le long des rues de ce quartier populeux. Les jeunes filles des écoles primaires et des sœurs de la Charité, toutes vêtues de blanc, et les jeunes garçons des écoles primaires et des frères de la Doctrine chrétienne, formaient une double haie à l'entrée de la place. Les estrades, les fenêtres, les toits même étaient garnis de spectateurs, et chacun de ces spectateurs envoyait aux visiteurs augustes son cri de reconnaissance.

Leurs Majestés visitèrent des ateliers (ceux de M. Séard) et examinèrent en détail les travaux qui s'exécutent sur les métiers. Il serait difficile de donner une idée de l'impression que cette visite de l'Empereur et de l'Impératrice aux ateliers de la Croix-Rousse produisit sur la population ouvrière de ce quartier. L'émotion éprouvée par ces braves gens était un spectacle vraiment attendrissant.

De la Croix-Rousse, Leurs Majestés se dirigèrent vers le camp de Sathonay, où elles furent l'objet d'une nouvelle ovation. Là aussi abondaient les inscriptions, les devises, les arcs de triomphe.

L'Empereur parcourut le camp, passa les troupes en revue, et revint à Lyon par les quais de la rive gauche de la Saône.

Le soir, un feu d'artifice était tiré sur les hauteurs de Fourvières.

Dans la journée, les habitants de la rive gauche du Rhône s'étaient entendus pour offrir à l'Empereur un témoignage de leur gratitude pour la suppression du péage des ponts.

A l'entrée de la place Louis XVI, ils avaient disposé des groupes touffus d'arbustes et de fleurs. Un drap de velours frangé or, portant cette inscription :

VIVE L'EMPEREUR!

LES LYONNAIS RECONNAISSANTS.

était tendu entre les deux pavillons de l'extrémité orientale du pont Morand.

Revue des médailles de Sainte-Hélène dans la cour du Palais des arts, à Lyon.

Types de médaillés de Sainte-Hélène.

L'Impératrice tissant une fleur au Palais de la chambre du commerce de Lyon.



Le pont Saint-Clair à Lyon.

En passant sous cet arc de triomphe improvisé, l'Empereur et l'Impératrice témoignèrent, par leurs saluts affectueux, combien ils étaient sensibles à cet hommage spontané de la population des Brotteaux et de La Guillotière.

Pendant que Lyon fêtait ainsi les augustes visiteurs, l'ancienne capitale de la Savoie se préparait de son côté à recevoir dignement son nouveau souverain. Chaque quartier avait élevé à ses frais des arcs de triomphe avec des inscriptions qui témoignaient des sentiments de la population.

La gare était splendidement décorée, et le premier objet qui frappait le regard en arrivant par la voie de Culoz à Chambéry, était un arc de triomphe surmonté d'un aigle aux ailes déployées, tenant dans ses serres un écusson, où se lisait, en lettres d'or, sur fond d'azur : *Savoie.*

Depuis Culoz, où commence le département de la Savoie jusqu'à Chambéry, toutes les stations étaient décorées de devises qui rappelaient l'annexion, et portaient les dates du 22 avril et du 12 juin 1860.

Au moment où Leurs Majestés arrivaient à Chambéry, un coup de canon annonçait la bonne nouvelle aux habitants. Il régnait dans la foule un indicible frémissement. Chacun avait hâte de voir l'Empereur et l'Impératrice. On se pressait dans les rues, aux abords du chemin de fer ; et, quand Leurs Majestés parurent, ce fut un cri unanime.

En sortant de la gare, où l'Empereur et l'Impératrice avaient été complimentés par le baron d'Alexandry, maire de la ville, et M. Costa de Beauregard, président du conseil général, Leurs Majestés passèrent sous un premier arc de triomphe de verdure d'un effet très-pittoresque. La décoration de Chambéry était l'œuvre de la population; aucun entrepreneur de décorations officielles n'avait passé par là. Les branches feuillues du buis, du sapin et du chêne, et quelques fleurs agrestes, en faisaient tous les frais ; mais avec quelle habileté on avait su en tirer parti! Quelle patience, quel soin dans l'arrangement de

cette mise en scène, où chacun avait fourni sa branche! Non-seulement chaque rue avait son arc de triomphe, mais chaque maison sa décoration spéciale.

L'arc de triomphe élevé à l'entrée de la ville figurait une porte monumentale ornée d'écussons aux armes impériales et à la croix blanche de Savoie. Un des plus remarquables se dressait à l'entrée du faubourg Nézin; il réunissait dans son arrangement presque toutes les industries de la ville.

La fontaine monumentale, cette fontaine des Éléphants qui supporte la statue du général de Boigne, dont le nom est si populaire à Chambéry, avait été transformée en une tour moresque d'un travail très-curieux. L'entrée de la rue de la Métropole figurait une avenue de feuillages et de fleurs, dominée par une colossale couronne de roses. C'est en passant par une suite non interrompue d'arcs de triomphe et de berceaux de verdure que Leurs Majestés se rendirent à l'hôtel de la Préfecture.

Cet empressement de chaque citoyen à décorer sa maison, à orner les rues et les places pour recevoir dignement l'Empereur, témoignait assez des sentiments de la population. Une inscription caractéristique, placée à l'entrée de la ville, et portant le mot : *oui*, et les chiffres 150,000, résumait la pensée de Chambéry au sujet de l'annexion.

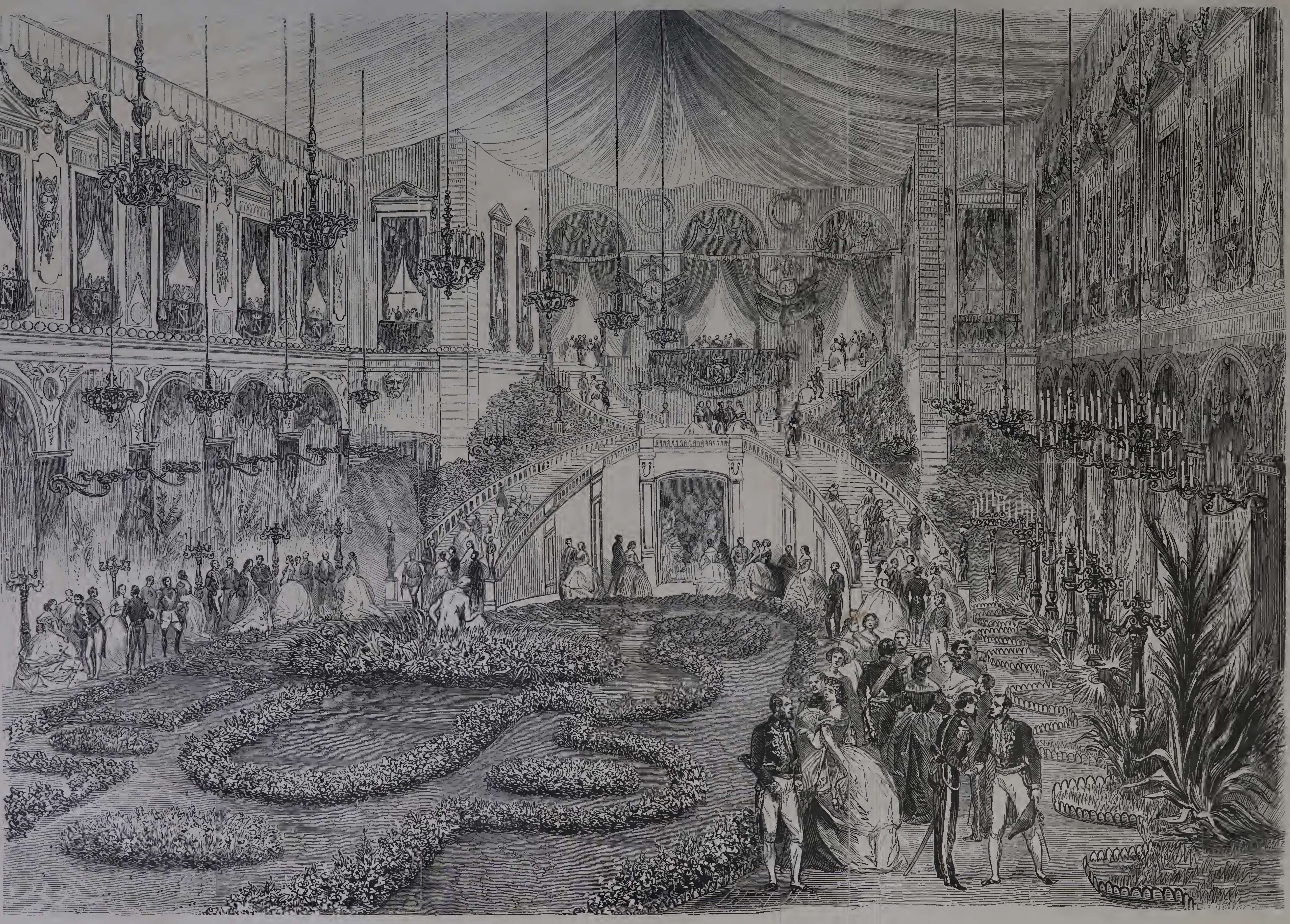
Au sortir de la gare, le cortége impérial s'était dirigé vers l'église métropolitaine, où l'archevêque, à la tête de son clergé, attendait Leurs Majestés sous le porche. Le prélat accueillit l'Empereur et l'Impératrice par les paroles qui suivent :

« Sire,

« La population que Votre Majesté vient d'acquérir en Savoie, et dont une partie accourt avec tant d'empressement sur votre passage et se presse en ce moment sous ces voûtes sacrées, est animée de sentiments sincèrement religieux et disposée à placer les intérêts de sa foi avant tous les autres intérêts. Aussi éprouve-t-elle une douce consolation en voyant que Votre Majesté vient aujourd'hui se prosterner avec nous aux pieds des mêmes autels.



Visite de Leurs Majestés au Palais de la chambre de commerce, à Lyon.



La grande cour de l'hôtel de ville de Lyon disposée en promenoir couvert pendant le bal donné à l'Empereur et à l'Impératrice.

« Nous prions le ciel tous ensemble de répandre ses bénédictions sur notre annexion à la France, afin que les suites en soient heureuses et durables. Cette fête en sera la véritable consécration. Nous le prierons de répandre ses bénédictions sur Votre Majesté pour la conservation de ses jours et la prospérité de son règne, parce que nous savons combien la vie et tous les succès dépendent de Dieu.

« Nous exprimerons aussi à Votre Majesté l'espérance qu'elle continuera à user de la haute puissance que le Ciel lui a donnée pour protéger l'Église catholique en Italie, en Syrie, en Chine, partout où elle a des épreuves à subir. Le nom de la France est grand et respecté jusqu'aux extrémités du monde, et aujourd'hui le sceptre de la France est dans vos mains. Sire, nous prierons Dieu aux pieds des autels de récompenser tout ce que vous aurez fait pour lui.

« Madame,

« Vous éprouvez sans doute une émotion religieuse en entrant pour la première fois dans cette église de Savoie. Nous devinons facilement tout ce qu'il y a de pieux sentiments dans le cœur d'une épouse et d'une mère ornée de si nobles vertus, tout ce qu'il y a de vœux ardents pour la conservation des jours de l'Empereur, et de sollicitude pour l'avenir de ce jeune Prince Impérial au-devant duquel s'ouvre un si vaste horizon.

« Madame, nous partageons ces nobles sentiments, et, en nous prosternant tout à l'heure au pied de cet autel dédié à saint François de Sales, nous unirons nos prières à vos prières, et nous demanderons à Dieu pour vous, pour l'Empereur, pour le Prince Impérial et pour la France, tout ce que vous lui demanderez vous-même. »

L'Empereur répondit à ce discours que ce n'était pas en effet sans émotion qu'il entrait dans cette église, et qu'il remerciait le digne prélat des bénédictions qu'il appelait sur la famille impériale.

Après un *Te Deum* en musique exécuté par les artistes de Chambéry, Leurs Majestés se dirigèrent vers le château, ancienne résidence des gouverneurs de Savoie, et aujourd'hui hôtel de la Préfecture.

Ce château, qui domine la ville, a un aspect imposant. Une grande

tour carrée, surmontée de machicoulis et dominée par une tourelle, atteste l'antiquité de son origine. L'Empereur se fit remettre dans la soirée le plan de ce monument, et exprima le désir qu'il fût entièrement restauré.

A l'arrivée de Leurs Majestés au château, une députation de jeunes filles vint offrir à l'Impératrice un bouquet de fleurs, et lui adressa un compliment que Sa Majesté accueillit avec sa grâce accoutumée.

Leurs Majestés se placèrent ensuite sur une estrade élevée devant le perron du château pour assister au défilé des communes de la Savoie. Les députations de ces communes étaient, pour la plupart, accourues de très-loin; elles avaient toutes leurs bannières. On reconnaissait à leur costume pittoresque et à leur bâton ferré les habitants de la Maurienne et du Faucigny.

Ces braves gens, qui avaient presque tous bivouaqué sur la place publique, laissaient éclater leur enthousiasme. La médaille de Sainte-Hélène décorait un grand nombre de poitrines. Les vieux soldats du premier empire sont encore très-nombreux en Savoie. La vie est longue dans les montagnes. Ces missionnaires de la foi napoléonienne ont conservé et propagé parmi les leurs, sur les sommets neigeux, le culte et les traditions de l'époque impériale.

Le défilé se termina par les enfants des écoles d'asile, au nombre de trois ou quatre cents. Chacun portait à la main un drapeau aux couleurs rose et bleue. Cette partie du défilé n'était pas la moins intéressante.

A huit heures, il y avait grand dîner au château; à neuf heures, Leurs Majestés recevaient les envoyés du roi de Sardaigne, M. Farini et le général Cialdini.

La ville, comme on le pense bien, était entièrement illuminée; comme les précédentes, cette journée avait été magnifique. Chambéry venait de faire à ses nouveaux souverains le plus sympathique accueil. Elle leur avait témoigné par ses cris, par son enthousiasme, par ses arcs de triomphe, par toutes les démonstrations, combien elle était heureuse de voir ses destinées unies à celles de la France.



Défilé des députations des communes de la



oie devant Leurs Majestés, à Chambéry.

Le lendemain, 28 août, l'Empereur et l'Impératrice, toujours suivis d'une foule immense, allèrent successivement visiter les établissements de bienfaisance, la salle d'asile, le pensionnat des orphelines, etc., et partout ils laissèrent une trace de leur passage, c'est-à-dire de leur munificence.

Avant de sortir, l'Empereur avait utilement employé sa matinée pour les habitants de Chambéry. Une proclamation du maire, le baron d'Alexandry, annonçait le soir aux habitants, qu'en échange de la caserne de cavalerie qui allait être cédée à l'État, l'Empereur allouait à la ville 500,000 fr. affectés à la construction d'un hôtel de ville, d'un marché couvert, à la création d'un jardin public, et à la construction d'une route allant du Champ de Mars au faubourg. Ces nouvelles étaient reçues aux cris de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial!*

Ce n'était pas tout : un autre décret déclarait d'utilité publique la création du chemin de fer d'Aix à Annecy par Remilly. Le même décret ordonnait la construction du tronçon qui doit réunir la ville de Chambéry à Grenoble. Des mesures étaient prises en même temps pour l'amélioration des routes impériales. Ainsi la Savoie subissait une transformation instantanée. A l'inertie de l'administration précédente, à la stagnation industrielle et commerciale, allait succéder une activité extraordinaire. La Savoie, en devenant française, entrait dans une ère nouvelle, dans une ère de prospérité.

Le soir, grand bal dans la salle de la préfecture, dont la décoration était très-belle.

Le lendemain, de bonne heure, tout se préparait déjà pour le départ de Leurs Majestés. La population se pressait encore une fois dans les rues pour saluer l'Empereur et l'Impératrice de ses acclamations reconnaissantes.

Les mêmes personnages officiels qui avaient reçu Leurs Majestés à la gare, les attendaient au départ.

En quittant Chambéry, l'Empereur distribua, comme il avait fait précédemment à Dijon et à Lyon, un grand nombre de récompenses.

L'Empereur et l'Impératrice quittaient Chambéry le 27 août à dix heures du matin, et s'arrêtaient à Aix-les-Bains, qui s'était parée pour les recevoir. Cette jolie ville de plaisance offrait un curieux spectacle de baigneurs, d'étrangers, mêlés à la population et s'associant à l'enthousiasme général. Leurs Majestés visitèrent le Casino, après avoir traversé la grande rue des Bains sous des arcs de triomphe et au milieu des acclamations.

Après être restées pendant deux heures à Aix, Leurs Majestés se dirigèrent vers Annecy; mais, en passant à Grésy, l'Empereur fit arrêter sa voiture pour visiter cette cascade célèbre, où périt si malheureusement, en 1813, la baronne de Broc, dame d'honneur de la reine Hortense et son amie. La reine Hortense était venue passer quelques jours à Aix-les-Bains. Un jour elle alla visiter la cascade de Grésy: Mme la baronne de Broc, voulant franchir l'espace qui sépare les deux rives, mit le pied sur une planche qui servait de passerelle; mais elle glissa, et tomba dans le gouffre, où elle disparut et périt sous les regards de la Reine. Un petit monument rappelle aujourd'hui, à ceux qui visitent la cascade, le souvenir de cette fin tragique, et la tradition redit encore la douleur qu'éprouva la Reine, dont la bonté était la première des précieuses qualités qui brillaient en elle.

Trois arcs de triomphe attendaient Leurs Majestés. La route était ornée de guirlandes et de couronnes; les maisons, les arbres, tout, jusqu'aux rochers, était pavoisé.

Dès le matin, une population nombreuse était accourue; tout à coup des détonations se firent entendre, et l'on vit paraître l'Empereur et l'Impératrice, salués par des vivat mille fois répétés. Leurs Majestés furent reçues officiellement par le conseil municipal et le clergé. Le curé adressa un discours à l'Empereur, et une députation de jeunes filles vint présenter ses compliments à l'Impératrice.

Leurs Majestés descendirent ensuite pour visiter la cascade et les lieux témoins de la mort de Mme de Broc. Quelques instants après, on présentait aux augustes visiteurs un vieillard septuagénaire; c'était lui qui avait retiré du gouffre le corps de l'infortunée comtesse. L'Empereur et l'Impératrice lui adressèrent la parole et lui firent remettre

Arc de Triomphe élevé à Chambéry, sur le passage de Leurs Majestés.

La cathédrale de Chambéry.

Passage des enfants des salles d'asile devant la fontaine de l'Éléphant, à Chambéry, après avoir défilé devant Leurs Majestés.

Passage de Leurs Majestés dans la ville d'Aix.

une somme d'argent. Le moment de la séparation étant arrivé, les exclamations recommencèrent, et suivirent Leurs Majestés jusqu'à ce que le cortége eût disparu.

Il n'est pas de route plus pittoresque que celle qui conduit d'Aix à Annecy. Les Alpes s'y développent en collines, en ravins, en accidents de terrain variés à l'infini et qui offrent à chaque pas un panorama nouveau. C'est d'Alby à Annecy surtout, que se déroule ce magnifique spectacle. Alby est située au fond d'une gorge creusée par les eaux du Chiran. A droite, on aperçoit des ruines de fortifications, d'un aspect imposant.

Après avoir traversé le Chiran, sur un pont de pierre d'une seule arche et d'une belle architecture, on gravit la côte opposée du ravin et l'on descend vers Annecy où l'on arrive par une belle avenue de plus de deux kilomètres.

Le coup d'œil était admirable le jour de l'entrée de Leurs Majetés. Cette grande avenue d'Annecy, de laquelle on aperçoit la ville tout entière, était pavoisée de drapeaux et de guirlandes de fleurs.

A l'entrée de la ville, un grand arc de triomphe.

Une grande partie de la population s'était portée bien avant dans l'avenue à la rencontre des augustes visiteurs. Là étaient rangées les députations des communes avec leurs drapeaux, les vieux militaires de l'empire, les enfants des écoles, etc. Au pied de l'arc de triomphe, le maire présenta à l'Empereur les clefs de la ville et prononça un discours dans lequel il exprimait, au nom de ses administrés, la reconnaissance du pays envers le Souverain dont la main ferme et puissante a su ramener la Savoie dans le giron de la mère patrie, en lui épargnant la douleur et la honte d'une mutilation.

Après les remercîments de l'Empereur et de l'Impératrice, Leurs Majestés firent leur entrée dans la ville qu'elles traversèrent presque complétement, et arrivèrent à l'évêché qui avait été désigné comme la résidence impériale.

Annecy n'a point encore de préfecture, et l'ancien château des comtes du Genevois a été transformé en caserne.

A peine descendue de voiture, l'Impératrice reçut les députations des dames de la ville. Leurs Majestés se dirigèrent ensuite vers la cathédrale pour assister au *Te Deum*.

Après le dîner et les réceptions officielles, Leurs Majestés assistèrent au spectacle, vraiment féerique, que présentait le lac d'Annecy, splendidement illuminé.

Le lac d'Annecy a quatorze kilomètres de longueur sur trois kilomètres de largeur. Ses rives sont couvertes de prairies et de vignobles, parsemées d'élégantes villas et de villages pittoresques. Tout ce paysage est encadré par les montagnes bleues des Alpes dont les cimes disparaissent dans les nuages.

La ville d'Annecy est couchée à l'extrémité du lac. Figurez-vous ce lac dans toute son étendue, couvert d'illuminations qui s'y reflètent, les gondoles pavoisées, portant des lanternes vénitiennes de la poupe à la proue et sillonnant le lac dans tous les sens aux sons des fanfares; puis, sur les cimes des montagnes environnantes, un nombre infini de feux de joie dont les flammes se reflètent dans le miroir des eaux.

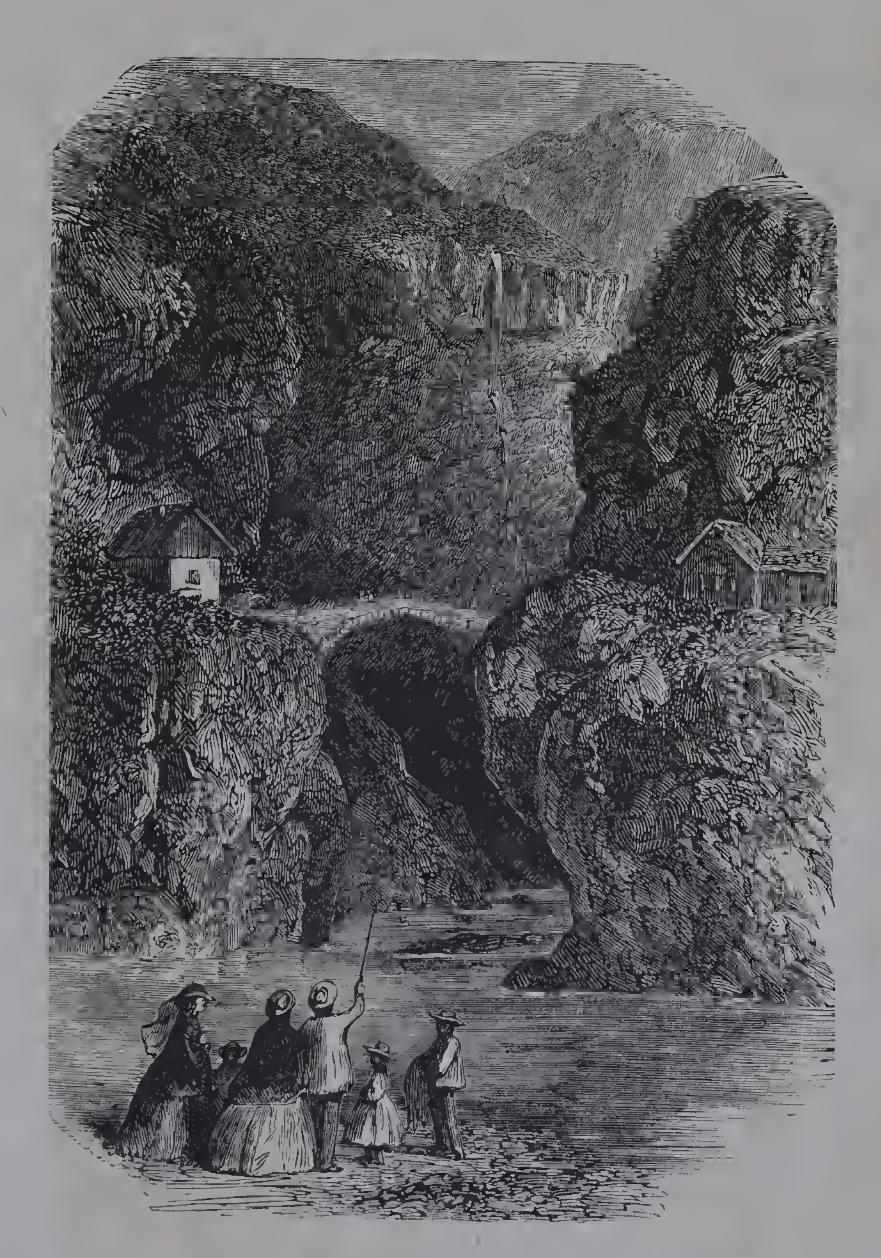
Ces feux de joie ne formaient pas la partie la moins pittoresque de cette splendide illumination. Quelques-uns avaient été placés à plus de deux mille mètres de hauteur, sur des cimes où l'herbe ne croît plus et où il avait fallu deux heures de marche pour apporter la pyramide de bois qui devait alimenter la flamme.

Tout autour sur les rives flamboyaient six autres feux de joie. C'étaient des tours de forme carrée dont l'incendie dura pendant deux heures. A tous ces feux éparpillés un peu partout, il faut ajouter des feux de Bengale flottant sur l'eau et très-ingénieusement disposés.

Il était neuf heures quand Leurs Majestés arrivèrent sur les bords du lac. Une élégante gondole avait été préparée pour les recevoir. Le programme annonçait que Leurs Majestés ne resteraient que vingt minutes sur le lac et feraient seulement le tour du bassin principal; mais, à l'aspect de ce merveilleux spectacle, l'Empereur et l'Impératrice prolongèrent de deux heures leur promenade et ne rentrèrent que vers onze heures et demie à l'évêché. La foule qui couvrait les rives sur une étendue de plusieurs kilomètres ne cessait, pendant la



Les Charmettes.



Pont Saint-Martin.



La cascade de Grizy.



Laroche.

L'Empereur et l'Impératrice au moment de s'embarquer pour assister à la fête vénitienne d'Annecy.

promenade de la gondole impériale, de faire retentir les cris de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!*

Ainsi se termina cette journée, une des plus belles du voyage.

Le lendemain, Leurs Majestés visitaient les établissements religieux et industriels et allaient faire une grande excursion jusqu'à Talloires, sur le lac d'Annecy, où elles étaient reçues de la manière la plus chaleureuse par les populations riveraines.

Le soir, il y avait bal à l'hôtel de ville.

Nous devons réparer un oubli. En quittant Chambéry, l'Empereur avait déclaré qu'il laissait :

10,000 fr. pour les pauvres;
5,000 fr. à la salle d'asile;
5,000 fr. à l'établissement des orphelines;
3,000 fr. au Bon-Pasteur.

Le 31 août, Leurs Majestés quittaient Annecy à neuf heures du matin, au milieu des démonstrations enthousiastes de la population, et, après avoir visité en passant Plat, Laroche et Bouy, elles arrivaient à Thonon, ayant parcouru en poste soixante-neuf kilomètres.

Thonon, sous-préfecture nouvellement créée du département de la Haute-Savoie, est l'ancienne capitale du Chablais et servait de résidence aux comtes et ducs de Savoie. Thonon est située sur la rive méridionale du Léman, dans une position des plus heureuses.

C'est à Thonon qu'eut lieu, au commencement d'avril, au moment où l'annexion de la Savoie à la France allait être votée, cette espèce de tentative faite par quelques Suisses pour soulever la ville contre la France. Un bateau à vapeur, arrivant de la rive suisse et portant cent vingt hommes, vint stationner en face de l'hôtel de ville, dans une attitude menaçante. Quelques hommes descendirent et essayèrent de soulever la population ; mais, aux premiers cris proférés par eux, ils furent repoussés par la garde nationale et la population, et ils se rembarquèrent précipitamment. Plus que toute autre ville de la Savoie,

Thonon désirait et devait désirer l'annexion. Abandonnée depuis de longues années à ses propres ressources, elle voyait prospérer autour d'elle toutes les villes du littoral suisse, et, faute de voies de communication, elle restait dans une sorte de stagnation. Un des premiers actes de l'Empereur depuis l'annexion, a été de décréter l'établissement d'un port à Thonon sur le lac Léman, ainsi que l'amélioration du pont d'Évian et l'amélioration du flottage de la Drôme et de ses affluents.

L'Empereur avait en outre décrété l'établissement de plusieurs routes; aussi l'arrivée de Leurs Majestés était-elle attendue avec la plus vive impatience par les habitants, désireux de leur témoigner toute leur gratitude.

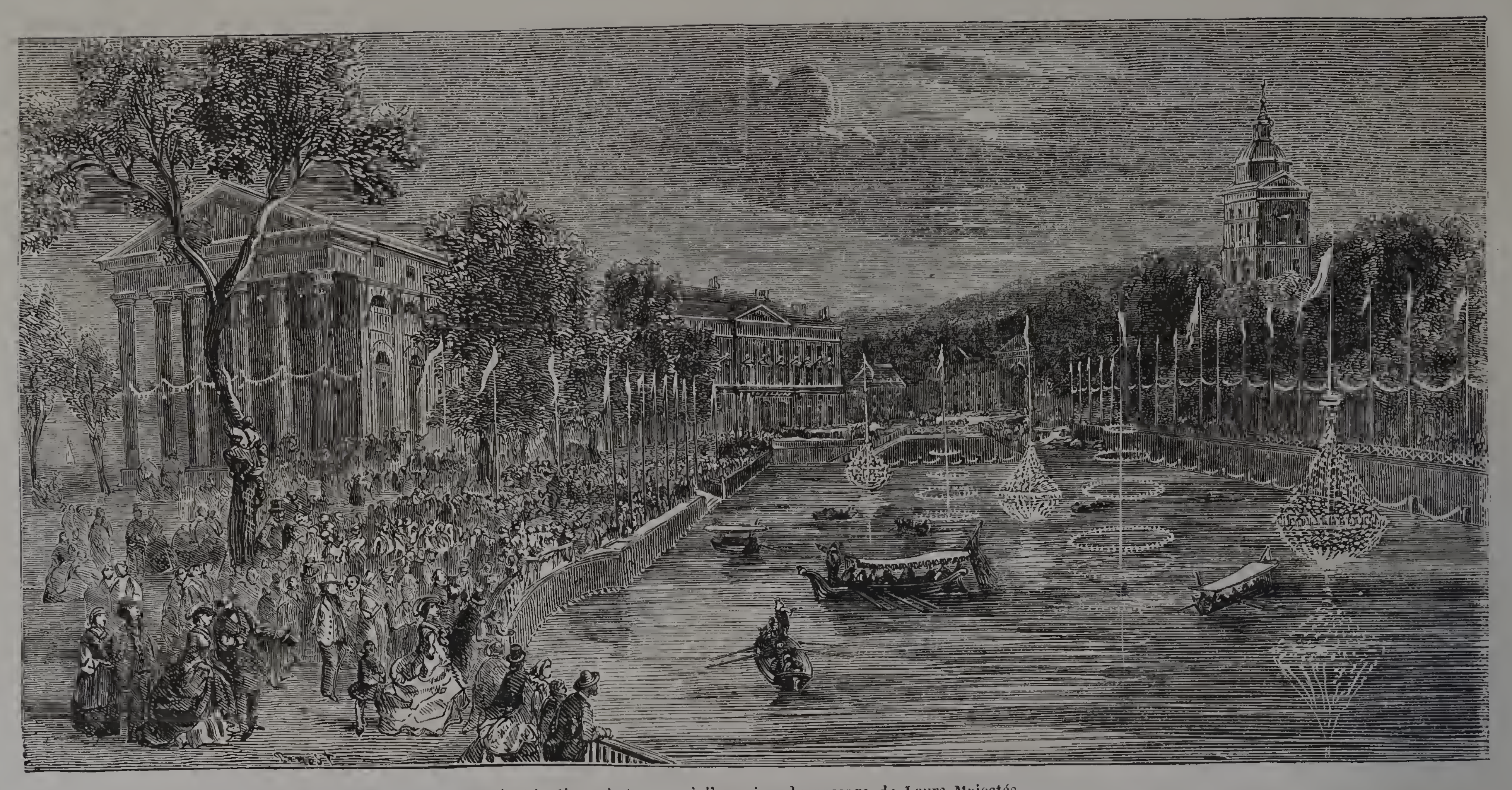
Dire que la ville était décorée avec la plus grande élégance, qu'elle était ornée d'arcs de triomphe, de drapeaux, d'inscriptions, c'est répéter ce qui a déjà été dit, ce spectacle se renouvelant d'ailleurs partout sur le passage de Leurs Majestés.

Une particularité à signaler. Dans ce voyage au milieu des Alpes, on rencontrait dans les endroits les plus isolés, dans des hameaux composés de rares habitations, des arcs de triomphe rustiques, et, sur quelques points, les sapins surmontés de petits drapeaux. Toutes ces décorations avaient été improvisées par de vieux militaires de l'empire, résidant sur les points perdus des Alpes.

Quant à la ville de Thonon, il n'est pas nécessaire de dire qu'elle avait fait tous les frais possibles pour bien accueillir Leurs Majestés.

Les appartements des augustes visiteurs étaient décorés avec une élégance toute parisienne : partout des fleurs, partout des broderies, des tentures, des meubles d'un choix irréprochable. Dans la galerie qui conduisait aux appartements, on avait installé une exposition de l'industrie locale, laquelle consiste en broderies, dentelles, stores, rideaux, dans le genre de celles qui font la fortune et la renommée de Saint-Gall. Dans la chambre de l'Empereur, le lit de Sa Majesté était surmonté d'un aigle qui avait décoré le lit de Napoléon Ier.

En arrivant à Thonon, Leurs Majestés avaient, comme dans les autres villes où elles avaient passé, reçu les harangues du monde offi-



Illuminations, à Annecy, à l'occasion du passage de Leurs Majestés.

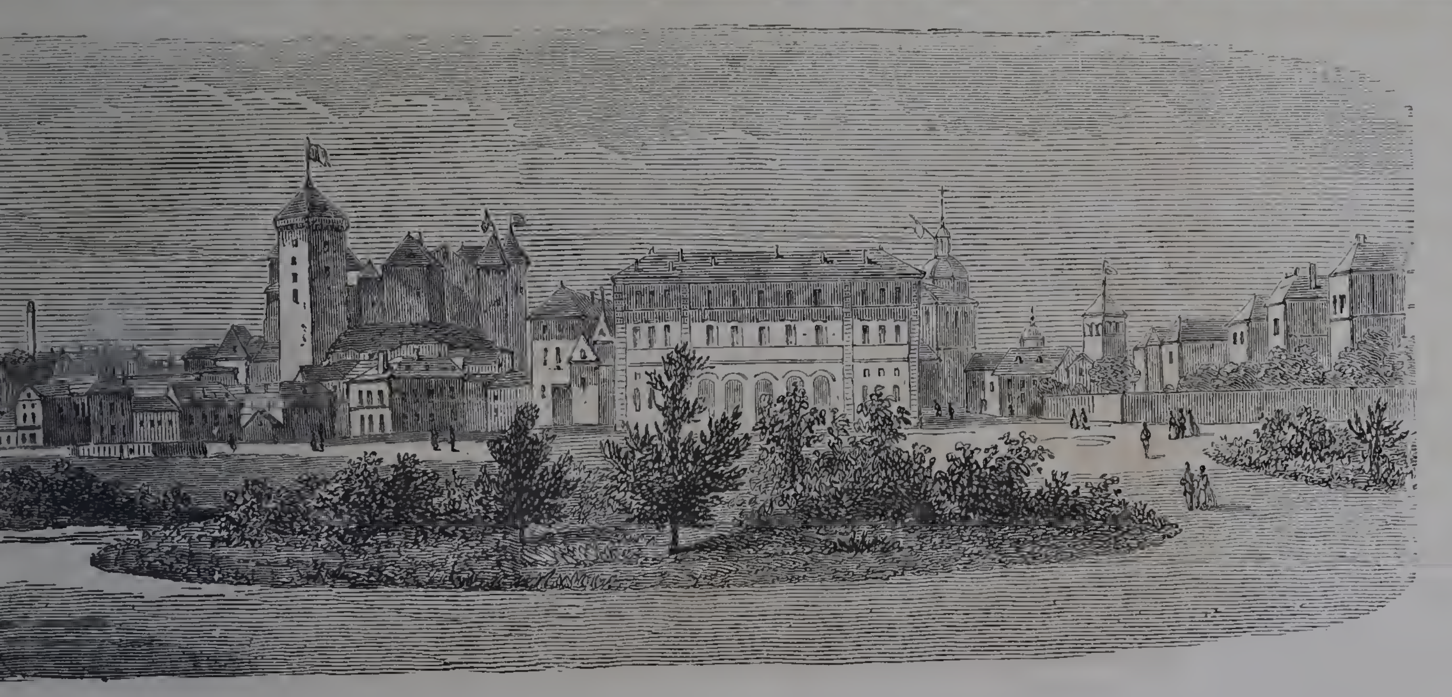


Vue générale de la ville

Le lac d'Annecy,



Leurs Majestés se rendant à l'évêche et à la cathédrale d'Annecy.



necy, prise du Jardin des Plantes.



prise de l'hôtel de Geneve.

ciel et s'étaient un instant reposées des fatigues du long trajet qu'elles venaient de faire en poste. En attendant, les habitants se préparaient, comme ceux d'Annecy, à leur faire les honneurs du lac. Sur la place qui domine le Léman, on avait élevé une tente, d'où l'on apercevait presque tous les points du littoral.

Deux bateaux à vapeur, mis à la disposition de la commission municipale, stationnaient sous les murs de Thonon. Toutes les barques, tous les bateaux des pêcheurs de la ville avaient été également offerts à la commission pour cette fête, et disposés de manière à figurer les dimensions et la forme du nouveau port, tel qu'il avait été projeté. Tous les navires pavoisés devaient figurer le soir dans les illuminations. Depuis deux jours, des bateaux à vapeur, également pavoisés, sillonnaient le lac, venant de la rive suisse, et amenaient un grand nombre de voyageurs.

L'exécution projetée du port de Thonon produisit, comme on le pense bien, un grand effet sur tout le littoral, surtout parmi les riverains français.

Au nombre des inscriptions qui décoraient les maisons des rues et des places, il en était quelques-unes très-ingénieuses, entre autres celle-ci : *Nos cœurs vont où coulent nos rivières.*

L'Empereur et l'Impératrice allèrent faire une visite à la jolie ville d'Évian, une ville de bains et de plaisance, comme on sait, placée sur la rive du Léman. Leurs Majestés visitèrent en passant le château de Ripaille, résidence du duc Victor-Amédée VIII de Savoie, qui prit le froc et mourut en 1451, dans un couvent qu'il avait fondé dans le voisinage. Il ne reste presque plus rien de l'ancien château ; le couvent lui-même est converti en ferme, et l'église est devenue une grange. Mais la situation est si admirablement choisie, que ce qui reste de Ripaille produit encore, vu du lac, un coup d'œil des plus pittoresques.

Arrivé devant Évian, le bateau à vapeur qui portait Leurs Majestés vira de bord et reprit le chemin de Thonon.

Après le dîner officiel, Leurs Majestés prenaient place sous une tente dressée à cet effet, et embrassant d'un coup d'œil les illumina-

tions de la ville et du port. Une double rangée de barques, de chaloupes figuraient le port tel qu'on avait projeté de le construire. Les bateaux, ornés de verres de couleurs, formaient des lignes de feu très-distinctes, et permettaient d'embrasser les dimensions et la forme du port.

Les rives du lac étaient remplies d'une foule immense.

Leurs Majestés restèrent assez longtemps à contempler ce spectacle, dont la nature faisait la plus grande partie de la mise en scène.

Les acclamations et les vivats de la foule ne cessèrent de se faire entendre sur le passage de Leurs Majestés.

Ainsi, le voyage de l'Empereur depuis Dijon jusqu'à ces grandes Alpes de Savoie, devenues françaises, s'était accompli au milieu des démonstrations éclatantes de l'affection publique. Partout on voyait se manifester, par les empressements populaires, l'accueil inaltérable entre Napoléon III et la France, telle que l'a faite la révolution de 1789.

L'Empereur et l'Impératrice quittèrent Thonon le 1er septembre, à neuf heures du matin, et se dirigèrent vers Sallanches en passant par Bons, Bonne, Bonneville, sous-préfecture bâtie à la base méridionale du Môle, sur la rive droite de l'Arve que traverse un beau pont de pierre à l'extrémité duquel a été érigée une colonne surmontée d'une statue de Charles-Félix, roi de Sardaigne; Éluses, petite ville de deux mille habitants où existe une fabrique de mouvements de montres, qui fait concurrence à l'industrie genevoise.

Sallanches est un chef-lieu de canton. C'est le point le plus favorable pour voir le Mont-Blanc. En portant les regards du sud-est au sud-ouest, on découvre successivement l'aiguille Verte, l'aiguille du Midi, le Mont-Blanc du Tacul et l'aiguille sans Nom, confondus, à Chamonix, sous le nom Monts-Maudits, le sommet du Mont-Blanc, le Dôme et l'aiguille du Gonter, les aiguilles de Bionnassay, du Miage et de Trelatête.

Leurs Majestés furent reçues à Sallanches, comme partout, avec le plus grand enthousiasme. La pluie, qui avait défoncé les chemins, n'a-

Arc de Triomphe élevé à Thonon sur le passage de Leurs Majestés.

Leurs Majestés examinant, du pavillon érigé par la ville de Thonon, l'emplacement du port décrété par l'Empereur.

Sallanches.

Chamonix.

vait pas empêché les populations d'accourir de tous les points environnants.

Cette pluie torrentielle causait de graves inquiétudes, et l'on se demandait si Leurs Majestés pourraient poursuivre leur voyage jusqu'à Chamonix. En effet, tous les torrents étaient débordés et la route, difficile en tout temps et en plusieurs endroits dangereuse, était à peu près impraticable.

On avait cependant envoyé de Paris des ingénieurs ainsi que des conducteurs des ponts et chaussées, et l'on avait fait déjà des travaux considérables. Des rampes en bois avaient été placées sur les points les plus dangereux. Un pont avait été jeté sur le torrent Noir, et l'on avait élargi la route en plusieurs endroits; mais, pour aller de Sallanches à Chamonix, il faut gravir les pentes très-escarpées du Chède et du Servoz. La route est étroite, bordée de précipices à droite et à gauche, et formée de débris de silex détachés des rochers et entraînés par les torrents.

De Pussoz à Chamonix, il fallait traverser sur des planches mal assujéties trois autres torrents, et en plusieurs endroits la route, surplombant la vallée, présentait de réels dangers.

Les travaux exécutés depuis quelques semaines avaient un peu amélioré le chemin au grand étonnement des habitants de la vallée; car, depuis 1815, le gouvernement sarde n'avait pas fait pour ce malheureux pays autant de travaux que le gouvernement français en quelques jours.

Le 2 septembre, l'Empereur s'était levé à cinq heures du matin. A six heures, Leurs Majestés entendaient la messe dans l'église de Sallanches, et à sept heures tout était prêt pour le départ.

Les nouvelles reçues dans la nuit n'étaient pas rassurantes; dans les vallées, depuis Sallanches jusqu'à Bonneville, l'Arve avait débordé et causé de grands ravages. Trois personnes avaient été emportées par l'inondation. Des roches détachées du sommet des Alpes et entraînées par le torrent avaient obstrué la route sur plusieurs points. A Éluses

notamment, le passage était tout à fait intercepté, et l'on avait dû envoyer une légion d'ouvriers afin de déblayer le chemin.

En présence de ces désastres, on avait fait observer à l'Empereur qu'il serait peut-être peu prudent de tenter le voyage de Chamonix ; mais l'Empereur avait persisté dans sa résolution, et Leurs Majestés quittaient Sallanches à sept heures du matin.

Avant de quitter la ville, l'Empereur avait remis au maire une somme de 25,000 francs pour réparer les quais ; il avait, en outre, accordé 1,000 francs à chacun des établissements de bienfaisance et des sœurs de Charité.

La veille, l'Impératrice avait dit, en s'adressant aux sœurs : « Votre mission ici-bas est de consoler les misères ; vous êtes les intermédiaires entre les pauvres et moi. »

L'Empereur accorda aussi une pension de 1,200 francs sur sa cassette particulière à l'école d'horlogerie de Sallanches. A Sallanches comme à Éluses, l'école d'horlogerie fait des élèves qui rivalisent avec les plus habiles ouvriers de la Suisse.

Après avoir pris congé des autorités de Sallanches, Leurs Majestés partirent pour Chamonix, accompagnées, jusqu'en bas des rampes, par la population tout entière. Les voitures, attelées de quatre vigoureux chevaux du pays habitués à gravir les rampes abruptes, s'éloignèrent aux cris de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial!*

A huit heures et demie, le cortége impérial avait atteint Servoz, et passé le torrent Noir sur un pont de bois terminé pendant la nuit.

Arrivé devant le torrent le *Nant-Jantan*, on trouva les habitants achevant de combler le lit du torrent sous les ordres d'un conducteur des ponts et chaussées. Le premier piqueur de l'Empereur descendit dans le torrent pour s'assurer s'il n'y avait pas d'excavations et si le lit était assez solide pour supporter le poids des voitures. En même temps, dix hommes vigoureux, pris parmi les travailleurs, se mirent à l'eau pour soutenir la voiture en cas de danger, et ce fut ainsi que Leurs Majestés franchirent, non-seulement ce torrent, mais aussi celui du Bourgeat.



Leurs Majestés se rendant à la mer de Glace

Excursion de Leurs Majestés à la mer de Glace.

L'Empereur avait lui-même distribué des réeompenses aux travailleurs.

Leurs Majestés arrivèrent enfin saines et sauves à Chamonix, cette charmante ville de plaisanec, si célèbre dans les annales du tourisme.

Leurs Majestés descendirent à l'hôtel du Palais-Royal, — un grand chalet suisse adossé aux Alpes ; elles y reçurent les autorités de la ville et les députations des habitants de la vallée. Les vieux soldats du premier empire étaient là, comme toujours.

A quatre heures, l'excursion à la mer de Glaee ayant été remise au lendemain matin, l'Impératrice, montée sur un mulet et escortée d'un guide, allait visiter le glacier des Bossons, le premier qu'on rencontre en entrant dans la vallée de Chamonix.

Lorsque Sa Majesté arriva devant le pont, la foule, la reconnaissant, se précipita sur son passage en lui donnant tous les témoignages de la plus respectueuse et de la plus vive sympathie.

Le glacier des Bossons est celui qui pénètre le plus avant dans la vallée. Il est à peine à un kilomètre de la route ; à côté, sur le versant de la montagne, se trouve le village de ce nom, placé au milieu d'un gigantesque berceau de verdure, et dont les maisons blanches, groupées de la façon la plus pittoresque, forment un paysage qui appelle le pinceau.

L'Impératrice se lança sur le glacier ; mais la pluie en rendait l'accès difficile, et Sa Majesté, après avoir fait quelques pas au moyen d'un bâton ferré, dut renoncer à aller plus avant. Une voiture attendait l'Impératriee sur la route ; elle y monta avec le général Lebœuf et les dames d'honneur qui l'accompagnaient, et elle rentra dans Chamonix, entourée de la foule, qui l'avait suivie jusqu'au glacier des Bossons.

Le 3 septembre, jour choisi pour l'excursion de Leurs Majestés à la mer de Glace, l'aube était splendide, — ciel pur, soleil radieux. Pour parler avec détail de cette visite aux glaeiers, nous ne croyons pas de-

voir mieux faire que de reproduire le fragment d'une lettre adressée sur ce sujet à l'*Illustration :*

« Le temps était vraiment magnifique, et nous saluons par des hourras cette brillante aurore. Nos montures sont sellées, harnachées, bridées, et, à six heures moins un quart, la caravane impériale se met en marche. Un quart d'heure suffit pour traverser l'Arve, suivre, sur sa rive gauche, le fond de la vallée au milieu de prairies et de champs cultivés, et arriver au sentier mille fois replié sur lui-même par lequel on gravit le Montanvers. Ce sentier, assez praticable pour le piéton et la mule, n'offre que des aspects pittoresques. Partout des roches menaçantes, des sapins, des mélèzes, des bouleaux, une superbe espèce de bruyère à large feuille et à fleur rose, de rares oliviers de Bohême, le tout séparé par éclaircies de quelques pâturages. Quoiqu'elle soit encombrée de blocs épars et d'arbres renversés, j'étais si ravi de cette étrange route, que je me confiai entièrement à ma mule, et que je dessinais à califourchon tout ce qui me frappait au-dessus et au-dessous de moi, pendant que la mule cheminait à la grâce de Dieu et la bride sur le cou. J'ai tâché de reproduire, dans le premier dessin que je vous envoie, l'effet de cette longue file de mulets marchant l'un après l'autre et presque tous conduits par des guides.

« Arrivés sur le plateau arrondi du Montanvers après deux heures et demie, tout le monde saute avec plaisir à bas de sa mule pour se réchauffer, les uns au grand feu de l'auberge, les autres en trépignant. De ce plateau, on domine la mer de Glace, dont l'immense étendue ne frappe pas tout d'abord ceux même qui, habitués aux perspectives qu'offrent les pays de hautes montagnes, en savent apprécier les distances. Quelques personnes même ont un petit air désappointé et contestent la durée de trois heures et quart nécessaire à la traversée du glacier. Cependant elles aperçoivent sur la rive opposée des hommes dont on leur a signalé la présence, et qui ont en volume l'apparence de mouches ; elles commencent à être moins incrédules.

« Du point où nous sommes, le spectacle est superbe. En face de nous, la mer de Glace aux vagues immobiles ; le soleil, s'élevant doucement d'un océan de vapeurs, teint d'un rose pourpre le sommet des



L'Empereur.



L'Impératrice.

pics, dont la base flotte dans le brouillard : l'aiguille de Dru, que M. Joanne, dans son *Guide de la Savoie*, compare à un obélisque, mais quel obélisque ! l'aiguille Verte, au second plan ; puis l'aiguille du Moine, celle du Bochard, les aiguilles Rouges et le Brevent ; puis la Dent du Midi, la pointe de Tennerouges au nord, et au sud l'aiguille des Charmoz. Au-dessus de ce grand lac découpé en miroir, les nuages se condensent en flocons d'écume et produisent l'effet d'un lac aérien, dont le lac terrestre semble le reflet. La vallée n'est plus qu'une surface plane et unie, coupée de loin en loin par quelques rugosités insignifiantes, formées par les villages. Quant aux maisons, elles apparaissent tout au plus comme des joujoux de Nuremberg rangés sur un tout petit espace par la main d'un enfant. Je n'insiste pas sur la magnificence de ce panorama : j'ai trop le sentiment de mon impuissance ; je ne crois pas d'ailleurs que la plume ni le crayon puissent rendre avec exactitude ce grand tableau, dans lequel l'homme et ses œuvres disparaissent complétement pour céder toute la place à la nature !

« Cependant l'Empereur s'arme d'un bâton à pointe d'acier, terminé, à son extrémité supérieure, par une corne de chamois, et, donnant le signal de la descente, marche le premier suivi de l'Impératrice, aidée d'un guide qui lui donne la main ; les dames d'honneur, les officiers de la maison viennent ensuite, également aidés de leurs guides. Je prends mon rang, je veux dire la queue, et nous voilà dessinant un long lacet sur le flanc peu élevé, mais rapide et rocheux, que présente le Montanvers du côté de la mer de Glace. L'Empereur, en tête et à moitié pente, prie plaisamment ceux qui suivent de ne pas jeter de pierres d'en haut, et chacun, mis à l'aise, fait de son mieux pour imiter l'Impératrice, qui, franchissant tous les obstacles, semble vouloir arriver la première sur le glacier.

« Du point où se trouvait, sur ledit glacier, le photographe, cette descente devait présenter un tableau tout composé, et d'autant plus heureux que personne ne pensait à poser. La file eût-elle été arrêtée par un signal, nul n'eût pu se déplacer en raison des difficultés du sol. Le général Fleury comprit tout de suite qu'il y avait quelque chose à faire, et il demanda au photographe s'il était prêt. Malheureusement nous

étions beaucoup trop éloignés de l'artiste, et je me permis d'en faire l'observation. On se remet en marche, et nous arrivons enfin sur le glacier ouvrant partout ses immenses crevasses dont on ose à peine sonder les profondeurs. Ces crevasses s'étendent verticalement; leurs surfaces internes, dont la couleur, à plusieurs mètres, est d'un bleu opale, plus bas devient plus sombre, plus bas encore d'un vert bouteille; puis, toujours plus bas, l'absence de lumière donne le noir. L'œil ne percevant plus, l'oreille parle alors à l'imagination qui entend retentir au fond de ces abîmes insondables comme la voix formidable d'un torrent.

« Parvenue sur un grand carré de glace vers le tiers de la traversée, toute la caravane se groupe pour la pose, et le photographe, au cri de vive l'Empereur! vive l'Impératrice! commence son opération qui dure assez pour que l'Impératrice demande si ce n'est pas bientôt fini. L'objectif se ferme enfin, l'artiste remercie par le même cri de vive l'Empereur! vive l'Impératrice! et l'on se remet en route. Des guides, armés de haches pour casser la glace en forme d'escaliers dans les endroits difficiles, sont invités par l'Impératrice à n'en rien faire. Sa Gracieuse Majesté est intrépide, elle se lance en avant et chacun la suit comme il peut; l'un tombe pile, l'autre tombe face, et tout le monde de rire. L'Impératrice parvient au sommet d'une des vagues les plus élevées, et si aiguë que l'Empereur ne peut s'y placer.

« On appelle vainement le photographe. J'étais heureusement à une distance convenable, d'où les groupes se disposaient à souhait pour un tableau. Je crayonnais avec empressement l'ensemble, et quelques minutes me furent accordées par Leurs Majestés avec une grâce qui m'oblige à m'en montrer digne. Puissé-je avoir réussi!

« Il est neuf heures et demie, on revient sur ses pas. Avant de franchir la rive, des guides font rouler, du milieu de la berge rapide, un énorme bloc de grès qui va, avec un bruit terrible, entraînant tout ce qu'il rencontre, se jeter au fond d'une crevasse; on s'arrête un instant au bas de la berge, où croissent quelques plantes médicinales, entre autres l'*arnica*, dont l'Impératrice cueille une fleur longtemps cherchée. On revient ensuite vers l'auberge, où l'on retrouve toute la

Costume de Sa Majesté l'Impératrice pour son excursion à la mer de Glace.

La ville de Chambéry, chef-lieu

La Pierre à l'échelle, à l'entrée du glacier des Bossons.

lépartement de la Savoie.

cavalerie de la montagne. Nous remontons à mulet, et, reprenant le sentier par lequel nous étions venus, nous en commençons la descente, après avoir jeté un dernier regard sur ce magnifique fond de tableau dont, un instant auparavant, les premiers plans étaient animés par la grâce, la beauté et l'intrépidité d'une souveraine. »

Le voyage en Savoie était terminé, et la réception enthousiaste faite à l'Empereur et à l'Impératrice par la population tout entière était une réponse énergique aux allégations d'un pays voisin, qui prétendait que le gouvernement français avait exercé une pression sur les esprits pour les déterminer à voter l'annexion. Si jamais province se donna librement et tout entière à la France, ce fut la Savoie, française par ses mœurs, par sa langue, par ses intérêts et par ses sympathies. L'accueil fait aux augustes visiteurs était, pour ainsi dire, un vote d'acclamation qui venait confirmer le vote au scrutin.

Après avoir visité les lacs et les hautes montagnes de la Savoie, l'Empereur et l'Impératrice, repassant par Chambéry, où Leurs Majestés étaient de nouveau accueillies par le même enthousiasme, se dirigeaient vers Grenoble, et retrouvaient un spectacle non moins merveilleux dans l'aspect de cette vallée du Grésivaudan, qui s'étend entre deux chaînes de montagnes, dont les sommets, perdus dans les nuages, sont couverts d'une neige éternelle. Au pied de petites montagnes, dont les flancs sont parsemés de bois et de pâturages, et qui sembleraient élevées si elles n'étaient dominées par la chaîne des Alpes, la vigne grimpe dans les pommiers et les poiriers ; par ici, des coteaux géants aux cimes dénudées et noirâtres; par là, une vallée délicieuse, arrosée par l'Isère, et qui contraste singulièrement avec les rives du Drac. Si l'on monte jusqu'à l'un de ces deux forts, appelés le Rabot et la Bastille, qui dominent la ville, on peut, d'un seul coup d'œil, contempler plus de cent lieues d'étendue. Les hautes Alpes profilent à l'horizon leurs arêtes échancrées, et, pour peu que le temps soit clair, on distingue, à plus de 120 kilomètres de distance, la majestueuse cime du mont Blanc.

En entrant dans le département de l'Isère, Leurs Majestés retrou-

vèrent, là comme partout, l'accueil le plus enthousiaste. Pendant quatre heures, les augustes voyageurs passèrent entre une double haie de populations. Chaque rue ne formait qu'un berceau de verdure.

En arrivant aux portes de Grenoble, Leurs Majestés furent solennellement reçues par le maire et les autorités du département. Elles se dirigèrent ensuite vers la cathédrale, et de là vers la préfecture.

Le soir, il y avait grand dîner et feu d'artifice sur l'un des ponts de l'Isère.

Le lendemain matin, Leurs Majestés sortaient en ville. L'Empereur visitait les divers établissements militaires et les travaux en projet d'exécution. L'Impératrice se rendit aux salles d'asile. A deux heures, l'Empereur monta à cheval pour aller au Polygone passer en revue les gardes nationales du département, les députations des communes rurales et les troupes de la garnison.

Sa Majesté l'Impératrice suivait en voiture, et, après avoir passé devant le front des députations et des troupes, assistait, auprès de l'Empereur, au défilé.

Le soir, Leurs Majestés se rendaient au bal offert par la ville, et, après avoir reçu de la ville de Grenoble l'accueil le plus sympathique, l'Empereur et l'Impératrice quittaient Grenoble le 7 septembre, à neuf heures du matin.

A Voiron, à Rives, à la Côte-Saint-André, où les attendaient tous les ouvriers et les populations des campagnes, Leurs Majestés, à leur grand regret, ne purent s'arrêter que quelques instants.

A Valence, l'Empereur et l'Impératrice se dirigeaient vers la préfecture pour recevoir les autorités. Leurs Majestés traversèrent la ville au milieu d'un énorme concours de population, évalué à 70,000 âmes.

Valence est entourée de ruines, qui furent autrefois des murailles : — une vieille ceinture sur une robe neuve. Sa situation est ravissante : au pied de la ville coule le Rhône, bordé de chaque côté d'un rideau de peupliers. Du haut de la place Championnet, on découvre la tour de Crussol, une ruine qui a servi de prison d'État et de maison de

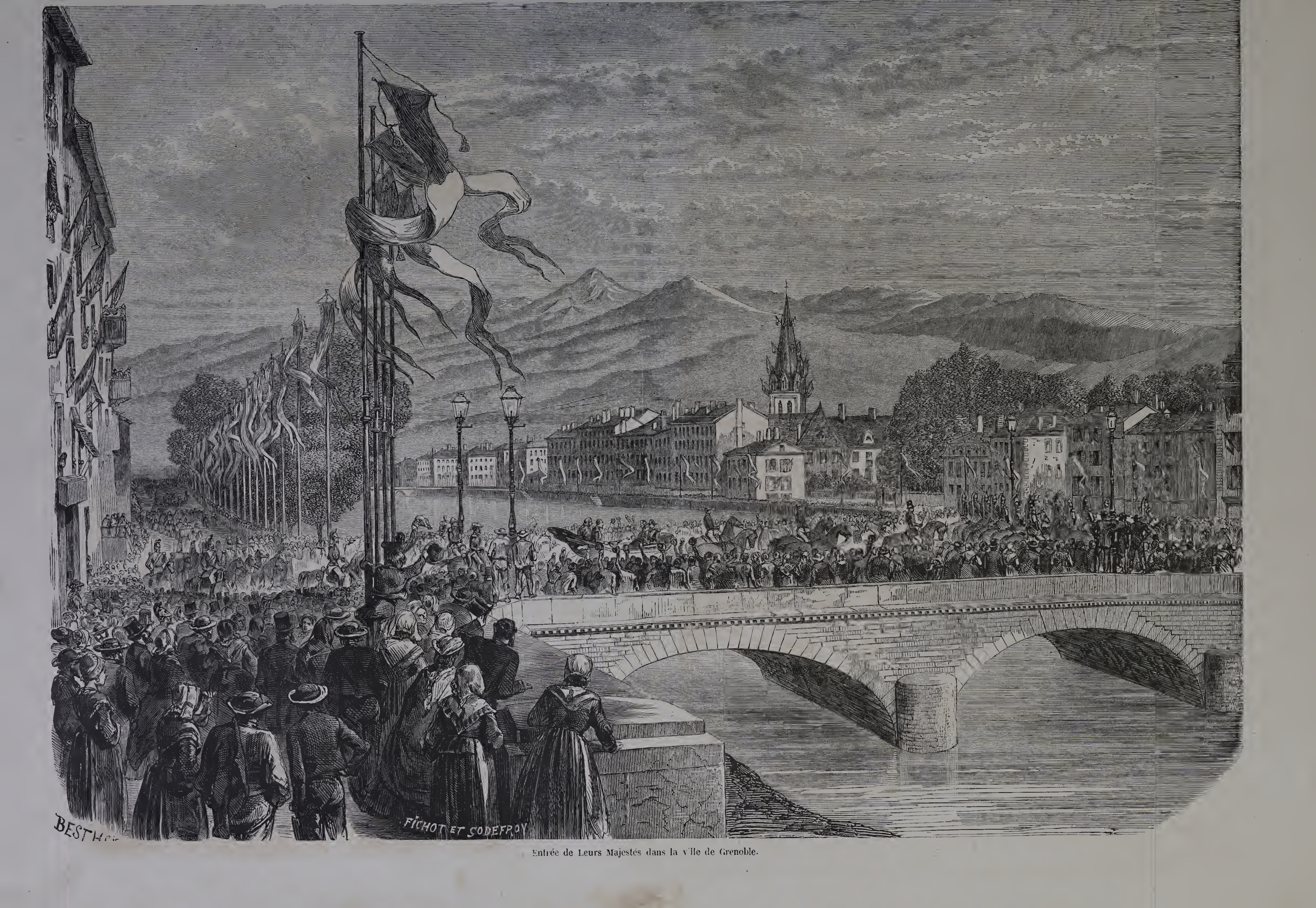
Bonneville.



Arc de Triomphe élevé à Grenoble sur le passage de Leurs Majestés.



Visite de Leurs Majestés à la cathédrale de Grenoble.



Entrée de Leurs Majestés dans la ville de Grenoble.

réclusion, puis l'Étoile, qui fut la maison de plaisance de Diane de Poitiers, laquelle ajoutait quelquefois à son titre de duchesse de Valentinois celui de dame de l'Étoile. Voici les coteaux de Saint-Perray, célèbres sur la carte des restaurateurs : heureux pays, où la gastronomie coudoie l'histoire! Puis, à l'horizon, les hautes montagnes du Vivarais, dont les ruines s'illuminent d'une teinte d'or au coucher du soleil.

A Orange, ce musée en plein air, les augustes visiteurs admirèrent les monuments antiques, et arrivèrent à Avignon à cinq heures et demie. L'Empereur et l'Impératrice se rendirent à la cathédrale, où les attendait Mgr l'archevêque, à la tête de son clergé. Après le *Te Deum*, chanté avec pompe, Leurs Majestés se dirigèrent vers la préfecture, où elles reçurent les autorités du département et les maires des communes rurales.

A l'extrémité de l'avenue Napoléon par où avaient passé Leurs Majestés, on voyait un monument de verdure et de fleurs sur lequel on lisait ces mots : *Ce monument masque une avenue projetée qui doit conduire au palais des Papes.* C'est le prolongement de l'avenue Napoléon que les habitants demandaient ainsi à l'Empereur.

A droite de l'avenue se trouve le Jardin des plantes. Sur la grille de ce jardin, il y avait ces deux inscriptions intéressantes au point de vue de l'histoire :

NAPOLÉON Ier

VOULUT QUE LES BLESSÉS DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE

PUSSENT VIVRE SOUS CES OMBRAGES,

OU LUI-MÊME AVAIT TROUVÉ LE CALME ET LA SANTÉ.

(ARRÊTÉ DES CONSULS DU 23 AOUT 1800).

Cette inscription se rapporte à la création de la succursale des Invalides à Avignon.

L'autre inscription portait :

NAPOLÉON III

DONNA AUX INVALIDES CIVILS
LES BATIMENTS OCCUPÉS PAR LES INVALIDES MILITAIRES.
(DÉCRET DU 25 SEPTEMBRE 1852).

On sait que la succursale des Invalides d'Avignon a été supprimée et réunie à l'hôtel de Paris, et qu'en 1852 Napoléon III voulut qu'on fît un hospice civil de cet ancien hospice militaire.

A l'entrée de la rue Saint-Agricol on avait élevé un arc de triomphe composé de roses, de marguerites et de dahlias.

Dans un écusson ayant la forme d'une couronne, on lisait :

QUELQUE LOURDE QUE PUISSE ÊTRE MA TÂCHE,
JE TROUVERAI DANS MON CŒUR TOUT FRANÇAIS
LE COURAGE NÉCESSAIRE POUR L'ACCOMPLIR.

Paroles prononcées par l'Impératrice le 26 mai 1859, à l'époque où elle fut investie de la régence de l'Empire pendant la guerre d'Italie.

Un autre arc de triomphe précédait celui-là. Il était formé par des treillis de verdure. On y lisait d'un côté ces dates historiques :

24 SEPTEMBRE 1852. (VOYAGE DU MIDI).
3 JUIN 1856. (ÉPOQUE DE L'INONDATION).
7 SEPTEMBRE 1860 (VOYAGE ACTUEL).

De l'autre côté étaient ces quatre mots :

CRIMÉE. — ITALIE. — CHINE. — SYRIE.

En arrivant devant la préfecture, on lisait cette inscription :

IL A POUR MOBILE ET POUR DERNIER JUGE
DIEU, SA CONSCIENCE ET LA POSTÉRITÉ.

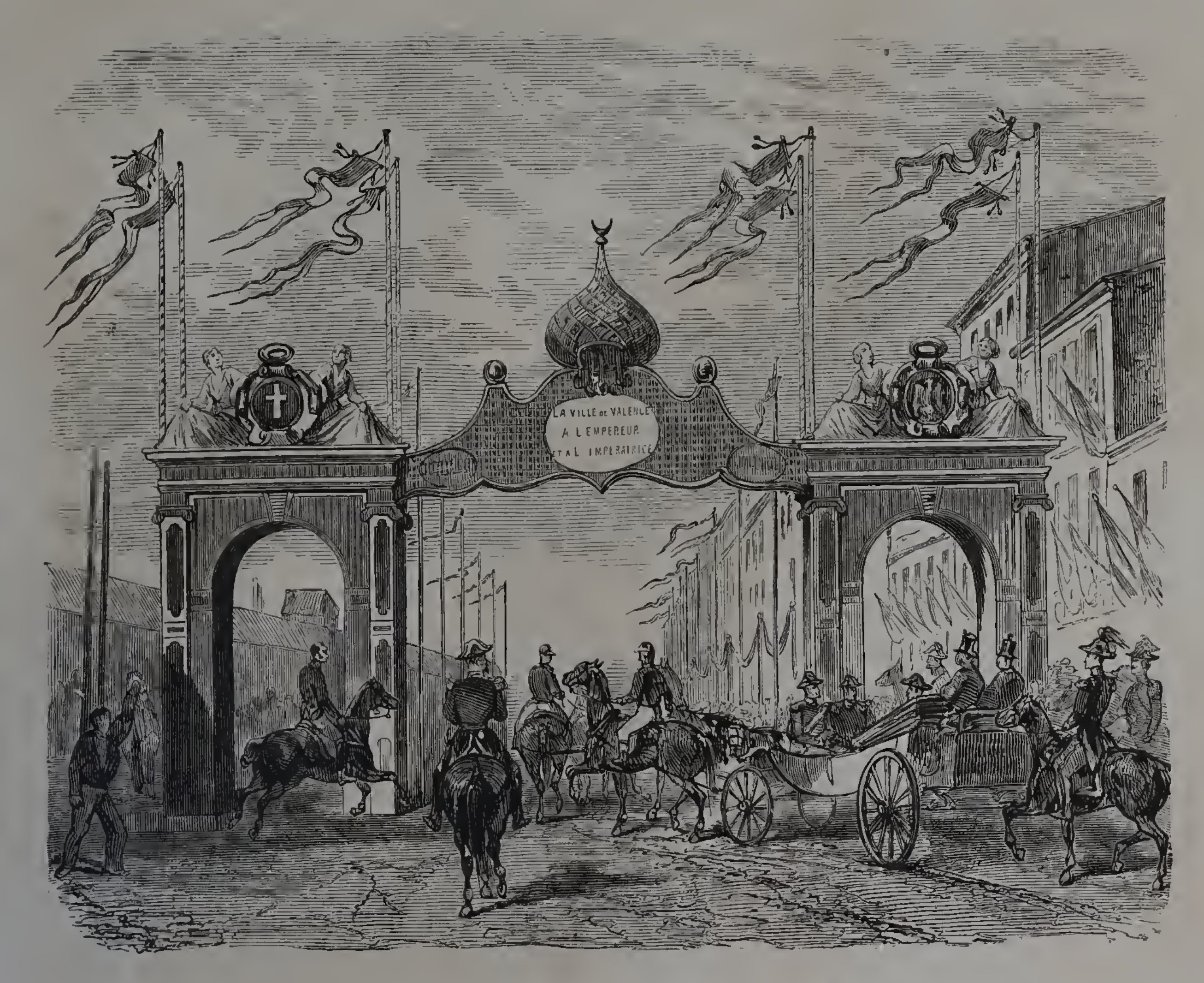


Arrivée de Leurs Majestés à la préfecture de Grenoble.



Le cortége impérial passant, après le *Te Deum*, devant le palais de justice, à Grenoble.

Départ de Leurs Majestés de Grenoble.



Passage de Leurs Majestés à Valence.



L'Arc d'Orange.

L'Empereur et l'Impératrice se rendant à la cathédrale d'Avignon.

6

Et cette autre encore :

A L'AUGUSTE PROTECTEUR DES CHRÉTIENS DE SYRIE.

Toutes ces inscriptions étaient entourées de fleurs festonnées en tout genre. On remarquait dans quelques maisons, à défaut de tenture, des croisées garnies de flots de gazes tricolores entremêlées avec beaucoup d'art. Mais c'est à la préfecture surtout que s'était déployé le talent des décorateurs de la ville.

La petite cour qui est à l'entrée, et les rues qui y aboutissent, étaient transformées en berceaux de fleurs au milieu desquelles abondaient les inscriptions.

Le soir, dîner à la préfecture et bal à l'hôtel de ville.

Une des merveilles d'Avignon, qui compte tant de merveilles, le palais des Papes, se détériore tous les jours. La grandeur de cet édifice, bâti sur le roc, son élévation, son imposante majesté, ses tours, l'épaisseur de ses murs, ses créneaux, ses ogives, tout cela étonne le visiteur. Malheureusement, cet édifice avait été transformé en caserne. L'Empereur donna des ordres pour que ce bel édifice fût réparé et conservé.

Avignon compte bien d'autres monuments : la métropole, bâtie par Charlemagne, et qui renferme le mausolée du pape Jean XXII, ainsi que le tombeau du brave Crillon ; l'église Saint-Agricol où est la tombe de Mignard, tout à côté de la coquette chapelle de cette famille célèbre de Florence, la famille Bianco ; l'église Saint-Pierre, l'église Saint-Martial, le palais des Légats.

Quant à ce fameux pont d'Avignon, ce qu'il en reste est toujours à la même place, mais il ne semble pas digne de la popularité dont il jouit dans la chanson. Il n'a pas six pieds de largeur. On a jeté à côté une mince passerelle suspendue, qui fait une assez triste mine sur ce large fleuve et en face de ces fiers remparts qui furent tant de fois assiégés et défendus. Tel fut, en effet, le sort d'Avignon. Pendant les deux derniers siècles, quand le roi de France était en querelle avec le pape, il s'emparait aussitôt du Comtat, frappait les habitants de contributions de

guerre, et, la querelle apaisée, rendait gracieusement la petite province au pontife. Louis XIV prit et rendit Avignon deux ou trois fois; Louis XV en fit autant. C'était toujours la ville et le Comtat qui payaient les frais de ces querelles entre papes et rois. L'ambassadeur d'Espagne prenait-il à Rome le pas sur l'ambassadeur de France : vite on envoyait des boulets aux Avignonnais, et l'on puisait dans leurs coffres. Cet heureux temps n'est plus, et Avignon n'a pas eu à se plaindre le jour où un décret de la Constituante, la débarrassant de sa dangereuse couronne de capitale du Comtat Venaissin, en fit le chef-lieu du département de Vaucluse.

Du reste, la position d'Avignon est ravissante. Quand on monte sur la plate-forme de la haute ville, on voit à ses pieds cette superbe forteresse de Saint-André qui domine Villeneuve; puis une plaine immense de terres labourables, de prairies, de vignes, de jardins, de champs d'oliviers et de mûriers. Le Rhône, divisé en plusieurs bras tortueux, forme une quantité d'îles semées d'arbres de la plus belle verdure. La plaine environne la ville entièrement; c'est une sorte de cirque de cinq lieues d'étendue, borné par des montagnes, dont la plus célèbre est le mont Ventoux, ce dernier contre-fort des Alpes. Vu le soir, le spectacle est superbe; les vapeurs du Rhône s'élèvent comme des nuages et enveloppent toute la plaine, qui semble une baie gigantesque, entourée à tous les bouts de l'horizon d'énormes vaisseaux à l'ancre.

Quand on redescend dans la pittoresque capitale de l'ancien Comtat, on aime à parcourir ses rues sombres et étroites, aux maisons quasi orientales, qui tournent le dos au passant, n'entr'ouvrent pour lui ni fenêtres ni jalousies, se barricadent dans les étages inférieurs derrière d'énormes grilles rebondies, dont l'aspect effrayerait les voleurs et les Almavivas les plus déterminés. Il n'est pas une seule de ces maisons jaunâtres qui ne semble cacher dans ses muettes profondeurs un mystère. L'imagination du poëte peut se donner carrière. Rien ne l'empêche de voir derrière ces inaccessibles murailles une Rosine qui aspire à prendre sa volée, un alchimiste ou un millionnaire tremblant pour son trésor. Au soin envieux et défiant que la



Te Deum dans la cathédrale d'Avignon.

Passage du cortége impérial à Avignon, sur la place du Théâtre.



Le pont Saint-Benezet, à Avignon.



La ville d'Avignon.



Maison de Pétrarque.

vieille cité pontificale prend de se fortifier, de se séquestrer, à voir ces énormes barreaux et les pointes aiguës qui défendent les fenêtres, on dirait au premier abord d'une cité habitée par des nababs.

Avignon tout entier, il faut se hâter de le dire, n'a pas cette physionomie refrognée. Le quartier marchand et la grande place centrale rachètent par la gaieté et la vie ce qui leur manque d'ombre et de silence monacal. Chaque jour, hélas! Avignon se modernise, il se démantèle peu à peu de ses beaux remparts d'un ton si chaud et si splendide qu'on les dirait arrachés de quelque vieille toile du Pérugin, ou, mieux encore, rapportés de Palestine tout d'un bloc par quelque lord Elgin du temps des croisades.

A partir de Tarascon nous ne sommes plus en France, mais en Provence. On sait que la grande prétention des Provençaux, c'est d'être un peuple autocthone. Ils ne sont Français qu'à l'étranger, ce qui est quelque chose. On laisse derrière soi les hautes montagnes de Vaucluse, et l'on ne voit plus qu'une immense plaine bordée de vertes collines, dans laquelle se déroulent des champs de maïs, d'oliviers, d'amandiers, de grenadiers et de mûriers; cette plaine est sillonnée de petites routes poudreuses, qui conduisent à travers des détours à des villages aux maisons jaunes comme les épis au mois d'août.

Le 8 au matin, l'Empereur et l'Impératrice partirent pour Tarascon. Dans cette ville, où, lors des inondations du Rhône, l'Empereur accourait seul, spontanément, pour porter des consolations et des secours, et pénétrait à grand'peine dans une frêle embarcation, Leurs Majestés reçurent les témoignages de la plus chaleureuse reconnaissance.

Mais les augustes visiteurs ne peuvent rester qu'un instant; ils repartent, et bientôt une ville apparaît à l'horizon, c'est Arles la Romaine. L'affluence est considérable. Toutes ces belles Arlésiennes, avec leur petit bonnet de tulle et leurs larges rubans, se font remarquer par la souplesse de leur taille, la finesse de leurs pieds et la majesté de leur démarche. L'amphithéâtre, où Leurs Majestés s'étaient rendues pour assister à un spectacle grandiose et pittoresque, était cou-

ronné de grappes humaines suspendues à toutes les anfractuosités du vieil édifice. Dans ces arènes, ressuscitées comme par enchantement, l'Empereur et l'Impératrice étaient acclamés aux battements de mains de plus de 40,000 spectateurs. Le cortége impérial quittait Arles au milieu des cris et des vivat, et Leurs Majestés arrivaient à Marseille à quatre heures du soir.

Des restes de fortifications et des pans de murailles ayant appartenu à des maisons jadis habitées, témoignent du peu de sollicitude que la science a montré pour les arènes d'Arles. Les habitations construites autour de la circonférence de ce monument gênent la vue et obstruent, en certains endroits, les portiques du premier étage. Mais c'est de l'intérieur qu'on peut surtout admirer ses belles proportions. Il est impossible de voir rien de plus imposant que cet amphithéâtre, construit de blocs énormes, appareillés avec une précision et une solidité toutes romaines. De la base au sommet, ce monument est divisé en deux étages percés chacun de soixante portiques. Le premier est d'ordre dorique, le second d'ordre corinthien. La couleur de ces vieux murs est splendide ; ils sont tout ruisselants d'or et de lumière.

Après avoir admiré cet édifice, dont la grandeur écrase nos constructions modernes, le cortége impérial revenait vers la station, et le convoi repartait au milieu des vivat et des hourras d'une immense population.

A leur arrivée à la gare de Marseille, Leurs Majestés furent reçues par M. Lagarde, maire de la ville, à la tête du conseil municipal. Le préfet des Bouches-du-Rhône et le général commandant la division militaire étaient allés au-devant de Leurs Majestés, à la limite du département.

M. Lagarde, maire de Marseille, présentant à l'Empereur les clefs de la ville, prononça le discours suivant :

« Sire,

« En présentant à Votre Majesté les clefs de la ville, je suis heureux de pouvoir lui donner fermement l'assurance que cette grande

Passage d'une députation communale sur la place du roi René, à Tarascon.

La ville d'Arles.

Farandole exécutée devant Leurs Majestés dans les arènes d'Arles.



Types et costumes des Arlésiennes.

cité ne le cède à aucune autre comme dévouement à votre auguste personne.

« Le conseil municipal qui m'entoure se présente à Votre Majesté avec une autorité jusqu'à ce jour inconnue : il est l'élu de quinze mille électeurs. Le suffrage universel a compris que, dans cette circonstance et à la veille même de votre arrivée, il avait un grand devoir à remplir, et c'est avec le plus chaleureux entraînement et au cri de : *Vive l'Empereur!* que les classes laborieuses surtout, voyant cette élection contestée, malgré un si éclatant succès, ont donné une double consécration à la nomination d'hommes dévoués à votre dynastie.

« Marseille sait tout ce que vous avez fait pour elle, Sire ; elle est pleine de reconnaissance pour le passé, pleine d'espérance pour l'avenir, et c'est de Votre Majesté elle-même qu'elle attend l'élan des importants travaux qui devront la transformer.

« Aucune ville ne s'est plus profondément associée à la grandeur de votre politique, et, voisine de l'Orient et de l'Italie, aucune ville n'a éprouvé de plus patriotiques transports pour la légitime satisfaction que vous avez donnée à nos instincts nationaux.

« Marseille vous aime, Sire, non-seulement pour le bien matériel que vous lui avez fait, mais parce que, plus qu'aucune ville, elle a profité de l'ordre que vous avez rendu au pays et de la gloire à laquelle vous avez élevé et saurez maintenir la France, qui répondra toujours spontanément à votre appel, Sire, parce que sa confiance en Vous est sans bornes et que sous votre sceptre impérial elle se sent fière et puissante !

« Madame,

« C'est la première fois qu'une souveraine vient nous visiter ; Marseille reconnaissante inscrira avec orgueil cette précieuse date dans son histoire. Les vertus et les grâces de Votre Majesté avaient d'avance conquis tous les cœurs, et Marseille vous aime aussi, parce que vous êtes l'ange tutélaire des malheureux, l'héroïque et courageuse compagne de l'Empereur, et la mère, enfin, du Prince Impérial qui est l'avenir

vivant de la France, et que nos fils, à leur tour, sauront aimer comme vous êtes aimée vous-même. »

L'Empereur répondit qu'il voulait faire de Marseille la plus grande et la plus belle ville de la Méditerranée. Les paroles qui contenaient un si heureux présage furent accueillies par les cris, trois fois répétés, de : *Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice!*

Dans la cour de la gare se trouvaient réunis les délégués de toutes les communes du département, conduits par les maires et portant d'immenses bannières, les médaillés de Sainte-Hélène, les prud'hommes du port de Marseille portant, suivant la tradition, le chapeau à la française orné d'un panache tricolore.

Lorsque l'Empereur et l'Impératrice montèrent en voiture, un immense cri d'enthousiasme et d'admiration sortit de toutes les poitrines, et alors commença pour Leurs Majestés, sur le long trajet qu'elles avaient à parcourir avant d'arriver à la préfecture, une ovation sans exemple.

Qu'on imagine, depuis la gare du chemin de fer jusqu'à la préfecture, c'est-à-dire sur un parcours d'environ deux kilomètres, par le boulevard de la Liberté, la rue de la Grande-Armée, les allées de Meilhan, la rue de Noailles, la Canebière, la rue Saint-Ferréol jusqu'à la rue Mongrand, une population de 500,000 habitants accumulée dans les rues et les places, remplissant les maisons, montée non-seulement sur l'appui des fenêtres, mais sur la crête des murs, sur les toits les plus élevés, remplissant l'air de ses acclamations et de ses cris de joie. Aux gros arbres des allées de Meilhan on avait attaché de très-grosses corbeilles, qui contenaient de petites filles habillées de blanc et portant des bouquets de fleurs destinés à l'Impératrice. Les cent soixante-quatre sociétés de secours mutuels de la ville de Marseille, les nombreuses corporations avec leurs bannières, où sont représentées les images de leurs saints patrons, les quatre mille portefaix de la Société de Saint-Pierre, les orphéons de la banlieue de Marseille, etc., etc., formaient la haie jusqu'au cours Belzunce, contenus à grand'peine par les sapeurs-pompiers, les douaniers et les gardes de l'octroi. De distance en distance, des chœurs ou des orchestres, dont le plus curieux

La ville, le port de Marseille et le port de la Joliette. Vue prise des Catalans.

Réception de Leurs Majestés à la préfecture de Marseille.

Inauguration de la nouvelle Bourse de Marseille.

se composait de six fifres et de six tambourins, exécutaient l'air de *la reine Hortense*, dont chaque reprise était marquée par un redoublement de cris de : *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!*

Dès que la voiture de Leurs Majestés paraissait à l'entrée d'une rue, les cris : Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial! retentissaient avec une inexprimable ardeur.

C'est au milieu de cette foule, de ces exclamations, que Leurs Majestés arrivaient à l'hôtel de la préfecture.

Là, cinq cents dames attendaient l'Impératrice pour la complimenter; les réceptions officielles commencèrent aussitôt dans le grand salon de la préfecture, transformé en salle du trône. A sept heures, il y avait grand couvert.

A neuf heures, Leurs Majestés se rendaient au grand théâtre, où une ovation leur était faite. Les vivat durèrent plus de dix minutes.

Les dames en grande toilette, qui garnissaient les loges, agitaient leurs mouchoirs et joignaient leurs acclamations à celles de l'orchestre et du parterre. Dans une cantate de M. Louis Méry, ce vers qui faisait allusion à l'Impératrice, « *Sa main a séché bien des pleurs*, » provoqua un redoublement de cris et de bravos. L'Impératrice portait au bras droit le bracelet qui lui avait été offert à son arrivée par le maire, au nom de la ville de Marseille. Toute la ville était splendidement illuminée.

La journée du 9 commença par une pieuse visite. Leurs Majestés Impériales montèrent à la chapelle placée sous l'invocation de Notre-Dame-de-la-Garde, pour laquelle les Marseillais ont une dévotion toute particulière. La chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde est placée sur un rocher isolé qui domine le port de Marseille et d'où l'on découvre le panorama de la ville, de la rade et des ports. Le vénérable évêque de Marseille, Mgr de Mazenod, attendait Leurs Majestés Impériales, qui entendirent la messe dite par Sa Grandeur. Le cours Bonaparte et le rude chemin d'Endoume, couverts d'une foule innombrable qui bravait les rayons d'un soleil ardent, présentaient l'aspect le plus pittoresque et le plus saisissant. On aurait dit d'une gigantesque fourmilière montant et descendant sur les flancs escarpés de la colline.

A une heure, l'Empereur passa les troupes en revue. Elles étaient rangées en bataille depuis la Canebière jusqu'au quai Saint-Jean, décrivant une équerre autour de la partie droite du vieux port.

Leurs Majestés Impériales se rendirent ensuite à la résidence impériale que l'on construit pour elles à l'entrée du port de Marseille, sur une éminence située en face du fort Saint-Jean, entre le vieux port et l'anse des Catalans. En même temps que Leurs Majestés se rendaient compte de l'état des travaux déjà poussés jusqu'au second étage, elles purent assister au lancement d'un joli bâtiment de 160 tonneaux, destiné à faire le commerce avec le Brésil. Ce bâtiment, construit sur la plage des Catalans, fut lancé avec toute sa mâture.

A trois heures, Leurs Majestés s'embarquaient sur *le Céphise*, vapeur à hélice des Messageries impériales et traversaient toute la rade pour se rendre en vue du Frioul, d'où elles eurent le spectacle de l'explosion d'une mine. Une nombreuse flottille, parmi laquelle figuraient quatre grands vapeurs, suivait le bâtiment impérial. La rade en ce moment présentait un coup d'œil magique.

Leurs Majestés ne pouvaient répondre aux manifestations cordiales et ardentes qui leur arrivaient à la fois, et des bâtiments, et du Frioul, et de la Quarantaine, et des glacis du fort de Ratonneau; mais Elles s'en montraient très-touchées, et ne se lassaient pas de faire face successivement aux divers points de l'horizon pour saluer tant de braves gens si dévoués.

Après l'explosion de la mine, *le Céphise* retourna vers Marseille, mais, cette fois, au point opposé, c'est-à-dire, vers l'extrémité du nouveau port. L'Empereur inaugura le port qui porte son nom, et dont les travaux avancent rapidement, en franchissant la passe et en rentrant ensuite dans le port de la Joliette par le canal de jonction qui réunira les deux nouveaux ports. Leurs Majestés, en débarquant, furent reçues par Mgr l'évêque et son clergé, entouré des principales autorités civiles et militaires, et Elles remontèrent aussitôt en voiture.

Le soir de ce jour, une fête splendide; l'immense demi-cercle formé par la Canebière, la rue Saint-Ferréol, la rue de Rome, la nouvelle



Pins dans la campagne de Marseille.

Les bains des Catalans, à Marseille.

Débarquement de Leurs Majestés dans le port de la Joliette, à Marseille après leur promenade à bord du *Céphise*.



Place Saint-Louis et avenue conduisant au château Borelly, à Marseille.



Entrée du tunnel de la Nerthe, près Marseille.

Le château Borelly, à Marseille.

grande avenue et le Prado, et qui, partie de la mer, aboutit à la mer, était illuminé de la façon la plus originale et la plus brillante. Deux fontaines monumentales avaient été élevées, l'une à la place Castellane, l'autre à l'entrée du Prado, et les gerbes d'eau, tombant du haut des vasques, étaient éclairées par des feux de couleurs de l'effet le plus singulier et le plus imprévu. Toutes les avenues aboutissant au Prado et au château Borelli, où se donnait la fête municipale, étaient également transformées en galeries de lumières; enfin l'ensemble de cette décoration gigantesque et sans précédent dépassait certainement quinze kilomètres sur deux rangs. Rappelez-vous que la grande avenue des Champs-Élysées, depuis la place de la Concorde jusqu'à l'Arc de Triomphe de l'Étoile, n'a pas deux kilomètres, et vous vous ferez une idée du spectacle prodigieux de cette illumination foudroyante, complétée par des feux rouges allumés en pleine mer sur les îlots de Pomègue et de Ratoneau, et qui dessinaient en vigueur la silhouette du château d'If.

Le château Borelli, presque adossé aux collines élevées de Montredon, domine la plage du Prado, et, de ses terrasses étagées, on aperçoit la nappe transparente de la rade. Il fut construit peu d'années avant la révolution française par un négociant marseillais, Georges Borelli, vingt ou trente fois millionnaire. Cet émule des Jacques Cœur et des Ango, maître d'une superbe flottille marchande qui, au besoin, se transformait en escadre de corsaire, eut un mot superbe lorsqu'il fit courir sus aux bâtiments anglais : « Georges, s'écria-t-il, déclare la « guerre à George. » Le château Borelli, bâti dans le style Louis XVI, renferme de grandes richesses artistiques, égales à celles des plus nobles villas italiennes; il passa dans la famille des marquis de Panisse, par le mariage de M[lle] Borelli; et, dans ces dernières années, il fut acquis du marquis de Panisse actuel par M. Paulin Talabot, qui l'a cédé à la ville de Marseille en échange d'autres propriétés communales. La ville de Marseille a fait du château Borelli quelques chose comme une villa municipale, dont les pelouses, le jardin anglais et les vastes jardins français dans le style de Lenôtre sont ouverts au public, qui y vient respirer la brise de la mer.

Une salle de bal provisoire avait été élevée contre la principale façade du château. Les appartements avaient été réservés pour Leurs Majestés Impériales et les personnes de leur suite. Ici encore l'illumination avait fait des merveilles. Chaque allée était marquée par un double treillage de lumières; le contour du parterre était dessiné par une bordure de verres de couleurs, et enserrait des corbeilles de fleurs lumineuses. Enfin, par une combinaison aussi ingénieuse que neuve, une élégante fontaine, placée dans l'axe du château, versait des nappes, non d'eau pure, mais d'eau lumineuse. L'horizon entier était illuminé jusque dans la mer, et, juste en face du château Borelli, une aigrette de lumière couronnait la pittoresque villa de M. Talabot.

Les pelouses qui s'étendent entre les jardins et la mer avaient été livrées à la population rurale, qui dansait les danses nationales conduites par des orchestres uniquement composés de fifres et de tambourins.

Le jardin qui s'étend devant le château était réservé à d'autres classes de la société; on y dansait des quadrilles au son de l'orchestre ordinaire.

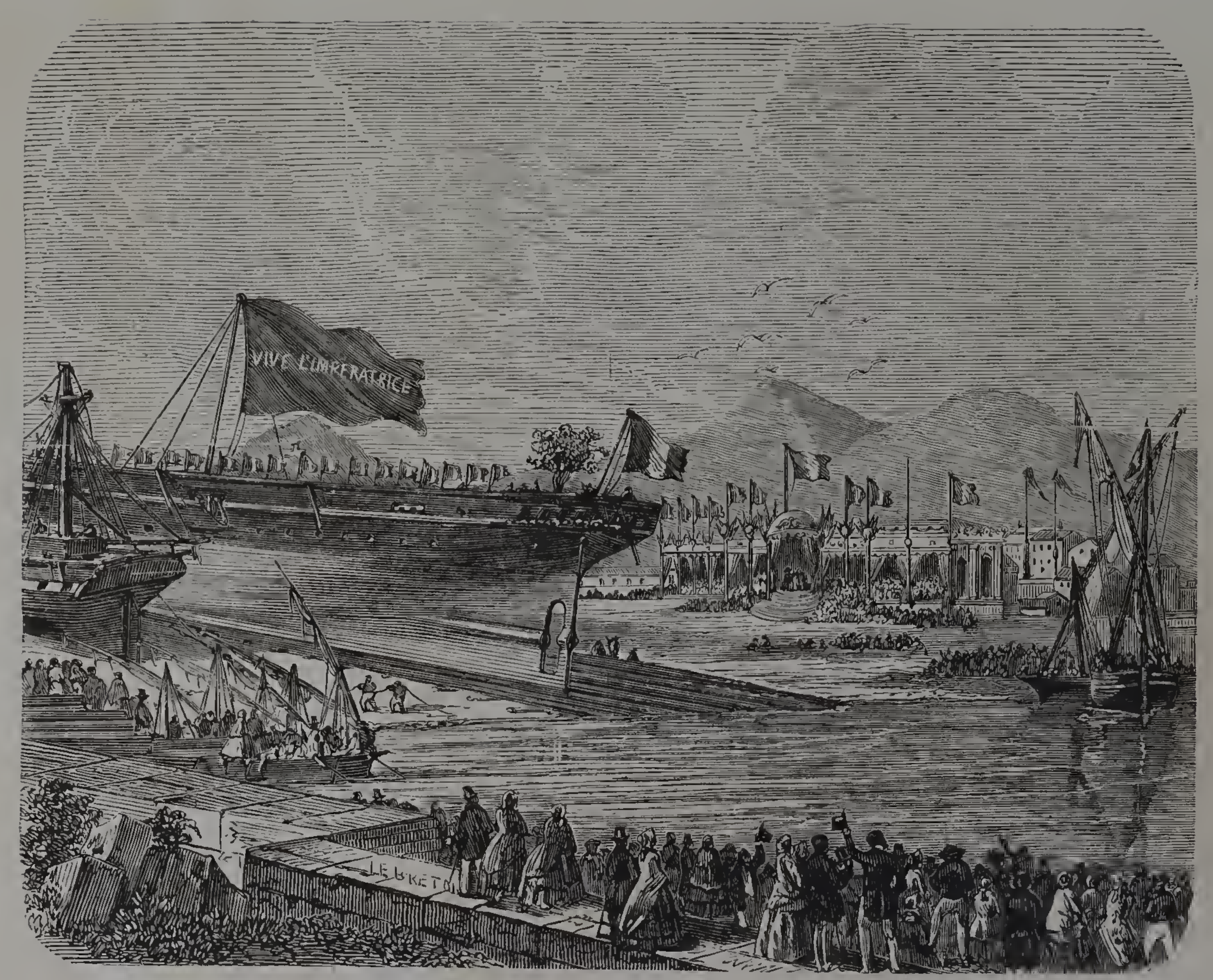
Enfin la salle de bal était réservée aux fonctionnaires et aux notabilités.

Huit mille invitations avaient été distribuées pour les pelouses, les jardins et la salle de bal; mais on ne saurait évaluer à moins de trois cent mille personnes la foule qui encombrait les abords du château Borelli.

C'est au travers de cette population que Leurs Majestés arrivèrent vers onze heures du soir au château, où Elles furent accueillies par des vivat étourdissants.

Pendant le bal, Leurs Majestés voulurent bien accepter une collation servie dans les appartements réservés, et ne rentrèrent à l'hôtel de la Préfecture, reconduites par les orchestres provençaux, fifres et tambourins, qu'après deux heures du matin.

Le lendemain l'Impératrice allait visiter la salle d'asile du boulevard des Dames, où elle était accueillie à son arrivée par les plus ardentes acclamations.



Lancement, à la Ciotat, de *la Provence* (aujourd'hui *l'Impératrice*) devant Leurs Majestés.

L'Empereur et l'Impératrice à bord du *Céphise*, à Marseille.



Embarquement de Leurs Majestés à Marseille.

L'Empereur visita les hôpitaux. Sa Majesté parcourut ensuite la vieille ville. Cette visite avait une grande importance. Cette pauvre vieille ville est le faubourg souffrant de Marseille. L'Empereur, s'y rendant à pied, y était reçu comme un bienfaiteur; car on savait que de cette visite impériale sortirait quelqu'une de ces solutions décisives qui sont familières à Napoléon III. Avec l'Empereur c'était l'air, la lumière et la santé qui pénétraient dans les cloaques du vieux Marseille.

Avant cette excursion, Leurs Majestés avaient visité les principaux établissements industriels de Marseille. Elles s'embarquaient ensuite pour aller assister au lancement d'un grand bâtiment transatlantique, *la Provence,* à la Ciotat.

La jolie petite ville de la Ciotat avait pour cette circonstance déployé un luxe de décoration inusité. De son côté, l'administration des Messageries Impériales voulait prouver qu'elle sait allier d'une manière heureuse les questions industrielles aux choses qui sont du domaine du bon goût et de la grâce. Par les soins de la direction, avait été dressée, parallèlement à *la Provence,* une immense estrade sur laquelle avait été élevé un grand pavillon destiné à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice. Ce pavillon, composé de trois pièces, renfermait une salle de réception, un grand boudoir pour l'Impératrice et une salle de buffet. Ces trois appartements avaient été décorés avec une somptueuse simplicité : le salon surtout destiné à l'Impératrice se faisait remarquer par des tentures de dentelles d'un goût exquis.

En avant de l'estrade avaient été disposés sous un dais deux magnifiques fauteuils pour Leurs Majestés. A trois heures, *l'Aigle,* à bord duquel se trouvaient l'Empereur et l'Impératrice, faisait son entrée dans le port de la Ciotat. A ce moment la population, qui était accourue pour saluer l'Empereur et l'Impératrice, fit retentir l'air de nombreuses acclamations; le môle, les quais, tous les mamelons voisins du port, étaient couverts de spectateurs, et présentaient un coup d'œil plein d'animation. La présence de nombreux navires tous largement pavoisés concourait puissamment à former un spectacle des plus pittoresques.

A quatre heures M[gr] l'évêque procéda à la bénédiction de *la Provence*. Un autel avait été dressé à côté du bateau pour la cérémonie de la bénédiction. La cérémonie religieuse terminée, l'ordre fut donné de dégager le bateau de ses entraves, et au coup de marteau donné succéda un grand bruit : c'était le bâtiment qui s'élançait, au milieu des acclamations de la foule, vers la mer où il faisait son entrée majestueuse. S. M. l'Impératrice avait consenti à être marraine du bâtiment qui changea son nom de *Provence* contre celui de *l'Impératrice*.

Le soir il y avait un grand banquet offert par le commerce de Marseille à l'Empereur et à l'Impératrice dans le nouveau palais de la Bourse. Deux cent cinquante personnes, représentant les notabilités commerciales et les premières autorités du département, y avaient été conviées, et toutes les galeries étaient remplies de dames et d'invités.

A la fin du banquet, M. Pastré, président de la chambre du commerce, porta au nom de ses collègues à l'Empereur un toast auquel Sa Majesté répondit par les paroles suivantes :

« Messieurs,

« Le banquet offert par la chambre de commerce me procure l'heureuse occasion de remercier publiquement la ville de Marseille de l'accueil chaleureux qu'elle a fait à l'Impératrice et à moi.

« Les démonstrations si unanimes d'attachement que nous avons reçues depuis le commencement de notre voyage me touchent profondément, mais ne sauraient m'enorgueillir, car mon seul mérite a été d'avoir une foi entière dans la protection divine comme dans le patriotisme et le bon sens du peuple français.

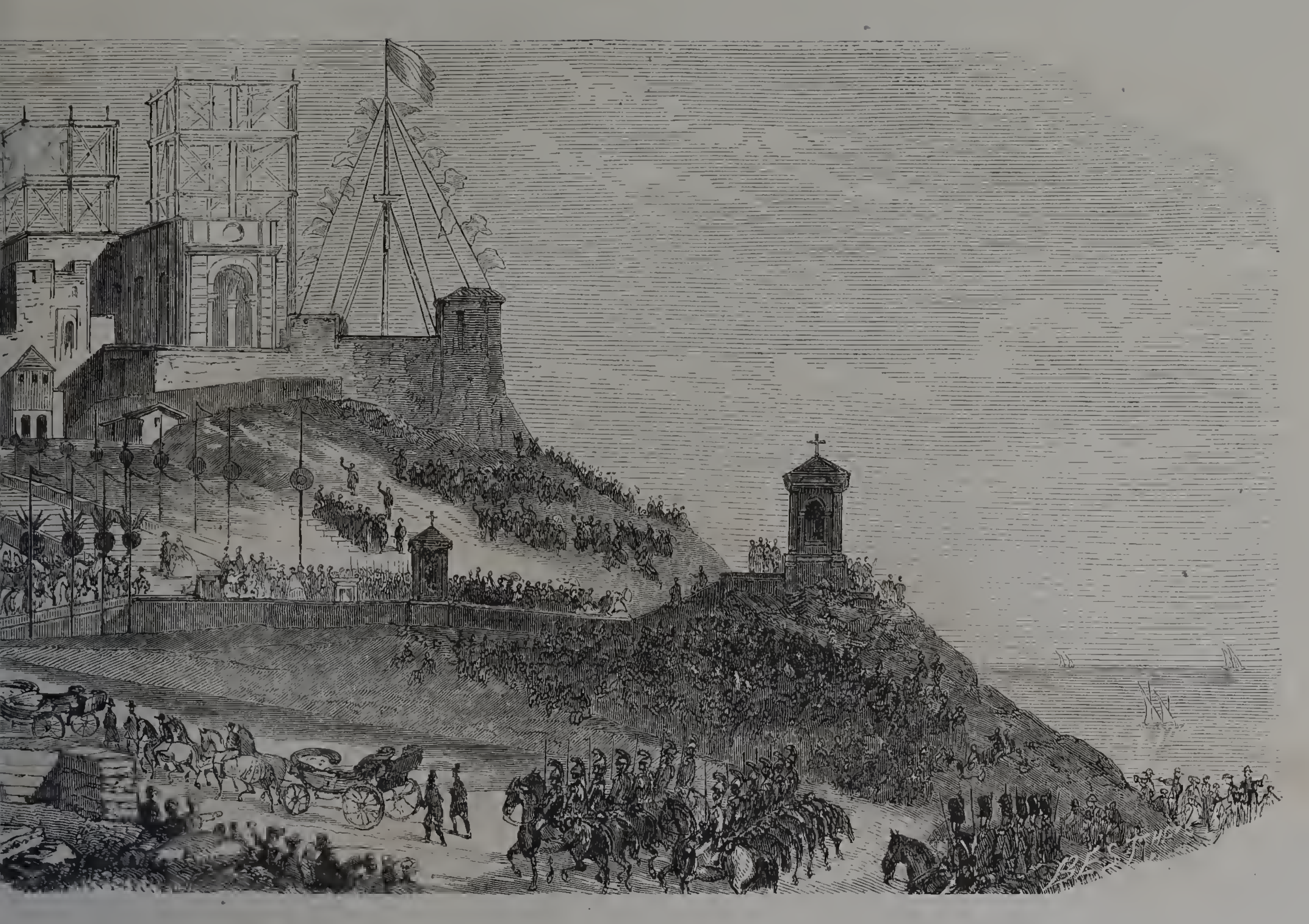
« C'est l'union intime entre le peuple et le souverain qui fait notre force à l'intérieur comme à l'extérieur, et qui nous a permis, malgré de grandes difficultés, de ne jamais arrêter notre marche progressive.

« Ce désir du bien, cet élan vers tout ce qui est noble et utile, ne sauraient se ralentir aujourd'hui que les circonstances sont plus favorables et que la tranquillité est le vœu de tout le monde.

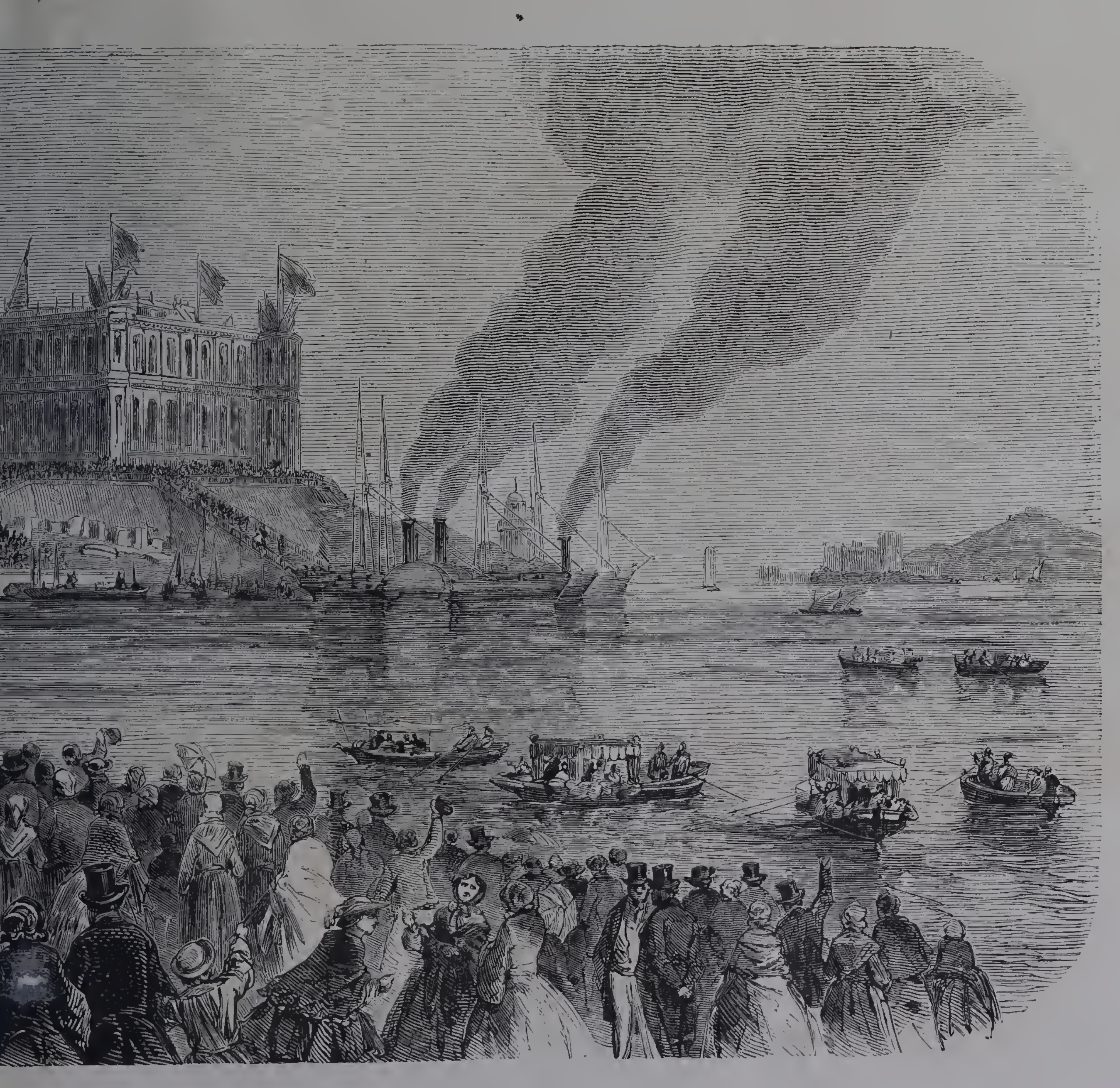


L'Empereur et l'Impératrice se rendant à Notre-Dame de

Visite de Leurs Majestés au ch



e de Marseille pour assister au service divin.



npérial, à Marseille.

« Si quelques murmures envieux viennent de loin frapper nos oreilles, ne nous en inquiétons pas : ils se briseront contre notre indifférence, comme les vagues de l'Océan expirent sur nos côtes.

« Travaillons donc de toutes nos forces à développer les ressources de notre pays : les travaux de la paix ont, à mes yeux, des couronnes aussi belles que des lauriers.

« Dans l'avenir de prospérité et de grandeur que je rêve pour la France, Marseille tient naturellement une large place par son énergie et l'intelligence de ses habitants, comme par sa position géographique. A proximité du port militaire de Toulon, elle me semble représenter, sur ces rives, le Génie de la France tenant d'une main l'olivier, mais sentant son glaive à son côté.

« Qu'elle règne en paix sur cette mer, la cité phocéenne, par la douce influence du commerce ; qu'elle civilise, par la multiplication des rapports, les nations barbares ; qu'elle resserre les liens des nations civilisées ; qu'elle engage les peuples de l'Europe à venir se donner la main sur les rives poétiques de cette mer, et ensevelir dans la profondeur de ses eaux les funestes jalousies d'un autre âge ; enfin que Marseille se montre toujours telle que je la vois, c'est-à-dire à la hauteur des destinées de la France, et un de mes souhaits les plus ardents sera accompli.

« Je porte un toast à la ville de Marseille. »

Ces paroles furent plusieurs fois interrompues par les applaudissements des convives et des personnes placées dans les galeries.

Nous avons oublié de dire que, lors des réceptions officielles faites par Leurs Majestés à l'hôtel de la préfecture de Marseille, une députation de jeunes filles fut présentée à l'Impératrice, et l'une d'elles offrit à Sa Majesté, avec un bouquet, le compliment en vers qui suit :

A vous qui veillez sur le trône
Comme l'ange de la bonté,
J'ose offrir la simple couronne
Que chaque jour l'été nous donne
Pour les reines de la beauté.
Fleurs de Provence, elles sont nées

Pour la plus digne, ce matin ;
Fleurs entre toutes fortunées,
L'aurore vous les a données ;
Les fleurs ont aussi leur destin !
Elles disent nos allégresses.
Dans leurs couleurs enchanteresses,
Joyeux rayon de ce beau jour,
Dans les parfums de leur calice,
Pour notre chère Impératrice
Elles exhalent notre amour.

Le 10 au soir, Leurs Majestés mettaient le pied sur l'estrade construite auprès du vieux port et le long de laquelle étaient mouillés les yachts impériaux *l'Aigle* et *la Reine Hortense.* Les matelots des deux yachts placés sur les bordages avaient allumé des pots à feu de Bengale. Leurs Majestés Impériales montèrent à bord de *l'Aigle*, et, après une traversée de cinq heures, la flottille impériale arrivait dans la rade de Toulon.

Cette belle rade de Toulon présentait alors le plus imposant spectacle. Pendant que *l'Aigle*, portant le pavillon impérial au grand mât, pavoisé sur tous ses cordages, et laissant flotter dans la mer le drapeau tricolore arboré à l'arrière, doublait la jetée qui protége le port militaire, *la Gloire*, frégate cuirassée, dont les proportions puissantes et fines à la fois excitent l'admiration générale, *l'Eylau*, *le Montebello*, vaisseau à trois ponts servant d'école des cannoniers, et plusieurs autres bâtiments de guerre du premier rang, lâchaient successivement leur éclatante bordée, tandis que les matelots debout sur les vergues et dans les huniers poussaient de formidables cris de : *Vive l'Empereur!*

Devant le port militaire, d'anciens vaisseaux, actuellement démâtés et peints uniquement en gris de fer, parmi lesquels *le Suffren*, présentaient leur masse imposante ; trois batteries flottantes, parmi lesquelles tous les regards cherchaient *la Dévastation*, l'héroïne de Kinburn ; plusieurs chaloupes canonnières d'un modèle très-élégant, achevaient de remplir les vides de ce tableau encadré par de superbes collines et par les bâtiments de l'arsenal et les chantiers du Mourillon.

Leurs Majestés débarquaient dans la vieille darse sur le quai de la

A. GUESDON

La ville et le port de Toulon.



L'Empereur et l'Impératrice reçus au débarcadère de Toulon par le maire, qui leur présente les clefs de la ville.

Réception de Leurs Majestés à la cathédrale de Toulon.



Le vice-amiral, préfet maritime, présentant les clefs de l'Arsenal à S. M. l'Empereur.

place Saint-Jean, où elles étaient reçues par les autorités. Elles montèrent ensuite en voiture, et se rendirent à la cathédrale où elles furent reçues par Mgr l'évêque de Fréjus et de Toulon à la tête de son clergé.

De la cathédrale, Leurs Majestés, accompagnées par les témoignages de plus en plus bruyants de la sympathie populaire, se rendirent à la Préfecture maritime, où leurs appartements étaient préparés. Les jeunes filles de la ville présentèrent des fleurs à S. M. l'Impératrice, qui les remercia avec la plus charmante bonté. Sa Majesté reçut ensuite les dames de la ville.

Pendant tout ce temps la ville de Toulon présentait l'aspect le plus vivant et le plus varié. Les rues étroites de la vieille cité maritime étaient ombragées de vastes drapeaux tricolores qui flottaient du haut en bas des maisons. Les consulats étaient pavoisés; vers deux heures Leurs Majestés se rendaient à l'arsenal, où l'Empereur examina tout dans les plus grands détails; puis l'Empereur et l'Impératrice allèrent ensuite, au milieu des décharges de l'artillerie et des tonnerres de vivat, aussi dans les navires de guerre. A quatre heures Leurs Majestés allèrent visiter la nouvelle ville, et partout sur leur passage retentissaient les plus bruyantes mais aussi les plus cordiales acclamations.

La nuit venue, Toulon entier, ville, port et rade, présentait le spectacle d'un incendie.

Dès huit heures la salle de bal, construite exprès pour la circonstance sur le point du quai où l'on embrasse le mieux la vue générale de la rade, était ouverte aux invités. Cette hâte était nécessaire, Leurs Majestés devant s'embarquer le soir même.

D'immenses gradins, admirablement décorés, régnaient tout autour de la salle, interrompus seulement du côté opposé au port par une vaste estrade au milieu de laquelle s'élevaient, sous un dais de velours cramoisi, les deux fauteuils réservés à Leurs Majestés. En face de cette estrade, la salle était ouverte et communiquait de plain-pied avec le quai du port, transformé en une admirable terrasse pleine d'arbustes et de fleurs rares. Ainsi, sans sortir du bal, on pouvait contempler l'admirable spectacle de la rade, décorée avec cet art sévère et simple dont la marine a le secret.

A neuf heures on tirait le feu d'artifice; à neuf heures et demie Leurs Majestés entraient dans la salle de bal au milieu d'un enthousiasme croissant. S. M. l'Impératrice portait une robe de gaze blanche, avec une garniture de fuchsias rouges formant tablier sur le devant; les ornements de manches et de poitrine étaient également en fuchsias et cadrillés; le diadème et la parure, en émeraudes et brillants. Cette toilette excita une admiration générale, qui se traduisait par des exclamations de la part des dames invitées.

Leurs Majestés Impériales étaient devant Nice, le 12 septembre, de très-bonne heure dans la matinée. D'après le programme primitivement arrêté Elles devaient débarquer à Nice; mais l'étroitesse de la passe et le peu de largeur du port firent abandonner ce projet; en conséquence, la flottille impériale passa devant l'anse de Nice sans s'y arrêter, et jeta l'ancre à quelques milles plus loin à l'est, dans la rade de Villefranche, où l'on arriva vers huit heures du matin.

La rade de Villefranche, très-profonde partout, est assez bien abritée, mais peu ouverte. Aucun autre bâtiment que *le Vauban*, *l'Eylau*, *la Gloire*, *l'Aigle*, *la Reine Hortense*, n'étaient mouillés dans cette anse, entourée de montagnes majestueuses que couronne le fort Montalban. Une citadelle d'assez belle tournure qui protége la darse, autrement dit le bassin à flot, répondit par quelques coups de canon aux bordées de la marine impériale. Vers la gauche de la rade, s'élèvent plusieurs bâtiments loués, il y a deux ou trois ans, par le gouvernement sarde au gouvernement russe pour y établir un dépôt de charbons et d'autres magasins nécessaires à sa marine.

Il était dix heures précises lorsque Leurs Majestés débarquèrent à Villefranche. L'intérieur du port était décoré de drapeaux et de tentures. Leurs Majestés furent reçues par M. Paulze d'Ivoy, préfet des Alpes-Maritimes, par le maire et la municipalité de Villefranche.

Leurs Majestés montèrent en voiture et se dirigèrent vers Nice par l'admirable route qui, gravissant la montagne dont le prolongement forme le cap Montbron, franchit le col de Villefranche, en présentant aux regards ravis la plus délicieuse des perspectives.

Leurs Majestés entrèrent dans Nice par la rue de Villefranche, toute

Arrivée de l'Empereur et de l'Impératrice à la préfecture de Toulon.

Bal offert à Leurs Majestés par la ville de Toulon.

pavoisée de drapeaux et de banderolles aux couleurs nationales, et s'avancèrent jusqu'à la place Napoléon, où le maire, M. Malaussena, présenta à l'Empereur les clefs de la ville et prononça un discours. Après ce discours, les acclamations, jusque-là contenues, éclatèrent avec une expansion très-vive. Le sentiment des Niçois se révélait dans toute sa force et dans toute sa spontanéité. L'Empereur et l'Impératrice se rendirent au milieu des cris et des vivat au Palais royal, ancienne résidence des rois de Sardaigne. Leurs Majestés passèrent sous trois arcs de triomphe avant d'arriver au Palais royal.

A peine arrivées, Leurs Majestés recevaient : d'abord les jeunes filles chargées de complimenter l'Impératrice, puis les fonctionnaires. Après les réceptions, l'Empereur et l'Impératrice se plaçaient au balcon qui donne sur la cour d'honneur du palais et assistaient au défilé des députations, à la tête desquelles marchaient les médaillés de Sainte-Hélène. Les députations de toutes les communes du nouveau département étaient là. Ce défilé donna lieu à une explosion d'enthousiasme.

De même que l'Empereur avait visité la vieille ville de Marseille et la nouvelle ville de Toulon, pour se former une opinion personnelle sur les projets d'utilité publique préparés par l'administration départementale et municipale, de même l'Empereur avait voulu monter au vieux château de Nice, parce que, de ce point culminant, il pouvait embrasser d'un coup d'œil le plan de la ville, ses abords, le tracé des routes, et apprécier ainsi divers projets auxquels le nouveau département attachait une très-grande importance.

Ce vieux château ne présente qu'un monceau de ruines ; mais il s'élève sur une éminence assez forte, au-dessus de la partie droite du port, et il marque nettement le commencement de l'arc de cercle que décrit l'anse de Nice et qui se termine au cap occidental, auquel conduit la promenade des Anglais, et qui sépare cette anse de l'embouchure du Var. Une terrasse macadamisée, plantée d'arbres et garnie de bancs, a été ménagée au sommet des ruines; elle sert de promenade aux étrangers assez courageux pour braver l'ardeur du soleil et l'escarpement des pentes poudreuses par lesquelles on y accède, et

qui sont bordées de grands cactus aux feuilles acérées et tranchantes comme des arbres, aussi communs ici que l'herbe des chemins dans le centre et le nord de la France.

Les nombreux lacets de la route du vieux château, et même les flancs à pic de la colline étaient littéralement recouverts par la foule ; et quelle foule ! On ne voyait ni costumes officiels, ni même la simple écharpe municipale ; il n'y avait que des paysans, des cultivateurs, des ouvriers venus là parce que tel était leur plaisir et leur vouloir, des femmes de pêcheurs coiffées de l'*escofion* national, des marchandes de fruits et de légumes, venues de Saint-André, de Drap, de La Tourette, abritées contre un soleil ardent par leur vaste chapeau de paille à petite calotte pyramidale, orné, sur une des ailes, d'une croix de Saint-André en velours noir ; les hommes portaient presque tous, à la boutonnière de leur vêtement ou sur leur blouse, une large cocarde en rubans tricolores, signe de ralliement de l'annexion. Enfin, dans cet immense pêle-mêle, il y avait beaucoup de pauvres et de pauvresses aux haillons sordides, au teint rouge et terreux, aux mains osseuses et maigres ; mais aucun d'eux n'était triste, aucun d'eux ne paraissait songer aux misères de la vie ; tout cela grimpait dans des sentiers de chèvres, ou culbutait dans les rochers, dans un seul but, avec une seule pensée, apercevoir l'Empereur, crier : *Vive l'Empereur!* et *vive la France!* Aussi, quand l'Empereur parut, il se fit sur la colline comme un tremblement pareil à celui qui, la semaine d'avant, précipitait dans la rade de Marseille une partie de la montagne du Frioul. Les cris de : *Vive l'Empereur!* retentissaient de la base au faîte, il en sortait des haies de cactus et du sein des amas de pierres roulantes ; ceux qui avaient crié au pied de la colline s'efforçaient, en s'accrochant des pieds et des mains, d'arriver plus haut pour crier encore, et cet assaut forcené donné aux ruines du vieux château par les masses populaires ne s'arrêta qu'à l'enceinte réservée qui avait été préparée pour l'Empereur, et qui défendait les derniers abords de la terrasse supérieure.

Sur cette terrasse, où étaient réunies les autorités, on avait préparé une collation. On sait que Nice fait face à la mer et s'élève en amphi-



Vue générale

La ville de Nice, chef-lieu du



llefranche.

ement des Alpes-Maritimes.

théâtre jusqu'aux montagnes qui ferment son horizon du côté du nord. Tout l'espace compris entre Nice et les montagnes est rempli par des bois d'oliviers et d'orangers qui servent de ceinture à d'innombrables villas où se réfugient pendant l'hiver les riches familles étrangères ; une ligne aride et désolée traverse ce riant tableau, c'est le lit du Paillon, un torrent qui dans l'été n'a pas assez d'eau pour remplir une carafe. On le traverse sur deux ponts ; le quai de la rive gauche est occupé par de beaux boulevards qui font partie de la route célèbre de la Corniche, tandis que le quai de la rive droite est occupé par de vieilles masures aussi déplaisantes à l'œil que nuisibles à la salubrité publique. On a conçu le projet de reporter la route sur la rive droite du Paillon en perçant une vaste trouée à travers les vieilles masures, et on la raccorderait à la route actuelle par la construction d'un troisième pont sur le torrent, en face de la place Napoléon. L'étude à vol d'oiseau de ce plan était l'objet principal de l'excursion de l'Empereur au vieux château. Cet examen amena la plus heureuse solution. L'Empereur décida que le projet serait exécuté, et que le tiers de la dépense, soit : 1,200,000 fr., serait supporté par l'État.

A la tombée de la nuit, les illuminations commençaient, illuminations très-pittoresques et très-brillantes. La vieille ville de Nice se compose d'un amas de ruelles hideuses, de rampes abruptes et d'escaliers boiteux ; eh bien, dans ce dédale inextricable où le cortége impérial ne devait et ne pouvait pas pénétrer, il n'était pas une fenêtre qui ne fût garnie de son drapeau et éclairée tant bien que mal ! La girandole du riche et la chandelle du pauvre se valent. Presque toutes les lumières étaient abritées derrière une enveloppe tricolore dans le blanc de laquelle on lisait : *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive le Prince Impérial!*

A huit heures et demie du soir, le Grand-Théâtre, où la ville de Nice offrait un bal à Leurs Majestés, ouvrait ses portes devenues trop étroites pour recevoir la foule des invités. La salle est disposée à l'italienne, un parquet et cinq rangs de loges ; ni amphithéâtre ni galeries. Une vingtaine de lustres et soixante girandoles l'éclairaient

à giorno. De grandes guirlandes de fleurs, coupées par des écussons aux initiales impériales, décoraient chaque rang de loges. Au parquet, se trouvaient réunies les principales autorités de la ville et du département.

Cette fête se distinguait entre toutes par l'éclat et la richesse des toilettes, par l'ordre et l'élégance. M. le maire de Nice, avec le goût parfait et le tact artistique qui le distinguent, avait mandé de Paris M. Strauss et son orchestre.

A dix heures précises, Leurs Majestés Impériales, accompagnées par S. Exc. le maréchal Castellane, les généraux Le Bœuf et Frossard, M. le comte Baciocchi, les dames d'honneur de l'Impératrice, etc., prenaient place dans la loge impériale, faisant face à l'orchestre; l'entrée de Leurs Majestés était signalée par une ovation enthousiaste.

Presque aussitôt l'Empereur et l'Impératrice descendirent dans la salle du bal par le double escalier tournant qui partait de leur loge; S. M. l'Impératrice portait une tunique brochée d'argent de la plus vaporeuse légèreté, garnie de volants de blonde et relevée par des bouquets de roses. La coiffure de Sa Majesté était un diadème de perles en poires à la Charles-Quint surmonté de brillants. L'Impératrice portait un bouquet qui lui avait été offert le matin par Mlle Malaussena, au nom des jeunes filles de la ville.

Leurs Majestés restèrent au bal jusqu'à onze heures et demie, et les danses, animées par l'orchestre entraînant de Strauss, se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Le 14, Leurs Majestés, accompagnées du préfet, du général Frossard, de l'ingénieur des ponts et chaussées et des personnes de leurs maisons, se dirigeaient vers le pont du Var en voitures découvertes, traversant une foule dont l'empressement et la curiosité semblaient croître d'heure en heure. Quoique l'Empereur, préoccupé avant tout de résoudre sur place la question vitale de l'endiguement du Var, eût témoigné le désir de faire cette excursion sans aucun appareil, les populations s'étaient portées en masse à sa rencontre.

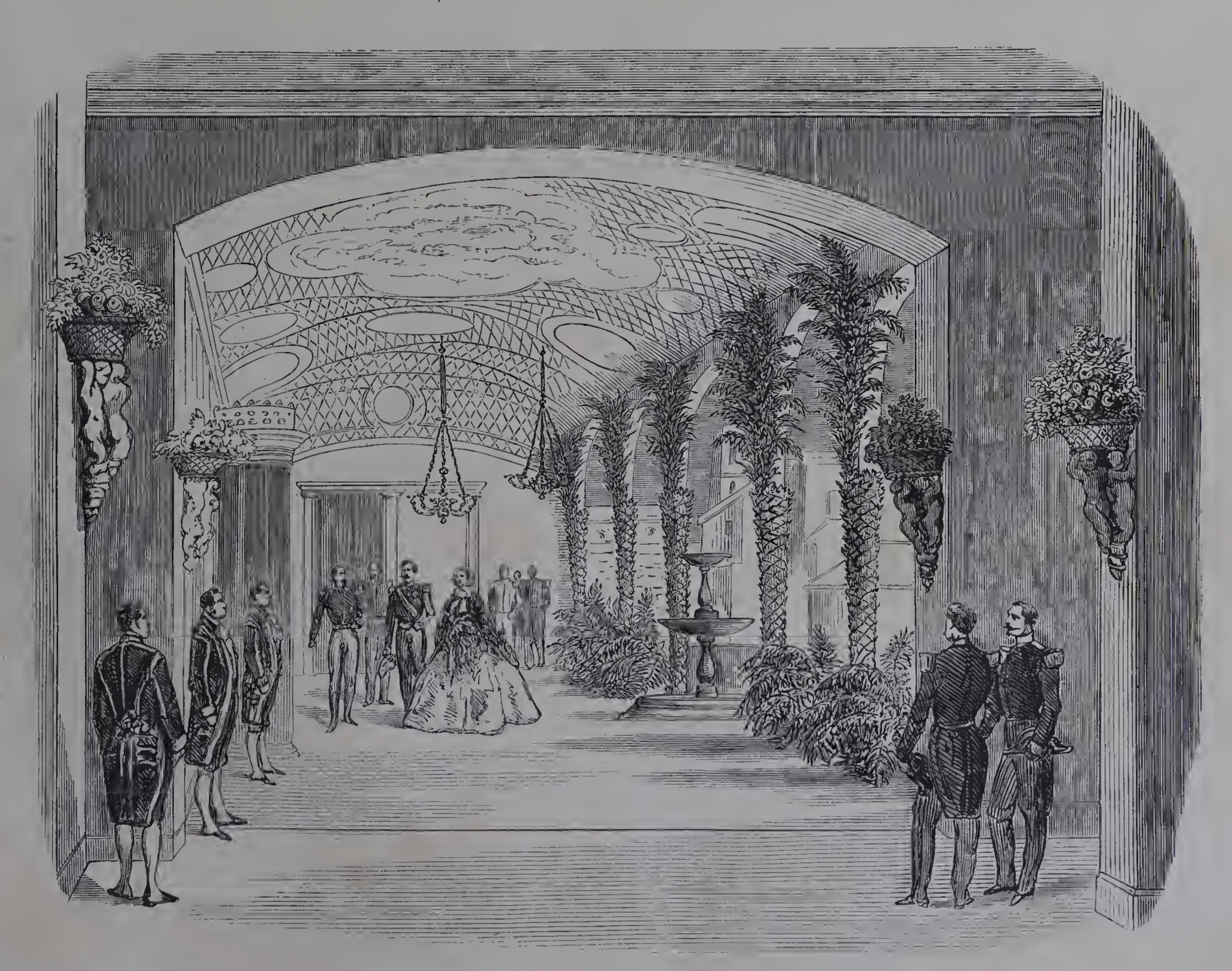
L'Empereur examina les plans qui lui étaient soumis, et visita en-

Débarquement de Leurs Majestés à Villefranche.

Le port de Nice.



L'Empereur et l'Impératrice entrant à Nice par l'arc de triomphe élevé à l'angle de la place Napoléon.



Palais Impérial de Nice ; la galerie des Palmiers

suite les travaux déjà commencés par l'ancien syndicat et les propriétaires riverains.

Au retour, Leurs Majestés s'arrêtaient à la villa Gastaud, où une collation avait été préparée.

Au grand dîner, qui avait lieu à sept heures, Leurs Majestés recevaient les adieux des représentants de Nice, profondément émus de l'affabilité de Leurs Majestés.

L'Empereur avait exprimé la satisfaction que lui causait l'attitude pleine de dévouement de la population niçoise, et son admiration pour ce magnifique pays, si richement doué par la nature.

Par suite d'ordres expédiés par l'amiral Dupouy, commandant de la flottille impériale, le yacht *l'Aigle* était venu mouiller dans le port.

A huit heures, une salve de coups de canon, partie du vieux château, annonçait l'embarquement de Leurs Majestés, et une fusée lancée de *l'Aigle* donnait à la fois le signal du feu d'artifice et celui du départ.

La nuit se passa sans incident, et à onze heures du matin on jetait l'ancre en vue d'Ajaccio. La ville apparaissait illuminée par un magnifique soleil. Sur le rivage une foule immense qui était accourue de tous les points de l'île faisait retentir l'air de ses exclamations. L'enthousiasme dépassa toutes les bornes au moment où l'Empereur mit le pied sur ce rivage qui avait vu naître le chef de la dynastie napoléonienne.

« L'Empereur, dit M. Auguste Vitu, ne connaissait pas la Corse, et, depuis sa réunion à la France sous Louis XV, cette petite île qui, suivant la prophétie de Jean-Jacques Rousseau, devait un jour étonner le monde, n'avait jamais reçu la visite d'un souverain.

« L'arrivée de l'Empereur est toujours considérée comme un grand événement, même dans les villes qu'il a le plus souvent favorisées de sa présence; jugez de l'effet qu'elle a produit dans un pays qui, plus qu'un autre, a besoin, à tous égards, de fixer la sollicitude bienveillante du chef de l'État, dans un pays où l'esprit national est d'une ardeur extrême, dans un pays enfin qui est le berceau de la dynastie napoléonienne, et qui pratique avec un fervent enthousiasme le culte des souvenirs.

« La rade d'Ajaccio, beaucoup plus profonde que large, et dont la ville occupe le côté nord, est d'un aspect majestueux. Des montagnes élevées, aux lignes sévères et pures, bornent son horizon. Au nord, au-dessus de la ville, sont les montagnes de Saint-André et de Pozzo-di-Borgo; la côte sud, qu'on appelle simplement dans le pays *la Costa*, et au centre de laquelle on distingue la colline fortifiée d'Aspretto, présente une succession de collines étagées derrière lesquelles s'élève le Monte-Rotondo, qui garde dans ses ravins des neiges éternelles. Étreinte entre les pieds des montagnes et la mer, la ville d'Ajaccio n'est pour ainsi dire qu'une façade sur la mer; dans sa plus grande profondeur, elle se compose de trois pâtés de maisons, compris, l'un entre le quai et la rue Fesch, le second entre la rue Fesch et le cours Napoléon, le troisième entre le cours Napoléon et la montagne; mais le quai, la rue Fesch et le cours Napoléon finissent par se réunir en une courbe unique, qui forme le fond oriental de la rade, marquée par un élégant édifice qui se distingue de très-loin: c'est la villa Baciocchi. »

A onze heures et demie, toute la flottille impériale était mouillée en rade, en compagnie de cinq ou six grands paquebots à vapeur de la compagnie Valery, qui étaient venus au-devant d'elle, et l'avaient ensuite reconduite jusqu'au mouillage. A midi précis, le canon de la citadelle et de la batterie d'Aspretto, auquel répondaient les bordées de *l'Eylau* et de *la Gloire*, annonçaient, avec le son des cloches de toutes les églises, le débarquement de l'Empereur. En même temps, une acclamation immense faisait résonner les sonores échos de la rade, et se confondait au loin dans les vibrations de la canonnade: c'étaient les cris de *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice!*

L'intérieur de la ville répondait dignement à ces premières manifestations. Il est impossible de faire le compte minutieux des arcs de triomphe, des drapeaux, des trophées et des guirlandes; ce que l'on peut dire, c'est qu'il y en avait partout; c'est que, partout, une population, qui paraissait immense parce qu'elle était agglomérée sur une surface relativement restreinte, manifestait par ses cris, par sa joie, par son ardente curiosité, son admiration pour le glorieux



Défilé des députations communales sur la place du Palais-Impérial, à Nice.



Santa-Reparata, cathédrale de Nice.



L'Empereur arrivant au sommet de la promenade du Château, à Nice.

souverain de la France, son dévouement sans bornes pour le neveu de l'Empereur Napoléon Ier.

Ne vous figurez pas d'ailleurs que cette population soit très-remuante ni très-affairée; vous vous tromperiez considérablement. Le Corse est grave et recueilli; il y a déjà quelque chose ici de la nature africaine. Les Corses ont la barbe noire, les traits fermes et arrêtés; on dirait des masques coulés en bronze. Il y a de la flamme dans leurs regards, une vie ardente dans leurs veines; mais ils gardent volontiers le repos. A Paris, par exemple, les gens qui forment la haie en attendant le passage du souverain restent debout des heures entières et s'occupent principalement de passer entre les jambes de leurs voisins du premier rang ou de grimper sur leurs épaules. Ici, les curieux sont accroupis par terre ou couchés le long des murs avec une placidité parfaite. Mais vous les verrez bientôt, quand les tambours, battant aux champs, annonceront l'arrivée de l'Empereur : vous ne reconnaîtrez plus les nonchalants de tout à l'heure dans les enthousiastes, les exaltés, les furieux d'à-présent.

Du reste, la fête d'Ajaccio ne ressemble pas plus aux autres fêtes qu'Ajaccio ne ressemble aux autres villes, ni la Corse aux autres départements. Dans la France continentale, nous avons des souvenirs nationaux; ici, les souvenirs nationaux se particularisent pour ainsi dire et se condensent en souvenirs de famille. Même les inscriptions en l'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice ont quelque chose de personnel et qui s'adresse plus directement au cœur de l'homme qu'à la majesté du souverain : *A l'Empereur Napoléon, le dernier des Ponte!* lisait-on sur une banderolle dans la rue Jérôme, non loin de la place Lætizia. Ce simple hommage du dernier survivant d'une nombreuse famille qui fut toujours amie et dévouée, vous donnera peut-être une idée de ce qu'il y avait de touchant dans l'ovation des Corses.

Au débarquement, Leurs Majestés Impériales avaient été reçues par M. le préfet de la Corse, M. le maire, les adjoints et le conseil municipal d'Alger; M. Pietri, sénateur, président du conseil général de la Corse; MM. les députés du département; M. Conti, conseiller

d'État, etc., etc. Elles se rendirent immédiatement à la préfecture, située sur le cours Napoléon, magnifique avenue plantée d'orangers et qui se continue hors d'Ajaccio, à travers de beaux ombrages. La réception des autorités eut lieu à une heure; parmi les personnes admises à présenter leurs hommages à Leurs Majestés Impériales, on remarquait M. le général de division Tiburce Sébastiani.

A trois heures, Leurs Majestés Impériales allaient à pied à la maison Bonaparte, où naquit Napoléon Ier, puis à la chapelle funéraire. Une foule énorme stationnait aux abords de ces deux édifices, depuis la rue du Faubourg jusqu'au boulevard du prince Jérôme. La rue Fesch était encombrée. Beaucoup de maisons de cette rue n'ont qu'un escalier en échelle de meunier, qui descend directement du premier étage jusqu'au bord de la voie publique. Tous ces gradins naturels étaient occupés par des groupes compactes dont les sommets se perdaient dans la profondeur des ombres intérieures. Un respect profond, une émotion sincère se peignaient sur tous les visages.

La maison Bonaparte est, à l'extérieur, une grande maison bourgeoise, qui présente sur la petite place Lætizia une façade de deux étages et six fenêtres. L'intérieur est assez vaste, et la belle galerie qui servait de salon de réception à la famille Bonaparte ne manque pas de noblesse ni de grandeur. Cette maison, qui n'est jamais sortie de la famille, et que possédait encore, il y a quelques années, le feu prince de Canino, appartient aujourd'hui à l'Empereur. Elle est entièrement vide, mais on a le projet de la remeubler en rassemblant beaucoup d'objets aujourd'hui dispersés, et qui ont appartenu authentiquement à cette demeure.

C'est au premier étage, dans une petite pièce prenant jour par deux croisées, l'une sur une cour intérieure, l'autre sur la rue Lætizia, et ornée d'une cheminée en marbre blanc, dont la frise représente Vénus entre deux Amours, que madame Lætizia mit au monde Napoléon. L'emplacement du canapé sur lequel la mère du chef de la dynastie fut délivrée est à peu près indiqué par un crampon de fer fixé dans le plafond, et qui probablement supportait quelque tenture ou quelque ciel de lit.



Le port d'Ajaccio, derrière le palais du cardinal Fesch.

Forêt de pins en Corse.



Types et coiffures d'Ajaccio.



Bois de châtaigniers en Corse.

Un peu plus loin, on montre la chambre où le jeune Napoléon fit ses premières études, et celle de son frère Lucien. Dans le plancher de celle-ci se trouve une trappe qui, par un escalier secret, descend aux étages inférieurs. La tradition d'Ajaccio veut que ce fut par cette trappe que ces jeunes gens dérobassent quelquefois leurs escapades à la surveillance maternelle que madame Lætizia exerçait avec une noble sévérité.

Leurs Majestés visitèrent avec une émotion véritable, et partagée par tous les assistants, cette maison historique.

Dans la rue Fesch s'élève une chapelle d'un goût simple et sévère; c'est là que reposent, dans une crypte circulaire placée au-dessous du chœur, les cendres de Madame-Mère, du cardinal Fesch et du prince Lucien. L'inscription placée sur le sarcophage de Madame-Mère est ainsi conçue : *Maria Lætizia Bonaparte-Ramolino, mater regum.* Les honneurs de cette chapelle furent faits à Leurs Majestés par M. l'abbé Versini. Tout le clergé de la ville entourait l'Empereur et l'Impératrice. A leur retour, Leurs Majestés, marchant à pied au milieu de la foule, furent l'objet de démonstrations d'enthousiasme et de respect. Leurs Majestés se rendirent ensuite à la villa Baciocchi. M. le comte Baciocchi, premier chambellan de l'Empereur, reçut Leurs Majestés, qui avaient daigné accepter une collation dans cette villa, simple mais élégante, accostée de deux tourelles en briques, et dont le perron est orné de deux aigles colossaux en marbre de Florence. Leurs Majestés allèrent le lendemain visiter la cathédrale, où elles furent accueillies par Monseigneur l'Évêque d'Ajaccio, à la tête de son clergé. Elles retournèrent ensuite au bord de *l'Aigle*, escortées par les cris et les signes d'adieu de la population. L'escadre impériale prenait le large à midi, se dirigeant vers Alger. L'Empereur devait être content de la Corse, où on l'avait accueilli comme un père et comme un souverain.

Le 17 septembre, à huit heures du matin, après une traversée assez bonne, toute la flottille impériale se trouvait réunie à l'entrée du port d'Alger: en tête *l'Aigle*, portant pavillon impérial au grand mât et à

l'arrière; *la Gloire*, *l'Eylau* et *la Reine-Hortense; le Vauban*, chargé de bagages, et *l'Ariége* avec les voitures de la cour étaient arrivés dans la nuit. Le *Christophe Colomb*, frégate à vapeur, qui peu de jours auparavant avait conduit à Alger Son Excellence le ministre de l'Algérie et des colonies, se trouvait également en rade avec le stationnaire *l'Allier* et l'aviso à vapeur *le Corail*.

Alger s'était levé au bruit d'un joyeux réveil sonné par les tambours de la milice et par les musiques des divers régiments conduisant les drapeaux et les corps à la place qui leur était assignée.

Vers huit heures, *l'Aigle* franchissait la passe, salué par tous les feux du front de mer et des bâtiments de guerre; les matelots, montés sur les vergues, saluaient de leurs vivat le yacht impérial, et une immense clameur leur répondait des quais, des places, des fenêtres, des terrasses, de tous les points d'où l'on pouvait apercevoir la flottille.

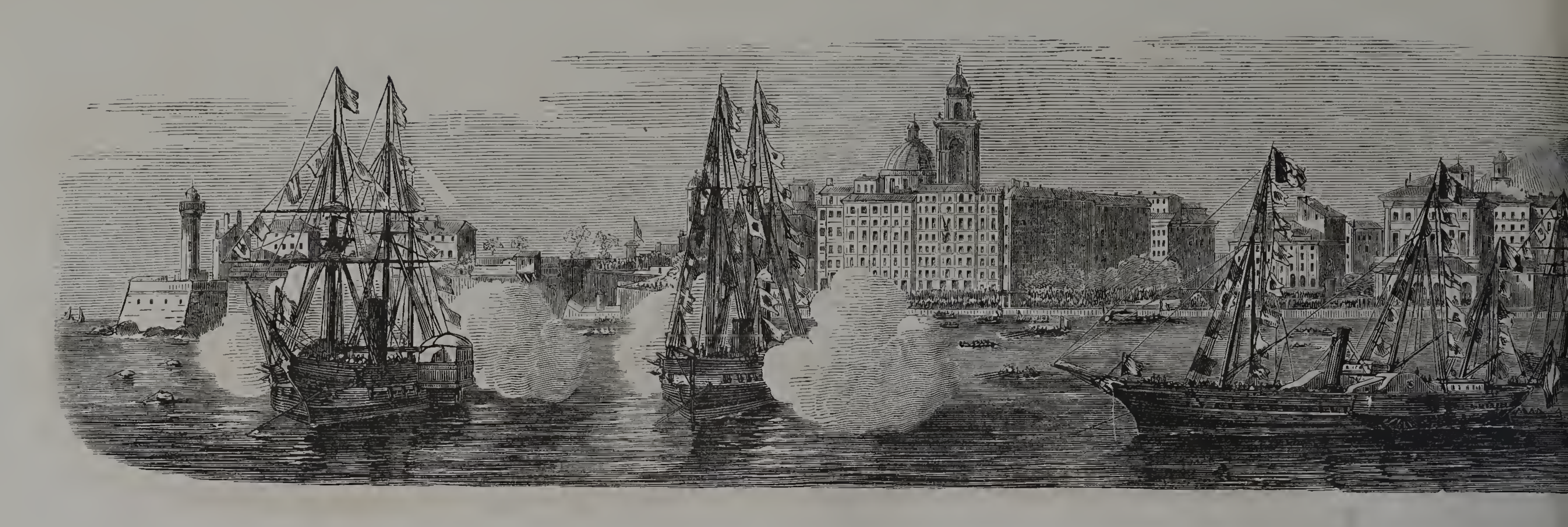
Tandis que l'on faisait à bord les derniers préparatifs pour le débarquement de Leurs Majestés, tous les corps constitués se rassemblaient sur le quai et sous les tentes préparées par l'artillerie pour les abriter contre les ardeurs du soleil d'Afrique. La cour impériale, conduite par son premier président, le tribunal de première instance, les tribunaux musulmans, le tribunal de commerce, se pressaient en grand costume aux abords du débarcadère. M. le préfet d'Alger, accompagné des préfets de Constantine et d'Oran, et des sous-préfets du département, des maires et adjoints des principales villes, était venu peu après pour recevoir l'Empereur et l'Impératrice.

Le recteur, le corps académique, l'école de médecine, les professeurs du lycée, assistaient en robe à la cérémonie. Tous les services financiers et administratifs étaient au complet : domaines, douanes, contributions, trésor, postes, tout le monde se trouvait là en grand costume.

La milice comptait sur le port tous ses officiers joints à ceux des députations venues de l'intérieur aussi bien que d'Oran et de Constantine.

L'armée était largement représentée.

Tous les corps de la province d'Alger et des députations des corps



La



Maison de la famille Bonaparte, à Ajaccio.



Paysan



Les populations d'Ajaccio acclam



'Ajaccio.



u cap Corse.



Chapelle de la famille Bonaparte, à Ajaccio.



Leurs Majestés sur la place du Diamant.

des trois provinces avaient été rangés sur le quai et sur tout le parcours que devaient suivre Leurs Majestés.

Nous citerons, parmi les généraux de division, outre M. de Martimprey, MM. Yusuf, de Tourville, Bisson, de Rochefort, de Liniers, Desvaux, Durrieu, Deligny; M. Blanchot, intendant général inspecteur; MM. les généraux de brigade de Vivès, Lefebvre, Lieber, Chauvin, de la Serre, Doëns; l'amiral commandant à Alger, et l'intendant de la division.

Les médaillés de Sainte-Hélène avaient leur place pour voir passer celui qu'on appelait jadis le neveu de Napoléon Ier, et qui aujourd'hui, émancipé des souvenirs du passé, s'appelle Napoléon III, pour la postérité et pour l'histoire, aussi bien que pour les contemporains.

En même temps que le monde officiel se rassemblait pour recevoir le souverain, la foule libre des Français, des Espagnols, des Italiens, des Maures, des Israélites, des Arabes, se pressait derrière les lignes serrées des sentinelles, sur le faîte des maisons, élevées les unes au-dessus des autres, comme les gradins d'un amphithéâtre; la ville, venant baigner ses pieds dans la mer, se trouvait admirablement disposée pour jouir du magnifique spectacle de ce beau port pavoisé et vomissant le fracas et la flamme par la bouche de ses nombreux canons.

Le ciel s'était mis de la fête; un léger brouillard tamisait la lumière et tempérait la chaleur souvent trop ardente sur ces larges quais.

Sous une tente, à droite du débarcadère, étaient venues se placer madame Levert et madame Sarlande, appelées à l'honneur de recevoir S. M. l'Impératrice. Un groupe original les accompagnait, composé de jeunes filles françaises, israélites, mauresques, espagnoles, toutes chargées de fleurs. On remarquait également deux jeunes garçons revêtus du costume exact qui se porte dans la province espagnole où est née S. M. l'Impératrice Eugénie. Le groupe était complété par des élèves du lycée impérial et du collége arabe-français.

A neuf heures moins un quart les voitures de la cour arrivaient au débarcadère, suivies immédiatement des cent-gardes, et, quelques minutes après, le canon, les hourras, les vivat, saluaient le débar-

quement de Leurs Majestés. M. Sarlande, maire de la ville d'Alger, les attendait au haut de l'escalier d'honneur avec les clefs de la ville posées sur un riche coussin de velours vert porté dans un plat d'or.

Voici le discours prononcé par le chef de la municipalité :

« Sire,

« J'ai l'honneur d'offrir les clefs de la ville à Votre Majesté.

« Depuis longtemps nous attendions votre venue; mais, comprenant quels soins réclamaient dans la mère-patrie la présence de Votre Majesté, nous prolongions notre espérance.

« Nous nous disions, Sire, avec une résignation patriotique :

« Il est juste que l'Empereur commence par la France les grandes entreprises de son règne;

« Qu'il la fasse belle comme il l'a faite grande; qu'il la fasse prospère au dedans comme il l'a faite glorieuse au dehors;

« Notre tour viendra après; car l'Empereur n'oublie aucun des points de son vaste empire.

« Notre tour est venu.

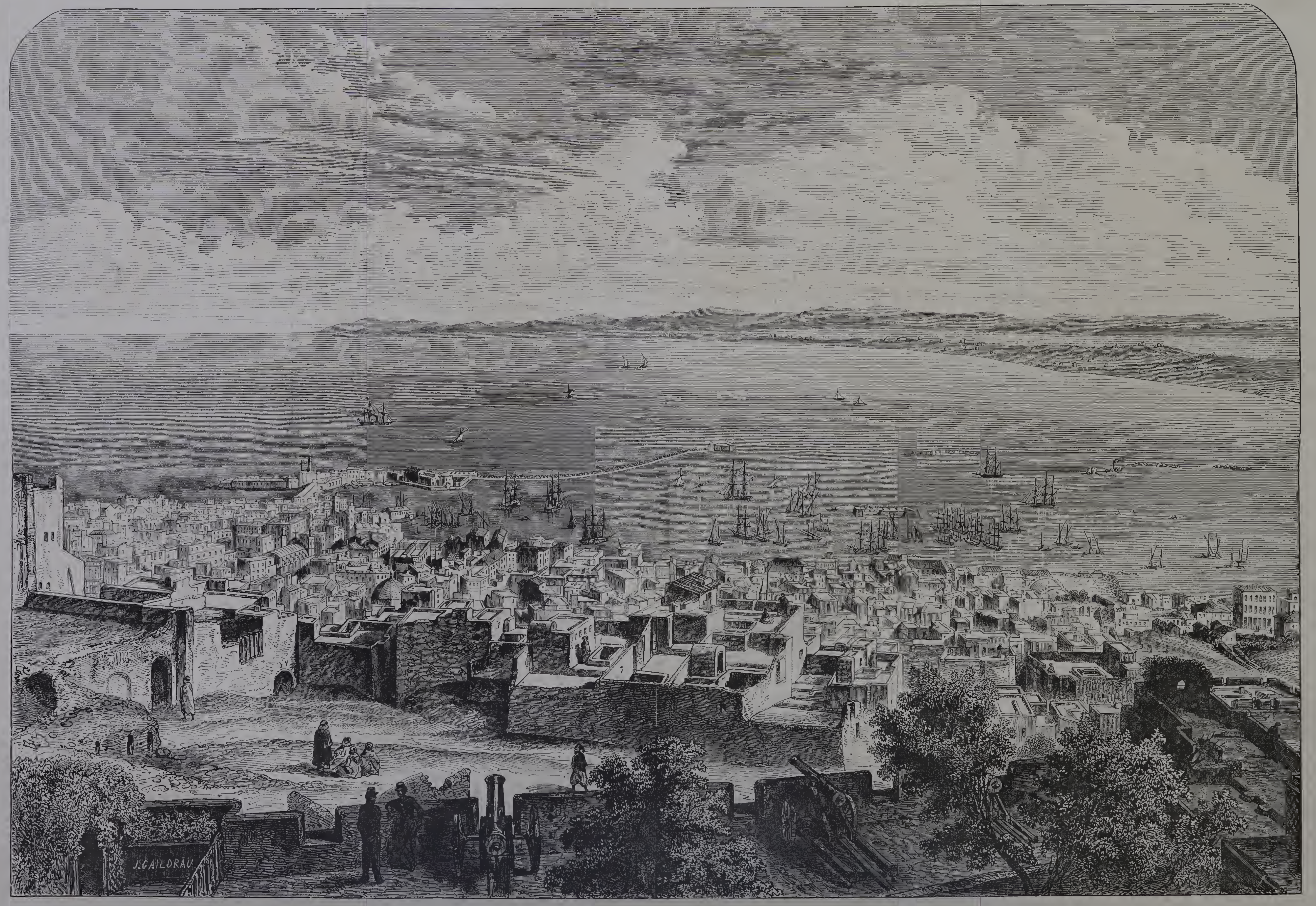
« Enfin, Votre Majesté a posé le pied sur ce vieux continent africain qui, il y a soixante ans, tressaillait au contact de son aïeul, et nous pouvons lui offrir librement notre dévouement et notre reconnaissance.

« Ce sont les deux seuls sentiments, Sire, qui soient dans notre cœur.

« Vous venez d'en entendre la chaleureuse expression dans votre marche triomphale : en Savoie, en Corse et dans les départements du Midi.

« Sire, elle est de même ici, et Votre Majesté verra par Elle-même que l'extrémité bat comme le cœur.

« Dans ces derniers temps, surtout, Votre Majesté nous a comblés : chemins de fer, crédit foncier, justice musulmane, décret sur la vente des terres, boulevard de l'Impératrice, grands travaux publics.



La ville et le port d'Alger



Débarquement de Leurs Majestés à Alger.

« L'Algérie prend sous votre inspiration un essor longtemps attendu, et qui va se développer et grandir encore à l'ombre des institutions civiles dont Votre Majesté a doté cette seconde France.

« Madame,

« Notre bonheur n'eût pas été complet, si nous n'avions joui de la présence de Votre Majesté; si nous n'avions pu déposer aux pieds de l'Impératrice, de la mère de notre Prince Impérial, l'hommage de notre plus profond dévouement.

« A Alger, comme en France, son nom n'est prononcé qu'avec amour et respect; il est béni par les mères et les petits enfants, et les mêmes vœux l'accompagnent.

« Sire,

« A côté des colons de l'Algérie, Votre Majesté va voir cette manifique armée qui, au prix de son sang, a conquis le sol que nous foulons.

« Nous formons tous une grande famille qui n'a d'autre vitalité que celle du dévouement et de la fidélité.

« Aussi est-ce du fond du cœur que tous ensemble, soldats et citoyens, nous crions :

« *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial!* »

L'Empereur répondit qu'il remerciait M. le maire des paroles qu'il venait de prononcer au nom du conseil municipal et de la population algérienne; que son voyage en Algérie devait être considéré comme un remercîment et une espérance : comme un remercîment pour les hommes éminents que l'armée d'Afrique avait fournis; comme une espérance pour le développement de la prospérité de la colonie, qui devait désormais, sans hésiter, marcher de pair avec la France; que, du jour où il avait mis le pied sur le sol algérien, datait pour l'Algérie une ère nouvelle.

Cette réponse, dont nous reproduisons la pensée plutôt que le texte

complet, fut couverte par les cris frénétiques de : *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive le Prince Impérial!*

L'Impératrice accueillit, avec sa grâce ordinaire, la députation d'enfants qui lui était présentée par madame Levert et madame Sarlande.

Les jeunes Mauresques voilées attirèrent surtout son attention.

Aussitôt après, Leurs Majestés montaient en voiture, l'Empereur ayant en face de lui M. le ministre de l'Algérie; il avait revêtu l'uniforme de général de division. L'Impératrice portait une toilette d'une charmante simplicité : robe mauve, chapeau blanc, mantelet de dentelle noire ; en face d'elle se trouvait le général Le Bœuf.

Les autres personnes composant la maison de Leurs Majestés suivaient dans des équipages de la cour. M. le commandant en chef des forces de terre et de mer se tenait à cheval à la portière de droite de la voiture qui contenait l'Empereur et l'Impératrice.

Le cortége impérial se mit aussitôt en route, précédé et suivi des cent-gardes, derrière lesquels marchaient des escadrons du 1[er] chasseurs d'Afrique. Il passa devant le front des troupes qui couvraient le quai, turcos, zouaves, chasseurs de France, spahis ; de la rampe du Palmier à la place du Gouvernement, la haie était formée par la légion étrangère et la troupe de ligne jusqu'au palais, où la milice occupait la droite; de distance en distance, les musiques des divers corps saluaient Leurs Majestés de l'air national de la *Reine Hortense*. Les élèves des écoles communales de garçons et de filles faisaient retentir l'air de leurs cris joyeux ; un groupe, accompagné par la musique du 9[e] de ligne, chantait une cantate. Quant à la foule des spectateurs, son attitude fut la même d'un bout à l'autre de ce long parcours. Ses vivat précédaient et suivaient la voiture impériale, si bien que du débarcadère au palais du Gouvernement on n'avait entendu qu'une longue acclamation, à laquelle Leurs Majestés répondaient en saluant avec une affabilité affectueuse.

Leurs Majestés passèrent sous les divers arcs de triomphe dressés en leur honneur ; à côté de celui des Israélites étaient groupées des femmes juives, avec leur riche costume et la poitrine couverte d'or ; tou-

Simulacre de l'attaque d'une



Enfants arabes.



Préparatifs de cu



Fantasia arabe.

vane dans la plaine de la Mitidja.



et mouture du blé.



Femme filant de la racine de palmier.



Fantasia arabe.

tes montraient le plus vif enthousiasme. Le point le plus remarquable était, sans contredit, la place Bresson, où se trouvaient rassemblés les caïds et aghas de l'Algérie, sur leurs selles brodées d'or, enveloppés dans leurs grands manteaux rouges, déployant les nombreux étendards des tribus, et couvrant de leurs hourras les musiques assourdissantes qui jouaient toutes à la fois.

Sur la place du Théâtre et sur les gradins se pressaient d'étranges figures fièrement drapées dans des lambeaux de burnous, les jambes nues, un long fusil à la main; c'était une députation de la grande Kabylie, récemment soumise par le maréchal Randon.

La rue Bab-Azoun et la place offraient partout le même enthousiasme. Avant d'entrer dans le palais du Gouvernement, Leurs Majestés montèrent les degrés de la cathédrale. Monseigneur l'évêque, qui les attendait avec son clergé, prononça une allocution.

L'Empereur répondit que les intérêts de la religion étaient toujours pour lui les plus sacrés, et qu'il unissait ses prières à celles du clergé pour la prospérité de la Franee et de l'Algérie.

Au sortir de la cathédrale, Leurs Majestés entraient dans le palais du Gouvernement, préparé pour les recevoir.

A trois heures eut lieu la présentation des dames à S. M. l'Impératrice. La commune israélite fut admise ensuite à l'honneur d'offrir un éventail dans le style indigène, plumes d'autruche blanches et manche de corail enrichi de pierreries. Ce travail était remarquable par le goût et l'élégance. Le cercle d'or d'où partent les plumes enchâssées dans des perles portait l'inscription suivante : *Les Dames israélites à l'Impératrice Eugénie*. Au milieu étaient, en chiffres hébreux, deux dates importantes pour la communauté : 1830 et 1860.

Ensuite les fonctionnaires de tous les services civils et militaires eurent l'honneur d'être présentés à l'Empereur.

Vers midi, *la Foudre* était entrée dans le port ayant à bord S. A. le bey de Tunis et M. Roches, consul général; Son Altesse, reçue avec tous les honneurs dus à son rang et aux sympathies qu'elle a su conquérir dans toutes les nations civilisées, fut conduite à l'hôtel de la préfecture que l'Empereur avait mis à sa disposition.

Aussitôt après, Son Altesse reçut la visite de S. E. le ministre de l'Algérie et des colonies, de M. le commandant en chef, des généraux commandant les divisions, de M. le préfet d'Alger, de MM. les préfets d'Oran et de Constantine. De là, Son Altesse, accompagnée de ses ministres et des officiers de sa cour, se rendit au palais impérial où elle fut reçue par Leurs Majestés.

Vers trois heures, le temps s'était couvert; de sombres nuages chargés de poussière venaient du sud : les vieux Algériens craignaient un violent siroco; mais l'orage passa, jetant à peine quelques gouttes de pluie.

La foule ne cessa d'assiéger toute la journée les abords du palais. A quatre heures et demie, Leurs Majestés sortaient en voiture découverte; mieux vues que le matin, elles furent mieux accueillies encore, s'il est possible; les cris, les gestes ne cessèrent de provoquer de la part de l'Impératrice ces gracieux saluts qui redoublaient l'enthousiasme des spectateurs.

A sept heures et demie, l'Empereur réunissait dans un dîner S. A. le bey de Tunis et ses ministres, et les principales notabilités civiles et militaires de la colonie.

Avant le dîner, les personnes invitées avaient été présentées par M. le général en chef et par M. le préfet d'Alger. Au dessert, S. A. le bey de Tunis se leva et porta à l'Empereur un toast traduit par M. Roches à Sa Majesté. Tel était à peu près le sens de ce toast :

« A S. M. l'Empereur des Français, que je remercie de l'honneur insigne qu'il a daigné me faire en m'invitant à venir le saluer ici. Je me réjouis d'autant plus de cette haute faveur que je sais que je suis le premier souverain musulman qui ait joui de ce grand honneur. »

Son Altesse ajouta qu'elle s'efforcerait toujours de suivre les exemples de l'Empereur, parce qu'elle savait qu'en agissant ainsi elle assurerait le bonheur de ses peuples.

L'Empereur répondit quelques paroles dont le sens général peut être ainsi traduit :

« Je porte un toast au bey de Tunis, mon bon et noble allié; j'es-



Réception de Leurs Majes'és à la cathédrale d'Alger.



La chambre à coucher de l'Empereur au palais du commandant supérieur de l'Algérie.

Mgr Pavy, évêque d'Alger, et son Conseil.

père qu'il sera toujours un bon voisin, et je serai heureux moi-même du bonheur de son peuple. »

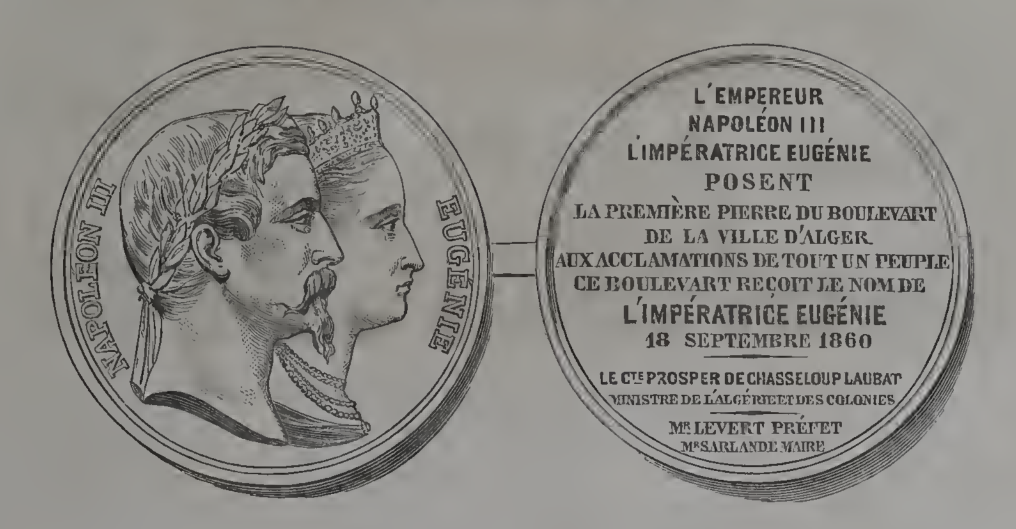
Pendant toute la soirée, la foule bourdonnait dans les rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued splendidement illuminées; les habitants avaient complété spontanément le plan de la municipalité : une ligne de feux dessinait les jetées du port qui reflétait et doublait la splendeur de cette scène imposante. Cette première journée finit comme elle avait commencé, par une allégresse digne, nous ne craignons pas de le dire, des hôtes illustres qui venaient visiter notre puissante colonie.

Le 18, à dix heures du matin, Alger présentait le même spectacle que la veille; une population immense était répandue dans les rues et sur les places. Il allait être procédé à la pose de la première pierre du boulevard de l'Impératrice; les personnes invitées à cette cérémonie remplissaient les deux tribunes qui leur étaient réservées, et que séparait le pavillon impérial.

Alger est couvert par un bon système de fortifications, mais de trois côtés seulement; du côté de la mer, il est sans défense : le boulevard de l'Impératrice, longeant la mer sur une ligne de deux mille mètres, doit joindre les extrémités des anciens remparts et courir de la porte de France au fort Bab-Azoun.

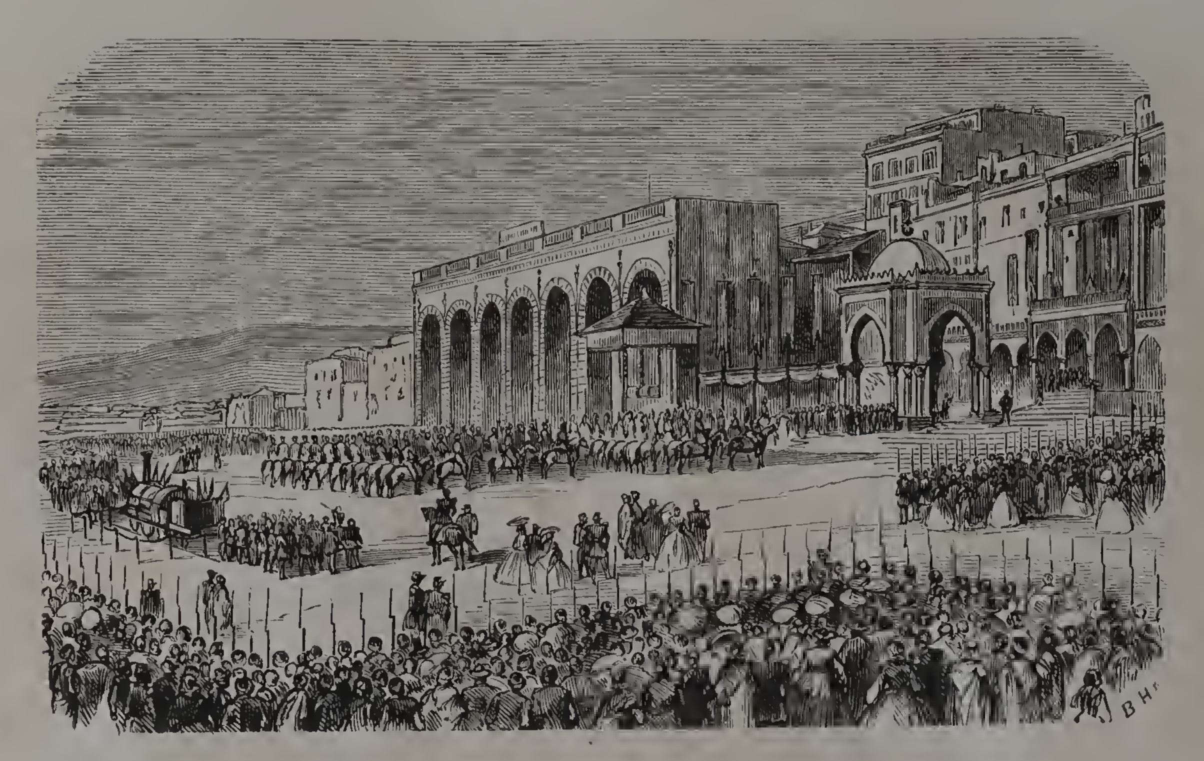
Ce n'est pas seulement un rempart que donnera à Alger le boulevard de l'Impératrice, c'est en même temps un dock immeme et une superbe promenade. Qu'on se représente une large terrasse supportée par une série de hautes arcades, dont chacune est un magasin, dont le centre est occupé par un bastion principal d'où part une double rampe, et les extrémités flanquées de plus petits bastions. Cette promenade aérienne, d'où l'on aura la plus belle vue de la rade, semblable à ces routes d'Italie taillées sur le flanc des montagnes, comptera certainement peu de rivales en Europe.

L'Empereur et l'Impératrice, suivis du cortége impérial, prirent place, à dix heures, dans le pavillon qui avait été préparé pour Leurs Majestés. M. le maire d'Alger, à la tête du conseil municipal, reçut l'Empereur et l'Impératrice, et prononça un discours.



Le soleil était radieux, la mer splendide; tout semblait embellir cette imposante cérémonie qui devait pourtant se terminer tristement. Bien que l'Impératrice s'efforçât de répondre, avec sa grâce habituelle, aux acclamations dont elle était l'objet, on avait remarqué, dès son arrivée, une profonde expression de tristesse répandue sur son visage. Aussitôt une nouvelle affligeante commença à circuler; on apprenait que madame la duchesse d'Albe se trouvait dans un état qui laissait peu d'espoir. Chacun prenait part à cette grande douleur et commentait avec tristesse les conséquences probables du triste événement qui menaçait de frapper Sa Majesté dans ses affections de famille. Déjà des doutes s'étaient élevés sur la possibilité de l'excursion de Blidah qui obligeait Leurs Majestés à une course de cent vingt kilomètres dans l'espace de moins d'une journée, par un soleil ardent, au milieu d'une poussière dévorante. On ne tarda pas à apprendre que Leurs Majestés avaient en effet renoncé, non sans regret, à ce voyage devenu tout à fait impraticable dans la circonstance présente.

Les magistrats de Blidah, le sous-préfet M. Ausone de Chancel, le maire, les conseillers municipaux présents à Alger, acceptèrent cette décision avec résignation, mais ils ne pouvaient s'empêcher d'exprimer les sentiments de douleur des populations qui avaient mis tous leurs soins et tout leur zèle à préparer pour Leurs Majestés une magnifique réception. Blidah avait fait construire, pour l'arrivée de l'Empereur et de l'Impératrice, un arc de triomphe en pierre de taille, — un véritable monument.



Pose de la première pierre du boulevard de l'Impératrice, à Alger

Présentation du cheval de gaada à l'Empereur.

Intérieur d'une tente arabe.

Une rhabba.

L'excursion de Blidah n'ayant pas lieu, le séjour de Leurs Majestés en Algérie était abrégé d'un jour, et le départ fixé au 19 au lieu du 20; le surplus du programme ne subissait d'ailleurs aucun changement.

La fantasia arabe était annoncée pour trois heures de l'après-midi. Dès onze heures, une foule considérable prenait la route de la Maison-Carrée, car il y avait à parcourir une distance d'environ dix-sept kilomètres.

« La route de la Maison-Carrée, dit M. Auguste Vitu à qui nous empruntons ces lignes, sort d'Alger à l'extrémité de la rue Bab-Azoun, traverse les villages de Mustapha et de Hussein-Dey, et se poursuit longtemps entre la Méditerranée sur la gauche et les montagnes sur la droite, l'espace compris entre ces deux obstacles est rempli par de belles maisons de campagne et d'admirables cultures, dignes des pays les plus avancés. C'est le commencement de la plaine de la Mitidja. L'eau y abonde. De cent pas en cent pas on rencontre quelque vaste citerne carrée, avec son chapelet de seaux ou norias; la fertilité règne autour de ces réservoirs, qui prolongent au loin leurs bienfaits par des irrigations nombreuses. C'est dans ces carrés de terres, si bien aménagées, si bien entretenues, que se recueillent en abondance la plupart des fruits et des légumes qui, dans les derniers jours de l'hiver, apparaissent sur le marché de nos grandes villes françaises et surtout sur celui de Paris, où ils sont vendus comme primeurs. A voir tant de radis, de pois, de choux et d'artichaux, on se croirait aux environs de Paris ou dans le Laonnais, si des végétaux d'un caractère plus tropical ne nous ramenaient à la réalité. Ici ce sont des espèces de grands roseaux qui forment les haies et séparent les héritages; là, c'est un grand caroubier, au feuillage plus épais et plus large que celui du hêtre, au tronc courbe et qui semble formé de gros cordages tordus; aux endroits incultes ou négligés, voilà des aloès dont les buissons sont une véritable panoplie de sabres à deux tranchants; des figuiers de Barbarie, amas noueux de raquettes hérissées de piquants. D'ailleurs les mouvements de terrain sont plus puissants, les montagnes plus largement dessinées que sur la terre d'Europe. Je ne vous parle pas

au ciel, dont le bleu intense et le rayonnement lumineux aveuglent des yeux accoutumés aux pâles clartés du ciel du Nivernais, de Beauce ou de Normandie.

« Nous roulons à grande vitesse dans cet immense paysage, où les voitures de maîtres, les omnibus, les coucous, les charrettes, voire même les prolonges d'artillerie, se précipitent avec un fracas tout à fait réjouissant. Sous cet aspect, même mélange de ce que nous voyons ordinairement en France avec ce qui nous est inconnu. C'est la route de Saint-Cloud ou celle des Loges un jour de fête ; même pêle-mêle de véhicules de toutes sortes, même tapage, mêmes cris, mêmes chansons; mais ce que les paisibles villes de Boulogne ou de Saint-Germain en Laye n'ont jamais vu, c'est l'étrange population qui défile sous nos yeux : Arabes à la longue et grêle stature, montés sur des ânes qui ne sont pas plus grands que des chiens ; cavaliers aux draperies flottantes, aux vastes étriers d'argent, aux éperons droits et sans molette, en forme de stylets ; âniers poussant leurs bêtes à grands coups de bâton ; à travers tout cela des *youyouyou*, sorte de note flûtée qui exprime la joie des indigènes, puis des coups de fusil tirés à tort et à travers, comme pour nous donner un avant-goût de la *fantasia*.

« Au delà du premier pont sur l'Oued-Arach, torrent sauvage qui se déroule à travers des ravins sinistres, et près d'une petite agglomération qu'on appelle la ferme Ombert, les voitures s'arrêtent; tout le monde met pied à terre et se dirige vers les monticules qui dominent la Maison-Carrée et sur lesquels les tribunes ont été construites. Une route en lacets, improvisée pour ainsi dire en quelques heures, facilite l'accès de ces mamelons élevés. Aux tirailleurs indigènes, à ces turcos que la guerre d'Italie et le camp de Saint-Maur ont rendus populaires, a été réservé l'honneur de faire la haie jusqu'aux abords de la tente impériale.

« En attendant l'arrivée de Leurs Majestés, je puis esquisser le tableau qui se déroule sous nos yeux. Devant nous, courant de l'ouest à l'est, une plaine ravinée entrecoupée de marais et de bouquets de bois, et comprise dans une sorte de cirque montueux au sommet du-



Danses maures



quel nous sommes placés, à laquelle elle se relie par des pentes douces couvertes d'alfas ou palmiers nains. A l'ouest, les premiers contreforts du petit Atlas. Cette plaine sera le théâtre de l'action; elle est traversée par deux routes : l'une, celle de la Maison-Blanche, passe à nos pieds parallèlement à la ligne des tribunes; l'autre, celle de Rovigo à la Maison-Carrée, forme un angle ouvert avec la première, et, sur sa pente nord-est, sont groupées les tentes des goums de Dellys, Aumale, Médéah, Miliana, Orléansville, et de la province d'Oran. Derrière cette route serpente l'Oued-Arrach.

« Derrière nous, d'autres pentes douces descendent à un vallon où s'élèvent les tentes d'un douar.

« La tente impériale est une tente du Sud en poil de chameau; des fauteuils y ont été placés sur une estrade pour Leurs Majestés Impériales; des pliants, des canapés et des coussins ont été préparés pour les personnes de leur suite. L'intérieur de la tente est orné d'étoffes magnifiques dans le goût oriental.

« Une autre tente, plus simple, mais non moins originale, est réservée à gauche de la tente impériale pour les hauts fonctionnaires de l'Algérie et les visiteurs de distinction. Plus loin, vers l'Ouest, une grande ligne de tribunes achève de décrire le contour du mamelon.

« A droite et à gauche de la tente impériale sont rangés les sapeurs nègres du 1er régiment de turcos.

« A une heure, Leurs Majestés arrivaient en voiture découverte, accompagnées par S. E. le ministre de l'Algérie et M. le général commandant en chef; S. A. le bey de Tunis et les officiers de sa maison venaient ensuite.

« Le général Yusuf, organisateur de la fantasia, prit les ordres de Leurs Majestés, et la fête militaire commença.

« Le drame s'ouvre, car c'est un véritable drame, mis en scène avec une science consommée et exécuté par les acteurs avec un naturel parfait. D'un bouquet de bois placé à la droite du spectateur, sort une caravane avec sa longue file de chameaux et d'attatichs, escortée par quelques cavaliers. Elle suit la route de Rovigo à la Maison-

Carrée. Elle chemine lentement, comme il convient à des gens accablés par la chaleur du jour. Tout à coup, une troupe de Kabyles, embusquée dans les figuiers de l'Oulid-Adda, près de la briqueterie Messen, c'est-à-dire au centre du marais, pousse ses cris de guerre et s'élance à l'attaque de la caravane. Les cavaliers d'escorte se portent en avant et échangent avec les Kabyles une fusillade des mieux nourries. Les Kabyles sont nombreux et l'escorte est ébranlée. Heureusement le bruit du combat a donné l'éveil au goum de la province d'Oran, qui jusque-là s'était tenu caché à l'extrême droite, derrière un pli de terrain. Le goum s'ébranle, accourt, déborde par la gauche l'escorte de la caravane, et dirige contre les Kabyles une charge par pelotons qui les force à lâcher pied. Les Kabyles, refoulés, se retirent derrière le fossé de l'Oulid-Adda, et continuent la fusillade contre le goum d'Oran, dont ils n'osent plus affronter l'impétuosité.

« Cependant les goums d'Alger et de Constantine, qui garnissaient les hauteurs de l'extrême gauche, et qui avaient descendu lentement vers le passage du marais au moment où les Kabyles commençaient leur attaque, n'hésitent plus à se précipiter en avant lorsqu'ils voient ceux-ci repoussés. »

Bien que la caravane, objet et prix du combat, se soit dérobée à l'avidité des Kabyles, la lutte continue avec un acharnement de plus en plus vif. Les goums de Médéah et d'Oran tiennent tête aux Kabyles et aux goums réunis d'Alger et de Constantine. Les charges traversent la plaine avec la rapidité de l'ouragan. Une poussière épaisse, soulevée par les pieds des chevaux, mêle sa teinte jaune et dorée aux fumées bleuâtres de la poudre. L'air est rempli de vapeurs fauves à travers lesquelles les cavaliers passent et repassent, dessinés en vigueur comme des silhouettes, et l'éloignement ne permettant pas d'apercevoir les membres des chevaux en mouvement, il semble que ces hardis cavaliers aux draperies flottantes, et qui brandissent leur fusil au-dessus de leur tête avec une inexprimable crânerie, glissent sur le sol comme sur des rails ou dans une rainure.

Rien ne saurait rendre la beauté d'un pareil spectacle ni l'admiration enthousiaste des spectateurs, parmi lesquels un grand nombre



Campement à Alger d'Arabes venus au-devant de Leurs Majestés.



Danse de ghellabs.

Femmes des Ouled-Naïl.

d'officiers de toutes armes, qui se récriaient sur l'exactitude frappante de cette image de la guerre.

Enfin, l'artillerie tire deux coups de canon, et l'engagement cesse. Les cavaliers viennent tous se former en ligne de bataille par ordre de division : la première à droite, dans la direction de la Ferme-Maison; la deuxième au centre; la troisième à gauche, appuyée à la route de Rovigo.

En avant du centre, se forment en première ligne les officiers français; en seconde ligne, les chefs indigènes et les drapeaux; en troisième ligne, les musiques. A vingt pas en avant se placent les chevaux de gaada qui doivent être offerts à l'Empereur au nom de chacune des trois divisions. Les Kabyles viennent se placer en bataille derrière la cavalerie.

Une pareille description est sans doute quelque chose de bien sec, et qui ne répond pas à l'imposante grandeur de ces mouvements militaires. Il y a là au moins six mille cavaliers, sans compter les escadrons de spahis. Et quels cavaliers que ces Arabes, que ces Kabyles, que ces Touaregs au visage voilé! Ces gens-là ne montent pas à cheval, ils y vivent : c'étaient, en vérité, de terribles ennemis, et, en les voyant simuler les épisodes de la guerre sous le commandement d'officiers français, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice des Français, on sent combien elle est puissante, notre nation, qui a soumis ces hommes, et qui en a fait moins des sujets que des auxiliaires fidèles et dévoués.

Jusqu'ici nous avons eu surtout la petite guerre : voici vraiment la fantasia. Les principaux cavaliers de chaque tribu, conduits par un officier, contournent la cavalerie française et viennent occuper la partie supérieure de la route de la Maison-Blanche, en arrière des tribunes.

Une fois engagés dans cette route, ils s'élancent par groupes de cinq à six, et se suivent bride abattue jusqu'à ce qu'ils aient déchargé leurs fusils, en passant devant Leurs Majestés. Chaque cavalier va reprendre ensuite sa place de bataille dans la ligne de sa division. Une pareille course est tout ce qu'on peut imaginer de plus extraordinaire

et de plus éblouissant; les chevaux ne galopent pas, ils volent; lorsque le cavalier se sent en verve, il se dresse sur ses étriers, lâche son coup de fusil, qu'il tient comme un pistolet d'arçon, et le brandit au-dessus de sa tête, en poussant des cris inexprimables. Tout est ondoyant et flottant dans ce groupe équestre : le cheval contourne la tête avec un mouvement sculptural; les plis du haïck battent au vent comme la voile d'un navire, le fusil tournoie dans l'air; la terre tremble, et les spectateurs, affolés, semblent prêts à sauter dans la plaine pour prendre leur part de la fantasia.

Si l'on n'y prenait garde, la lutte deviendrait sérieuse; les officiers avaient visité minutieusement les cartouchières pour s'assurer qu'elles ne contenaient que des cartouches à blanc; mais il arrive souvent que les acteurs de la fantasia, pour la rendre plus intéressante, cachent des balles dans les plis de leurs burnous. Cette fois on n'eut pas le moindre accident à déplorer.

Une fois le dernier coup de fusil tiré, quelques tableaux des chasses féodales des Arabes succèdent à ceux de la guerre. Des gazelles et des autruches sont chassées au lévrier par des cavaliers agiles; plusieurs faucons bien dressés cherchent en vain leur proie, dans cette plaine qui vient d'être battue par les pieds de six à huit mille chevaux.

Vers cinq heures, un pavillon est hissé au haut du mât de la tente impériale, au bruit d'une nouvelle salve d'artillerie. La ligne de bataille des goums s'avance lentement jusqu'au bord de la route faisant face à Leurs Majestés Impériales. Tous les officiers et les chefs indigènes mettent pied à terre, et ceux de chaque division s'acheminent successivement vers la tente impériale en gravissant le talus. Le cheval de gaada les précède, conduit par les quatre chefs indigènes les plus importants de chaque division, les deux principaux tenant la bride, les deux autres les étriers. Au pied de la rampe, le général commandant chaque division prend la tête de la députation de la division, et se présente à l'Empereur.

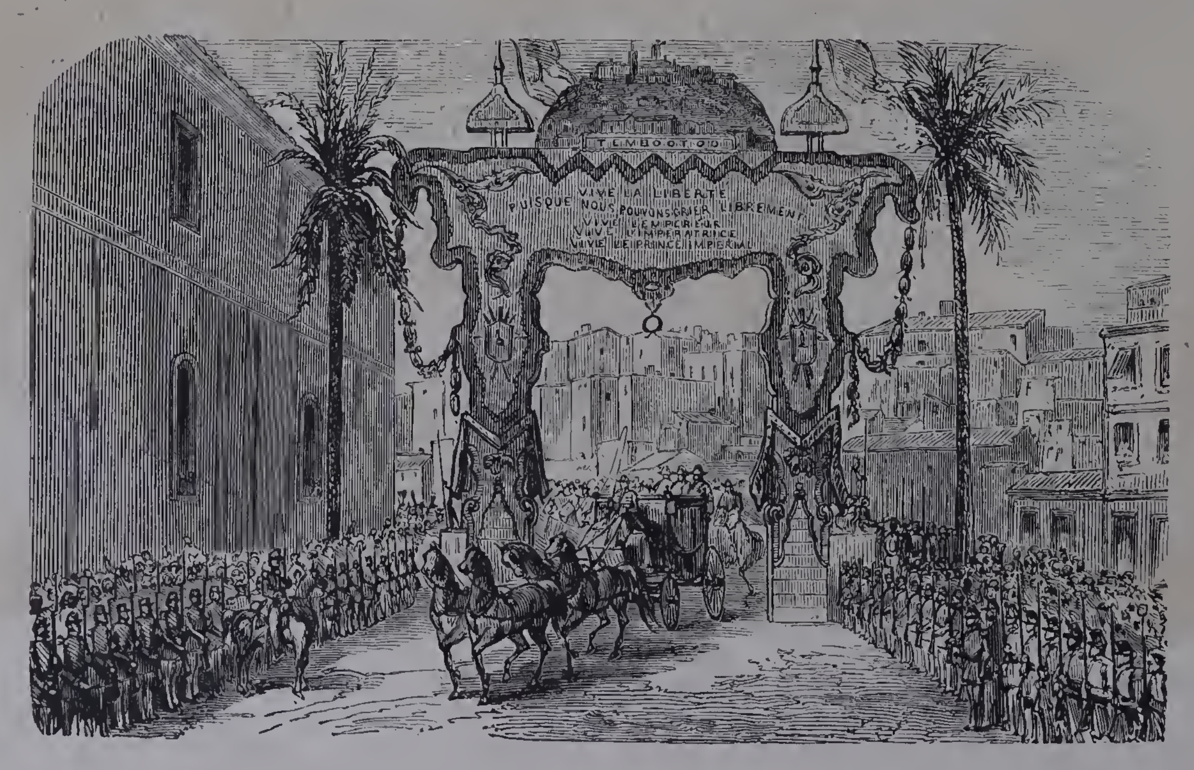
Le premier chef qui ait eu l'honneur d'adresser la parole à l'Empereur était le bach-aga Si-Tahar-ben-Mahi-Eddin. Il s'incline profondément, baise trois fois la main de l'Empereur, se retire en ar-



Tente de S. M. l'Impératrice.



Une diffa.



Arc de triomphe élevé par les nègres.



Simulacre d'une chasse à l'autruche dans la plaine de la Mitidja.



Aspect extérieur du douar.



Danses arabes.

rière, s'avance de nouveau, baise encore la main de Sa Majesté, et, d'une voix assurée, lui adresse un long discours, dans lequel il exprime à l'Empereur des Français la plus entière soumission, consacrée par la remise du cheval de gaada; une partie de ce discours est consacrée à S. M. l'Impératrice, dont il célèbre la beauté, la grâce et la majesté, dans le style fleuri de l'Orient.

Un autre bach-agha attire tous les regards; il a été amputé et marche avec une jambe de bois; c'est un ancien spahi, blessé en combattant pour nous.

Les chevaux de gaada sont magnifiques; ils portent la selle et le harnachement brodé d'or et d'argent sur soie rouge, bleue et verte, selon la division qui l'offre. Le harnachement de chacun de ces chevaux ne vaut pas moins de 15 à 20,000 francs.

Après ces députations, vient celle des Kabyles, formée par les Amins el-Oumena et les chefs de la subdivision de Dellys. Le fusil offert par celle-ci était porté par le bach-agha Si-Mohammed-Kassy, et la cartouchière par Ahmed-Yattaren, des Beni-Raten.

Après cette cérémonie, où la soumission et le respect des chefs les plus considérables de l'Algérie s'étaient exprimés avec un caractère de sincérité et de noblesse qui toucha l'Empereur et qui avait fait sur tous les spectateurs de cette scène imposante une profonde impression, il fut remis à chaque cavalier des goums une médaille qu'il attachait aussitôt à son burnous; chaque Arabe emportait ainsi un souvenir de la fête, la plus belle de ce genre qui ait jamais eu lieu sur la terre classique de la fantasia.

A la distribution des médailles aux cavaliers des goums, succède un spectacle des plus curieux. C'est la présentation de la *diffa*, autrement dit du repas d'honneur, que, dans la coutume arabe, toute tribu doit offrir au chef de haut rang, au *kebir* qui daigne la visiter. Deux éléments principaux forment la *diffa* : les moutons rôtis, et les plats de couscoussou. Au signal donné, la *diffa* sort du douar, portée processionnellement par cent cinquante ou deux cents Arabes, harmonieusement drapés d'inimaginables guenilles d'un blanc sale. Chaque mouton rôti, enfilé dans une longue perche et enveloppé dans une

pièce de toile, est porté comme une bannière par l'Arabe chargé de cette haute mission, et sa fière mine prouve qu'il en comprend l'importance. Les porteurs de couscoussou tiennent les plats sur leur tête en les maintenant par les deux mains.

Arrivés sur les plateaux inférieurs du mamelon impérial, les envoyés du douar posent à terre les plats de couscoussou; les porteurs de moutons continuent à les tenir au bout de leur perche, mais, cette fois devant eux, comme une lance en arrêt. L'Empereur ordonne l'envoi et la distribution de cette *diffa* au camp des trois divisions, et nos porteurs de provisions défilent au plus vite.

Le chef du douar se présente alors à Leurs Majestés Impériales et les prie de vouloir bien lui faire l'honneur de descendre au douar. Leurs Majestés acceptent et se rendent à la tente du chef. A la vue de Leurs Majestés tous les Arabes du douar se précipitent vers Elles avec un entraînement indescriptible; vainement leurs chefs leur ordonnent par des cris gutturaux de se tenir à une distance respectueuse, leur voix n'est pas entendue; ils ont alors recours à des moyens plus énergiques, c'est-à-dire qu'ils font pleuvoir des coups de bâton sur les récalcitrants; d'autres ramassent tout simplement des pierres et les jettent à la tête de leurs administrés, qui se reculent enfin sans donner d'ailleurs le moindre signe d'étonnement ou de colère.

Leurs Majestés visitèrent les tentes, où l'on pouvait surprendre la vie arabe dans toute son intime simplicité. Les dames du douar offrirent à l'Impératrice quelques objets de l'industrie indigène, et Sa Majesté leur distribua à son tour de charmants souvenirs, reçus avec la joie la plus vive, manifestée par des *youyouyou* prolongés sur un mode aigu.

Il était sept heures du soir lorsque Leurs Majestés reprenaient enfin la route d'Alger. Le soleil commençait à descendre au-dessous de l'horizon; la grande chaleur était tombée et l'on pouvait contempler à l'aise ce magnifique pays. Des goums arabes et plusieurs escadrons de spahis s'étaient placés en bataille sur la chaussée préparée pour le chemin de fer de Blidah. L'imposante régularité des lignes de cavalerie européenne ne donnerait pas une idée de l'aspect que présentait la



Groupe pris dans la caravane de la fantasia.

Les Arabes embrassant les mains de Leurs Majestés à leur passage dans les rues d'Alger.



Boutique de barbier à Alger

cavalerie arabe en bataille. Sur son cheval, chaque homme se conduit comme dans sa maison. L'un fume sa longue pipe en fermant les yeux; un autre, un vieillard à barbe blanche, s'était accoudé sur la tête de son cheval et rêvait; d'autres disent tout bas leur prière et égrènent un chapelet.

On arriva à Alger de nuit. La ville, splendidement éclairée tous les soirs pendant le séjour de Leurs Majestés, commençait à éclairer les terrasses de ses maisons, les dômes et les minarets de ses mosquées. Les invités n'eurent que le temps de changer de costume pour se rendre au bal offert par la ville dans la cour du Lycée, une des plus vastes maisons mauresques d'Alger. Une double rangée d'arcades, soutenues par des colonnes torses finement travaillées, entourent cette immense salle. Les plus riches tentures, les draps d'or et d'argent couvrent les murs. Dans la galerie supérieure, des femmes juives, au corsage doré, forment un cercle éblouissant. Costumes de l'armée, burnous rouges des chefs, habits noirs, costumes officiels, tout cela est confondu et présente un très pittoresque spectacle. L'Impératrice, retenue par la douleur, n'assiste pas à cette fête.

On avait organisé, dans une pièce voisine de la salle de bal, une *nebita*. C'est une danse particulière exécutée par les femmes mauresques ou négresses, au son des derbukkas, des castagnettes, des zinganis et des guitares. Tous les mouvements sont rhythmés à l'avance. L'Empereur contempla cette danse pendant quelques instants, puis il se retira. Le bal se prolongea fort avant dans la nuit.

Le 19, qui était le jour du départ, l'Impératrice se rendit dans la matinée à l'Évêché, où elle reçut les sœurs de Charité, puis elle visita plusieurs établissements de bienfaisance, parmi lesquels l'Orphelinat des jeunes filles chrétiennes.

A midi, Leurs Majestés montaient en calèche découverte et se rendaient à Mustapha, où elles avaient accepté un déjeuner qui leur était offert par S. E. le Ministre de l'Algérie.

L'Empereur ne pouvait quitter l'Algérie sans passer la revue des troupes réunies au camp de Mustapha, et où se trouvaient des dépu-

tations de tous les corps stationnés dans les provinces. Il était à peine trois heures que déjà les troupes se dirigeaient vers le champ de manœuvres.

Ce terrain est situé dans la plaine de Mustapha, en dehors de la ville. Pour y arriver, on sort par la porte de Constantine en suivant la route qui conduit au jardin d'Essai. C'est aussi sur ce champ de manœuvres qu'ont lieu annuellement les fantasias et les courses de chevaux ; il est assez vaste pour qu'une agglomération de 25,000 hommes puisse y manœuvrer facilement. Sa position est des plus pittoresques ; à l'est, il est encadré par la rade, et des autres côtés par les riches coteaux de Telemly et les ombrages du Hamma.

Les troupes prirent position adossées à la mer ; l'infanterie, sur plusieurs lignes, était formée par la milice d'Alger et des provinces, le génie, la gendarmerie, les marins, les régiments de la garnison, les zouaves et les turcos venus de Blidah ; venaient ensuite l'artillerie, le train, les fuséens ; puis la cavalerie, composée des chasseurs de France, ceux d'Afrique, 1er, et des escadrons venus de Constantine, d'Oran, le 1er de spahis et les escadrons aussi venus des autres provinces. Derrière étaient groupés tous les goums qui avaient figuré à la fantasia de la veille, conduits par leurs chefs.

En face de la mer, de riches pavillons étaient dressés pour recevoir les autorités et les invités. Les dames en toilette en occupaient les premières places. Tout autour du terrain une foule immense se pressait, et c'est avec peine qu'elle pouvait être maintenue.

L'Empereur et l'Impératrice, venant de Mustapha, arrivèrent sur le terrain. L'Empereur, précédé des cent-gardes et accompagné par S. A. le bey de Tunis et un brillant état-major, était à cheval ; l'Impératrice, en calèche découverte conduite à la Daumon ; plusieurs voitures de la cour suivaient la sienne.

Les acclamations de la troupe et de la population couvraient le bruit des tambours et des musiques qui battaient aux champs.

Le général de Martimprey, commandant en chef des forces de terre et de mer, reçut l'Empereur qui passa lentement devant le front de toutes les lignes, salué par les cris vivement répétés de : *Vive l'Em-*



Femmes mauresques.



Femmes juives.



Les Touareg.

Revue à Alger.

pereur! vive l'Impératrice! vive le Prince Impérial! Les goums poussaient des cris qui témoignaient de leur allégresse.

Immédiatement après commença le défilé. La partie la plus bizarre, la plus extraordinaire de ce défilé fut le passage des goums. Les fantassins kabyles, fiers dans leurs haillons, poussaient des hourras aussi discordants que leur musique. Les goums à cheval venaient ensuite, précédés de leurs chefs. Parmi les cavaliers, on remarquait les cavaliers du Sud, avec leurs hautes coiffures en plumes d'autruche et un certain nombre de Touareg, arrivés du Sahara, et la figure couverte d'une étoffe noire.

La revue terminée, le bey de Tunis prit congé de LL. MM., et s'embarqua sur *la Foudre*. S. M. l'Impératrice, toujours poursuivie par sa douleur, devançant l'heure officiellement annoncée, se faisait conduire sur *l'Aigle*, et l'Empereur se rendait seul au banquet offert par la municipalité dans la cour du Lycée. Au dessert, M. de Vaulx, premier président de la Cour impériale et président du conseil général d'Alger, porta, au nom de l'Algérie, un toast à l'Empereur.

L'Empereur répondit :

« Ma première pensée, en mettant le pied sur le sol africain, se porte vers l'armée, dont le courage et la persévérance ont accompli la conquête de ce vaste territoire.

« Mais le Dieu des armées n'envoie aux peuples le fléau de la guerre que comme châtiment ou comme rédemptiom. Dans nos mains, la conquête ne peut être qu'une rédemption, et notre premier devoir est de nous occuper du bonheur des trois millions d'Arabes que le sort des armes a fait passer sous notre domination.

« La Providence nous a appelés à répandre sur cette terre les bienfaits de la civilisation. Or qu'est-ce que la civilisation? C'est de compter le bien-être pour quelque chose, la vie de l'homme pour beaucoup, son perfectionnement moral pour le plus grand bien. Ainsi, élever les Arabes à la dignité d'hommes libres, répandre sur eux l'instruction, tout en respectant leur religion, améliorer leur existence en faisant sortir de cette terre tous les trésors que la Providence y a en-

fouis et qu'un mauvais gouvernement laisserait stériles, telle est notre mission : nous n'y faillirons pas.

« Quant à ces hardis colons qui sont venus implanter en Algérie le drapeau de la France, et, avec lui, tous les arts d'un peuple civilisé, ai-je besoin de dire que la protection de la métropole ne leur manquera jamais? Les institutions que je leur ai données leur font déjà retrouver ici leur patrie tout entière, et, en persévérant dans cette voie, nous devons espérer que leur exemple sera suivi, et que de nouvelles populations viendront se fixer sur ce sol à jamais français.

« La paix européenne permettra à la France de se montrer plus généreuse encore envers les colonies, et, si j'ai traversé la mer pour rester quelques instants parmi vous, c'est pour y laisser comme traces de mon passage la confiance dans l'avenir et une foi entière dans les destinées de la France, dont les efforts pour le bien de l'humanité sont toujours bénis par la Providence. Je porte un toast à la prospérité de l'Afrique. »

Aussitôt le repas terminé, l'Empereur se dirigea directement vers le port, et se rembarqua. Une foule immense l'attendait et le salua d'acclamations longues et chaleureuses. Des feux allumés sur le quai, sur la mer, éclairaient l'embarquement. Dès que l'Empereur fut parvenu à bord, un feu d'artifice éclata à la Casbah.

A neuf heures du soir, *l'Aigle* prenait la mer.

La flottille impériale eut beaucoup à souffrir dans la traversée; elle fut dispersée par suite d'une tempête. *La Gloire* seule put suivre *l'Aigle*. Leurs Majestés débarquèrent à Port-Vendres pour éviter la traversée du golfe de Lyon; malgré la grosse mer et le violent coup de vent essuyé par *l'Aigle*, la traversée se fit sans aucun accident.

Une grande affliction était réservée au cœur de l'Impératrice. C'est en mettant le pied sur la terre de France que Sa Majesté apprenait la mort de sa sœur, madame la duchesse d'Albe.

Leurs Majestés partaient de Perpignan le 21 septembre dans la



L'Aigle et *la Gloire* devant Port-Vendres.

L'Empereur et l'Impératrice a bord de *l'Aigle*.



Le Prince Impérial recevant Leurs Majestés à leur retour à Saint-Cloud.

soirée et arrivaient à six heures du soir à la grille de Saint-Cloud, où s'était rendu le Prince Impérial.

Le grand maréchal, l'adjudant général du palais, le préfet de police et les officiers de service recevaient Leurs Majestés à la descente du chemin de fer. Une foule immense attendait Leurs Majestés dans un pieux recueillement, témoignant ainsi de sa sympathie pour cette grande douleur qui était venue jeter tant de tristesse sur les derniers jours d'un voyage jusque-là si brillant et si heureux.

FIN.

TABLE.

Les pages de gravures ne sont pas numérotées, mais comme elles suivent la pagination de la relation du voyage, il sera facile de se rendre compte de leur numéro par le numéro de la page qui précède chaque page de gravure.

TEXTE.

GRAVURES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.




Special 92-B
9.10 10165
THE GETTY CENTER
LIBRARY